BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°95

OPÉRATION « QUEEN »
Foncer vers la Ruhr !

schwere Panzer-Abteilungen
et régiments de chars lourds de la Garde

Lang Vei 1968
Special Forces contre PT-76

La Bataille d'Ordjonikidze
Et pour quelques barils de plus...

COMMENT DEVIENT-ON PANZERMANN?

RECRUTEMENT ET FORMATION AU LONG DU CONFLIT

L 18284 - 95 - F: 7,50 € - RD

Batailles & Blindés n°95
Février / Mars 2020

France : 7,50 € - Belgique : 8,20 €
Espagne, Italie, Grèce, Portugal Cont., Lux. : 8,50 €
Suisse : 13,50 CHF - Canada : 14,50 $CAD

Un magazine des éditions caractère

caraktère presse & éditions

FÉVRIER MARS 2020

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Aérojournal n° 75

DOSSIER : MAI 1940 STOPPER LES *PANZER* !

Batailles & Blindés n° 95

DEVENIR *PANZERMANN* ? Recrutement et formation

Ligne de Front n° 83

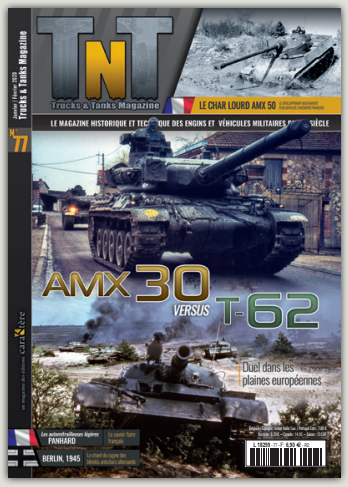
LE DERNIER CARRÉ Les *Waffen-SS* étrangers dans Berlin

LOS! n° 48

GRAF ZEPPELIN Quel porte-avions pour la *Kriegsmarine* ?

Trucks & Tanks n° 77

AMX 30 *VERSUS* T-62 Duels dans les plaines européennes



AJ Hors-Série n° 34

MESSERSCHMITT Me-262

LDF Hors-Série n° 38

COMBATTRE DANS UN *STUG* Témoignages et mémoires

Los! Hors-Série n° 22

Série les grandes Marine : LA *KRIEGSMARINE*

BB Hors-Série n° 41

PANZERWAFFE VS ARMÉE ROUGE Le choc des titans

Renseignements : Éditions Caraktère - Résidence Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

EDITO

Oui, c'est exact, les rumeurs disaient vrai, la réalité s'est imposée : le prix de votre magazine favori a augmenté, passant de 6,90 € à 7,50 € (pour la France métropolitaine). Première augmentation depuis quasiment la naissance du titre en 2003, soit en presque 17 ans (que le temps file vite !). On ne pourra pas dire que nous ne faisons pas dans la stabilité ! Précision : pour l'instant, les prix des abonnements demeurent les mêmes : peut-être est-ce le moment de sauter le pas ? Ainsi, j'ai tourné et retourné le problème dans tous les sens, mais je n'ai pas eu le choix, et, autant le dire tout de suite, le prix des autres magazines du groupe sera aussi augmenté. Il faut dire qu'en plus de quinze ans tout a explosé à la hausse dans le métier : l'imprimerie, la Poste, les charges et surtout le coût de la distribution des magazines par les messageries (dont je causerai un jour, ici, car il est traditionnel chez Caraktère d'évoquer des sujets généraux dans les colonnes du grand ancêtre qu'est *Batailles & Blindés*). L'argent, c'est le nerf de la guerre, et il en faut pour s'assurer d'être encore là dans 15 ans supplémentaires ! D'autant que nous en investissons, notamment en achat de photos. Vous verrez bientôt, cette année, dans les magazines et les livres des clichés totalement inédits achetés aux quatre coins du monde, auprès de vétérans, du moins, de leurs descendants. Les deux tomes sur le Tiger n'en manqueront pas, avec des choses assez uniques ! Tout ceci a un coût, bien sûr. Il est grand-temps de vous souhaiter une bonne année, et une bonne lecture, notamment de ce dossier de l'ami Rondeau intitulé « devenir *Panzermann* » qui dévoile le cursus et la formation des tankistes allemands de la Seconde Guerre mondiale. Fascinant !

Yannis Kadari

4 ACTUALITÉS

La Croatie va recevoir des M2A2 Bradley (d'occasion)
L'Espagne renonce à commander les VCR 8×8 Dragon
American Armoured Foundation Tank Museum
La rénovation des Pandur belges fait polémique
Actualité du livre

12 1941-45 UNITÉS — *schwere Panzer-Abteilungen* et régiments de chars lourds de la Garde

Du côté soviétique et du côté allemand, les chars lourds - Tiger I et II, JS-2 - ont été répartis dans deux unités particulières : les *schwere Panzer-Abteilungen* et les régiments de chars lourds de la Garde. Avec, à la clef, deux conceptions de l'emploi du char lourd...

28 1941 BATAILLE — Opération « Queen »
Foncer vers la Ruhr !

L'échec de l'opération « Market-Garden » oblige les Alliés à trouver un nouveau plan pour pénétrer dans le coeur du III. Reich, la région de la Ruhr. Mais les Allemands sont bien décidés à ne pas les laisser faire et la progression n'en sera que plus lente.

42 1942 BATAILLE — La Bataille d'Ordjonikidze
Et pour quelques barils de pétrole de plus...

Éclipsée par Stalingrad, la bataille d'Ordjonikidze voit pourtant une *Panzer-Division* échapper de peu à l'anéantissement. Les Soviétiques retournent à leur avantage la tactique allemande du *Kessel* pour les empêcher d'atteindre les puits de pétrole de Bakou à quelques centaines de kilomètres...

54 1939-45 *PANZERWAFFE* — Comment devient-on *Panzermann* ?
Recrutement et formation au long du conflit

Sans des équipages bien formés, les *Panzer* n'auraient pas eu l'impact voulu sur le second conflit mondial. La formation du *Panzermann* évolue avec la conduite de la guerre, mais sa qualité explique la tenue des équipages au feu jusqu'en 1945.

68 1968 BATAILLE — Lang Vei 1968
Special Forces contre PT-76

En 1968, pendant l'offensive du Têt, les blindés nord-vietnamiens se ruent sur un petit avant-poste tenu par des supplétifs sud-vietnamiens encadrés par des membres des *Special Forces*. La résistance va durer deux jours, pour un bilan très lourd...

76 1939-1941 VÉHICULE — L'*Antarctic Snow Cruiser*
Le mastodonte du Pôle Sud

Quand Washington jette (enfin) un oeil vers l'Antarctique, l'*US Army* n'est jamais loin ! Un véhicule unique en son genre va y être expédié avec deux blindés, dans des buts bien plus pacifiques que ce pour quoi ils étaient d'abord destinés.

RETROUVEZ **BATAILLES & BLINDÉS**, **AÉROJOURNAL** ET **LOS!** EN NUMÉRIQUE
sur l'App Store Apple et Google Play.

Un magazine Caraktère en numérique, c'est l'ensemble des numéros, même ceux épuisés, disponibles à tout moment sur votre tablette ou smartphone.

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Une lettre d'information accompagne votre magazine. Cette dernière est réservée aux abonnés et clients VPC.

Bataille & Blindés n°95 – Bimestriel // Février / Mars 2020
ISSN : 1765-0828 / Dépôt légal (BNF) : à parution / Commission paritaire : 0924K86317

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Résidence Maunier
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 100 000 euros
RCS de Marseille B 450 657 168
redaction@caraktere.com
Rédaction : 04 42 21 62 63

Service Commercial :
Téléphone : 04 42 21 06 76
contact@caraktere.com
www.caraktere.com

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : L. Becker
Service commercial : E. Taurand
Direction Artistique : A. Gola
Infographie : N. Bélivier, M. Mioduszewska

Imprimé en Espagne par :
Rivadeneyra, Madrid

- Origine géographique du papier : **Allemagne**
- Taux de fibre recyclé : **sans fibre recyclées**
- Certification des papiers / fibres utilisées : **PEFC**
- Eutrophisation : **Ptot 0.021 kg/tonne**

Service des ventes et réassort :
À juste Titres - 04 88 15 12 41
Réassort et quantités modifiables sur www.direct-editeurs.fr

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion - Avenue F. Van Kalken,
9 / 1070 Anderlecht – Belgique

LA CROATIE VA RECEVOIR DES M2A2 BRADLEY (D'OCCASION)

En partenariat avec Laurent Lagneau du site Zone Militaire www.opex360.com

L'armée croate dispose actuellement de 128 véhicules de combat d'infanterie BVP M-80 construits dans les années 1980 dans l'ex-Yougouslavie. Un temps envisagée, l'idée de les moderniser a été abandonnée il y a quelques temps, le ministère croate de la Défense ayant indiqué qu'ils seraient finalement remplacés dans un avenir proche.

Évidemment, l'idéal aurait été de pouvoir acquérir de nouveaux blindés… Mais, en raison d'un manque de moyens financiers, les marges de manœuvres sont très limitées. D'où la recherche d'une solution provisoire. Si l'achat de véhicules allemands Marder d'occasion a été avancé, c'est vers les États-Unis que le ministère e la Défense croate s'est tourné. En effet, fin novembre, le ministre croate de la Défense, Damir Krsticevic, a indiqué que les États-Unis avaient « accepté de donner 60 véhicules de combat Bradley pour équiper un bataillon d'infanterie mécanisée, avec 24 autres véhicules pour des pièces de rechange ». La valeur de ce don est de 84 millions de dollars, a-t-il dit.

Les véhicules que recevra l'armée croate seront des Bradley en configuration ODS (*Operation Desert Storm*), prélevés sur les stocks excédentaires de l'*US Army*. Ces blindés sont doté d'un système de navigation par GPS « PLGR » (*Precision Lightweight GPS Receiver*), du système d'information pour le commandement « FBCB2 » (*Force XXI Battle Command Brigade and Below*) et de contre-mesures pour missiles filoguidés.

Les véhicules Bradley sont généralement armés d'un canon automatique M242 de 25 mm. Ils peuvent également emporter des missiles antichars TOW, et une mitrailleuse de 7,62 mm en armement secondaire.

Selon le ministre croate, les blindés en question sont « en très bon état ». Cependant, s'ils seront « donnés » par Washington, il faudra investir entre 2 et 3 millions de dollars par exemplaire pour les « rafraîchir » et garantir leur « modernisation ultérieure ». Ce qui représente un investissement assez conséquent pour des véhicules de seconde main, qui sera atténué par l'attribution d'une subvention américaine de 25 millions de dollars.

Par ailleurs, M. Krsticevic a confirmé que la Croatie avait accepté de participer au programme américain ERIP (*European Recapitalization Incentive Program*) qui, doté d'une enveloppe de 190 millions de dollars, consiste à accorder des subventions pour aider certains pays récemment devenus membres de l'OTAN à se débarrasser des équipements militaire hérités de la période soviétique.

Selon un plan d'actions qu'elle a soumis à l'OTAN, la Croatie devrait porter ses dépenses militaires à 1,74% de son PIB en 2020, puis à 1,79% en 2021 et à environ 1,86% en 2022. L'objectif des 2% pourrait être atteint en 2024, conformément aux engagements pris par les Alliés lors du sommet de Newport, en 2014. Et le budget croate de la Défense s'élèverait alors à un peu plus de 1,2 milliard d'euros. ■

Le M2 Bradley est entré en service officiellement en 1981 dans l'*US Army* en remplacement du vénérable M113. Il est depuis décliné en de nombreuses versions, allant du véhicule d'observation d'artillerie à celui de défense antiaérienne. US DoD

Produit par la Tchécoslovaquie à partir de 1979, le BVP M-80 a été intensivement utilisé par tous les belligérants des guerres de Yougoslavie. Celui-ci appartient à l'armée serbe. Srđan Popović

L'ESPAGNE RENONCE À COMMANDER LES VCR 8×8 DRAGON

En partenariat avec Laurent Lagneau du site Zone Militaire www.opex360.com

Il y a un an, le gouvernement espagnol annonçait son intention de commander jusqu'à 998 nouveaux véhicules blindés VCR (*Vehículo de Combate de Ruedas*) 8×8 Dragon auprès de Santa Bárbara Sistemas (filiale de l'américain General Dynamics depuis 2001, ndlr) afin de remplacer les BMR M1 (Blindés moyens sur roues) utilisés depuis plus de 40 ans par l'*Ejército de tierra*.

Dans un premier temps, il était question d'acquérir 345 exemplaires pour un peu plus de 2 milliards d'euros. Ce qui fut confirmé en juillet dernier.

Ce choix n'était pas une surprise dans la mesure où le ministère espagnol de la Défense avait déjà investi 92 millions d'euros pour la mise au point de ce blindé et que l'*Ejército de tierra* en avait déjà commandé plusieurs prototypes à des fins d'expérimentation et d'évaluation. En outre, un tel contrat ne pouvait que profiter à l'industrie espagnole de l'armement. C'est d'ailleurs cet argument que Madrid a mis en avant.

« C'est une dépense sociale parce que les dépenses militaires contribuent à la sécurité et la défense mais […] aussi à créer des emplois », avait en effet affirmé Margarita Robles, la ministre espagnole de la Défense. Et d'insister : « Nous allons obtenir plus de 7000 postes de travail pendant neuf ans dans des zones comme la Galice, les Asturies où ces créations d'emplois sont absolument indispensables. »

Outre Santa Bárbara Sistemas, l'électronicien Indra et Sapa Placencia S.L. sont impliqués dans ce programme en tant que sous-traitants. Seulement, et alors que le remplacement des BMR M1 est urgent, étant donné la protection insuffisante qu'ils offrent aux soldats espagnols face aux engins explosifs improvisés, Madrid a finalement décidé de renoncer à cette commande et de lancer un appel d'offres. L'information a été révélée par le quotidien El Pais, ce 24 décembre.

À priori, la Direction générale de l'armement et du matériel du ministère espagnol de la Défense aurait jugé l'offre de l'industriel « non recevable » pour des « raisons techniques, opérationnelles et économiques. »

Selon El Pais, elle ne serait pas conforme aux exigences du cahier des charges. En outre, « il n'est non plus garanti financièrement que, en cas d'événement imprévu, il n'y aurait pas d'incidence sur le coût du programme », poursuit le quotidien, selon qui Madrid envisagerait de lancer un appel d'offres.

En outre, l'industriel n'a pas livré, en temps et en heure, les prototypes des blindés de série voulus par l'*Ejército de tierra*. « Les problèmes et retards dans la fabrication de ceux-ci ont amené la société à fixer une nouvelle date pour ladite livraison : octobre 2019. Mais elle ne l'a pas non plus respectée », avance Libertad Digital. Le ministère de la Défense aurait même l'intention d'imposer une amende pouvant aller jusqu'à 10 000 euros pour chaque jour de retard. ■

Les VCR 8x8 Dragon étaient très attendus par l'*Ejército de tierra* mais l'annonce de Madrid, en pleine restructuration économique, a douché les espoirs. DR

Produits à 682 exemplaires pour l'armée espagnole, le BMR M1 fait figure de « bonne à tout faire » pour Madrid qui a utilisé sa plateforme depuis 1979 pour développer de nombreux modèles annexes. DR

AMERICAN ARMOURED FOUNDATION TANK MUSEUM

UN DEVOIR DE MÉMOIRE

Par Laurent Tirone

Situé dans la ville de Danville dans l'état américain de Virginie, l'*American Armoured Foundation, Inc. Tank and Ordnance War Memorial Museum* a non seulement la mission de restaurer et d'exposer des engins militaires mais a aussi un devoir de mémoire auprès des générations futures.

HISTOIRE D` UN MUSÉE

L'*American Armoured Foundation Tank Museum* est un mémorial dédié aux équipages d'engins blindés et qui consacre une partie de sa collection aux cavaleries du monde. Il tient ses origines dans la passion d'un homme, monsieur William Gasser, grand collectionneur, qui au fil des ans, a collecté une impressionnante galerie de machines de guerre rassemblant des véhicules américains mais aussi européens. A la fin des années 1970, il estime que cette collection privée pourrait s'ouvrir au public dans un but pédagogique. Et, en 1981, est créé l'*American Armoured Foundation, Inc. Tank and Ordnance War Memorial Museum* qui fonctionne comme une fondation sans but lucratif. Bien qu'il ait fait don de tous ses engins, M. Gasser est toujours actif en tant que directeur bénévole et conservateur du musée. Sa grande connaissance du monde militaire en faisant un véritable atout pour la notoriété des lieux, et pour le grand public américain souvent peu versé dans l'histoire de son pays.

▲ *Medium Tank* M4A3(76) avec lame dozer. Toutes photos AAF *Tank Museum*

◀ *Panzer IV Ausf. H.*

➤ M45 *Quadmount* (4 mitrailleuses Browning M2 de 12,7 mm).

➤ T-72M1 irakien.

4

LES MISSIONS

La pédagogie est une des raisons d'être de l'AAF *Tank Museum*. Au travers d'expositions permanentes ou temporaires, le public, souvent familial, découvre les grands pans des guerres qui ont secoué le monde. Pour M. Gasser, le musée a pour rôle de préserver la mémoire des hommes et des femmes qui ont donné leur vie pour une cause afin que les générations présentes et futures aient à leur disposition une partie des outils en vue d'explorer l'histoire militaire américaine. Le but final étant de sensibiliser le public aux réalités de la guerre et rappeler leurs sacrifices des soldats grâce à des collections présentant des illustrations et des véhicules blindés. Par ailleurs, l'équipe restaure des engins avant de les présenter à l'image d'un *Medium Tank* Sherman enterré durant 21 ans sur le terrain d'un hôpital de l'État de New-York

LES COLLECTIONS

Considéré comme l'un des musées militaires les plus spectaculaires d'Amérique du Nord, l'*American Armored Foundation, Inc., de Tank and Ordnance War Memorial Museum*, plus simplement désigné AAF *Tank Museum*, présente une très riche collection de véhicules militaires avec une forte présence des productions nationales à l'exception notable d'un *Panzer IV* et d'un T-34/85.

L'actualité de la défense
et de la sécurité, en partenariat avec :
zone militaire
opex360.com

Ainsi sont visibles, lors d'une visite qui peut dépasser les 4 heures dans des hangars non climatisés et chauffés, 120 blindés (différents modèles de M60 Patton, un *Tank, Combat, Full Tracked*, 120-mm, M103, un M75 *Armored Infantry Vehicle*…) et pièces d'artillerie (dont un *7,5cm Pak 40*), plus de 150 mitrailleuses (dont une Mle 1931 Châtellerault française ou une MG 42 allemand capturée en Normandie en 1944), mortiers, lance-flammes, fusils sans recul, lance-roquettes… mis en valeur dans la salle « Weapons Room », plus de 65 armes légères, près de 340 uniformes internationaux de tankistes mais aussi de cavaliers (certains datant de 1509), plus de 2 200 casques dans l'exposition « Headgear Of The World », plus de 400 maquettes, de nombreux dioramas grandeur nature avec des mannequins… Dans le plus pur style américain, des démonstrations dynamiques sont parfois organisés avec des séances de tir où les munitions ne sont pas comptées. En outre, des salons thématiques sont montés comme sur les chasseurs de chars, « Seek, Strike And Destroy », ou encore « The Desert Fox » consacré à la Guerre du Golfe avec des matériels irakiens dont un T-72.

Peu de pans de l'histoire militaire sont mis de côté et le public peut appréhender l'impact des grands médias américains sur la guerre avec la collection « Hollywood Goes To War ». Par ailleurs, les minorités ne sont pas oubliées avec une partie consacrée aux « Black Panthers, African American Tankers of WWII ». Il existe même une section consacré à la France intitulée « WWII Maginot Line ». Et les fans du « King » peuvent aussi admirer une galerie intitulé « Elvis - His Military Years » ! ■

Adresse du site internet :
https://www.aaftankmuseum.com

1 - US M1917 (*Six Ton Special*).

2 - M113 *Armored Cavalry Assault Vehicle* (ACAV).

3 - *Carrier, Personnel Half-track* M3.

Page de droite :

4 - Le Pandur, financé sur fonds privés par Steyr dans les années 1980, partage une petite ressemblance avec le BMR espagnol. Et pour cause : c'est suite à une présentation du blindé espagnol qu'un ingénieur autrichien décide de travailler dessus. AJFCB

5 - Le Pandur est, comme son lointain cousin espagnol, aussi considéré comme une plateforme multimodale. Ambulance, mortier, antichar, dépanneur, véhicule de commandement... Sa polyvalence joue en la faveur de sa longévité. Ici, un Pandur autrichien. Böringer Friedrich

LA RÉNOVATION DES PANDUR BELGES FAIT POLÉMIQUE

En partenariat avec Laurent Lagneau du site Zone Militaire www.opex360.com

La composante terrestre de la Défense belge dispose d'une quarantaine de blindés 6×6 Pandur « Recce & Observation », acquis en 1996 auprès du constructeur autrichien Steyr-Puch. Afin de prolonger leur durée de vie et d'améliorer leurs capacités e leur blindage, le ministère belge de la Défense a décidé de les moderniser, dans le cadre d'un marché d'une valeur de 31 millions d'euros, confié à Mowag. Or, selon la chaîne publique VRT, le résultat ne serait pas à la hauteur des attentes.

« Le Pandur est peu bruyant et peut donc effectuer une approche de très près avant d'être entendu. Si les pneus sont atteints par des tirs, le véhicule peut continuer de rouler, grâce à des roues en caoutchouc dur, avec encore une certaine sécurité », précise par ailleurs la Défense belge.

En effet, d'après des documents internes, la VRT a révélé que ces Pandur modernisés présenteraient, actuellement, des défauts pouvant être rédhibitoires.

Ainsi, l'ajout d'un fond blindé pour améliorer la protection contre les mines et les engins explosifs improvisés ainsi que l'intégration d'une climatisation ont alourdi les Pandur (ce qui a une incidence sur le système de freinage), tout en rendant leur habitacle « fort exigu » pour militaires mesurant plus de 1m70. Ce que corroborent les photographies publiées par le média belge.

« Un groupe test a constaté que les modifications entraînaient un risque très élevé à l'usage et rendaient la vie à bord très inconfortable », avance la VRT. Et d'ajouter que la conclusion de ce groupe est que les Pandur « ne sont pas opérationnels et peu pratiques. »

4

5

Évidemment, ces problèmes concernant les Pandur n'ont pas manqué d'être exploités politiquement. « Manifestement, cette décision […] de moderniser le Pandur plutôt, par exemple, de le remplacer par d'autres véhicules de reconnaissance, était une ineptie. Elle a conduit à une dépense inutile de 30 millions d'euros. À l'heure où les dépenses publiques sont compressées et où la Défense se plaint d'un manque d'investissement, il importe pourtant que chaque dépense soit bien pensée, plutôt que de voir l'argent jeté par les fenêtres ! », a fait valoir une élue écologiste.

Sur ce point, si son budget n'avait pas constamment été réduit au cours de ces dernières années, sans doute que la Défense belge aurait pu effectivement envisagé l'achat de véhicules neufs pour remplacer les Pandur, qui, si on les compare aux VAB de l'armée de Terre française, sont encore relativement jeunes.

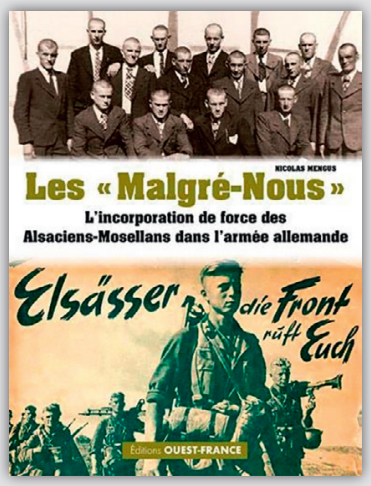
Quoi qu'il en soit, l'état-major belge s'est invité dans la polémique en relativisant les informations livrées par la VRT.

« La seule chose qui est particulière à ce programme-ci, c'est qu'en fait comme on a des industriels différents qui interviennent ce n'est pas l'ancien véhicule qui rentre au début de la chaîne et qui sort complètement fini à la fin, ce que l'on a ce sont des étapes intermédiaires, et clairement après la première étape, le véhicule n'est pas directement utilisable. Dire que ce véhicule-là est le véhicule que l'on va mettre en opération, ça n'a pas de sens. Il ne sera prêt qu'une fois qu'il aura subi l'ensemble des modifications », a ainsi expliqué l'amiral Yves Dupont, responsable des systèmes d'armes de la défense, dont les propos ont été rapportés par la RTBF.

Quant à l'exiguïté de l'habitacle des Pandur modernisés, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. La taille de 1m70 exigée est en réalité une « moyenne basse » commune à beaucoup de blindés d'ancienne génération. « Dans ce genre de véhicule, on a des limitations sur la taille depuis longtemps », a fait valoir l'amiral Dupont, qui a assuré que la modernisation des blindés irait à son terme, c'est à dire jusqu'en 2023. ■

ACTUALITÉ DU LIVRE

Par Loïc Becker



LES MALGRÉ-NOUS
Nicolas Mengus

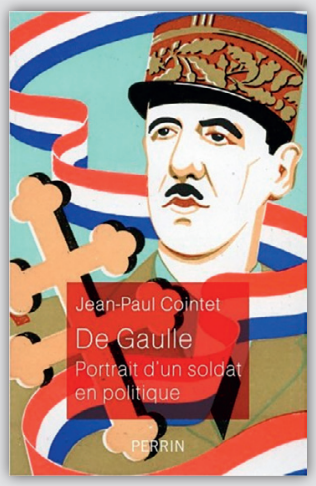
La question des « Malgré-Nous » a été pendant de longues années après la guerre une blessure douloureuse en France, et plus particulièrement en Alsace-Moselle. L'incorporation forcée des Alsaciens-Mosellans dans l'armée allemande, rendue possible par l'annexion de ces territoires, démarre en 1942 quand les jeunes hommes (et femmes) intègrent le *RAD* avant d'être versés dans la *Wehrmacht*, la *Luftwaffe*, *Kriegsmarine* ou la *Waffen-SS* pour certains. Nicolas Mengus, spécialiste de la question, brosse un tableau général mais précis de cette tragédie en montrant l'état d'esprit des incorporés de force (sans négliger les engagés volontaires) mais aussi la terrible destinée des réfractaires dont les familles sont déportées et celle des « Malgré-Nous » envoyés en captivité en URSS. Le livre va combler les passionnés de la période tout comme ceux qui cherchent à comprendre cet événement. De nombreuses photographies inédites viennent appuyer les propos, eux-mêmes consolidés grâce à un travail d'archive impressionnant. Nicolas Mengus confirme ici sa connaissance du sujet (était-ce nécessaire ?) et signe un ouvrage important pour la mémoire collective des « Malgré-Nous », pan encore trop mal connu du second conflit mondial.

Éditions Ouest-France, 2019
127 pages, 15,90 €
ISBN : 978-2-7373-7942-0

PANZERJÄGER !
Augusto Motolo (avec la participation d'Andrea Lombardi)

Une fois n'est pas coutume, nous laissons la place dans nos colonnes à un ouvrage en langue italienne. Fort de 736 pages, cet ouvrage est une excellente synthèse en italien de toutes les versions de *Panzerjäger* alignées par la *Wehrmacht* lors du second conflit mondial. Le propos est clair, synthétique, et le travail a fait l'objet de nombreuses recherches à travers les archives. Si la mise en page est frugale, l'ouvrage est une belle encyclopédie sur ces blindés bien particuliers, et l'auteur revient sur les conditions de production ou d'armement de chaque engin ainsi que des prototypes. L'ouvrage est illustré par des plans et des photographies (d'époque ou de blindés encore visibles dans les musées de nos jours) et par une petite trentaine de profils couvrant les balbutiements des *Panzerjäger* aux plus impressionnants déployés à la fin du conflit. De la famille des Marder aux Jagdtiger en passant par le PaK 40/4 RSO (et bien sûr les *Semoventi* italiens), c'est une fresque sérieuse et documentée que nous propose Augusto Motolo dans cet ouvrage. À noter aussi, les quelques annexes présentant les as de la *Sturmartillerie*, des *Panzerjäger* et des canons *PaK* avec de nombreux portraits.

Éditions Italia Storica, 2019
736 pages, 65 €
ISBN : 978-88-944147-9-0



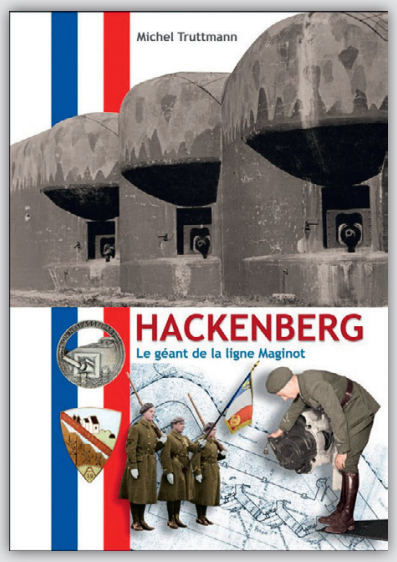
DE GAULLE, PORTRAIT D'UN SOLDAT EN POLITIQUE
Jean-Paul Cointet

2020 va marquer le 80e anniversaire de la bataille de France – et avec lui, la création de la France libre à Londres par le général de Gaulle. C'est ce créneau qu'a choisi Jean-Paul Cointet, auteur prolifique sur la France des années 1940, pour livrer une analyse de l'entrée en politique du général de Gaulle en ce terrible été après l'armistice du 22 juin. Avant de représenter la France libre, de Gaulle est un militaire… mais se tient-il pour autant à l'écart de la politique ? Au contraire, ses relations avec le gotha militaire et politique de la France des années 30 participent à une véritable formation. Cependant, le gaullisme en tant que courant politique naît pendant la Seconde Guerre mondiale et prend véritablement son essor après le conflit, jusqu'à la création de la Ve République. L'auteur développe une thèse intéressante, celle d'un « gaullisme de guerre », toujours tourné vers les autres puissances mondiales et attachant toujours force militaire à force diplomatique. Cet ouvrage est celui aussi du « style » de Gaulle, au gouvernement ou à la tête de ses troupes, et cet angle nouveau pour aborder un portrait du Général est novateur. Le propos est clair, bien structuré et surtout très documenté mais le lecteur le moins averti risque de se perdre au milieu des pages.

Éditions Perrin, 2020
384 pages, 23 €
ISBN : 978-2-262-07643-6

HACKENBERG – LE GÉANT DE LA LIGNE MAGINOT

Michel Truttmann



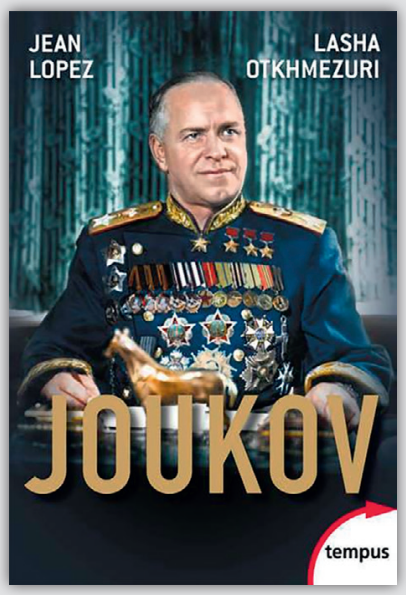
L'ouvrage du Hackenberg, édifié entre 1929 et 1935 en Moselle, est le plus gros de la Ligne Maginot. Ses 17 blocs de combat disposent de 25 canons, 33 mortiers, 30 mitrailleuses et 60 fusils-mitrailleurs pour repousser les assaillants. La garnison de l'ouvrage est constituée de 1083 soldats et officiers qui vont ouvrir le feu sur les troupes allemandes en juin 1940, avant d'abandonner leurs positions sur ordre du gouvernement de Pétain au début du mois de juillet. Mais le Hackenberg n'a pas fini de voir le feu des combats : en novembre 1944, les Allemands réutilisent le bloc 8 avec ses canons de 75 mm tournés vers la Moselle. Les troupes américaines devront le neutraliser, parfois avec des tirs directs d'artillerie lourde, pour pouvoir libérer plus facilement la région de Thionville.

Cet ouvrage signé par Michel Truttmann, un des plus grands spécialistes français de la fortification, présente sans coup férir un panorama complet du Hackenberg, véritable ville souterraine. Vie dans l'ouvrage, élaboration, défense en juin 1940 puis son évolution après-guerre, rien n'est passé sous silence et les propos sont très bien soulignés par une iconographie inédite et des plans extrêmement précis. Ce livre, fruit de près d'un demi-siècle de recherches, est une pièce indispensable pour tout passionné d'Histoire militaire.

Éditions Arès, 2019
188 pages, 39,90 €
ISBN : 978-2-9558385-3-2

JOUKOV

Jean Lopez & Lasha Otkhmezuri



Que sait-on réellement de Joukov en France ? Le flamboyant maréchal n'est guère connu que pour sa participation au second conflit mondial, notamment pour son rôle dans la prise de Berlin et sa présence à la capitulation des forces allemandes. Et pour cause : très peu d'ouvrages en langue française ont été publiés à son sujet – la dernière biographie principale remontant aux années 50-60… Autant dire qu'avec la chute de l'URSS, énormément de sources primaires sont devenues disponibles à qui maîtrise le cyrillique et à qui sait où chercher. Il a donc fallu attendre le milieu des années 2010 pour pouvoir, en France, mettre la main sur un ouvrage de qualité brossant un portrait honnête de Gueorgui Joukov… et dénué de toute réécriture historique après-guerre. Car le maréchal Joukov a lui-même rédigé ses mémoires entre 1958 et 1969, mais cela va sans dire qu'elles devaient correspondre aux canons de la propagande soviétique de l'époque. Les auteurs de cette biographie détricotent méticuleusement les arrangements que Joukov a pris avec la vérité, lui qui a côtoyé le régime soviétique pendant presque quarante ans. L'ouvrage replace aussi le futur maréchal dans l'ordre des choses et rappelle ses succès (la défense de Moscou en 1941) sans négliger ses échecs ni ses accointances particulières avec le système répressif édifié par Staline entre 1941 et 1945. Enfin, l'histoire du parcours même de l'homme après la guerre, entre disgrâce et retour aux affaires, mérite d'être réactualisée dans cet ouvrage majeur.

Éditions Perrin, collection Tempus, 2019
928 pages, 19 €
ISBN : 978-2262083335

PANZERS IN BERLIN

Lee Archer, Mario Lippert, Robert Kraska

Voilà plusieurs années que les éditions *Panzerwrecks* se distinguent de par l'utilisation du format « à l'italienne » pour leurs ouvrages et les sujets abordés : la présentation de photographies contextualisées d'épaves de blindés lors du second conflit mondial. L'ouvrage *Panzers in Berlin* analyse avec brio le rôle des blindés allemands lors de la bataille de Berlin en 1945, les auteurs utilisant de nombreuses photographies d'époque pour illustrer leurs propos. Presque chaque blindé est ainsi présenté avec son histoire, le lieu de son dernier combat, mais aussi celui de son unité. Beaucoup de cartes agrémentent les pages, permettant au lecteur de situer les actions des *Panzer* dans la capitale du *III. Reich*, et l'histoire de chaque unité blindée allemande ayant combattu à Berlin est retracée avec précision. Si les clichés de la bataille de Berlin sont très connus, tous ne sont pas contextualisés, ce qui est maintenant chose faite avec *Panzers in Berlin*. Ainsi, le recours à des photographies d'époque inédites rend cet ouvrage incontournable pour tout passionné maîtrisant un minimum la langue de Shakespeare. Enfin, pour les connaisseurs de Berlin ou pour ceux souhaitant s'y rendre, les auteurs ont tenté de retrouver autant que possible les emplacements actuels des clichés sur le principe du « then and now » cher aux amateurs Outre-manche : grâce à un QR code à utiliser avec Google Maps, le Berlin d'aujourd'hui se superpose avec celui de 1945…

Éditions Panzerwrecks, 2019
392 pages, £54,99
ISBN : 978-1908032164

SCHWERE PANZER-ABTEILUNGEN

DEUX FORMATIONS, DEUX RÉALITÉS

Si l'on peut relever quelques points communs quant à la création et au développement des unités de chars lourds de la *Wehrmacht* et de l'Armée Rouge, ainsi que des matériels qui les composent, force est de constater que la nature et les doctrines d'emploi qui sont à l'origine des *schwere Panzer-Abteilungen* et des régiments de chars lourds de la Garde sont substantiellement différentes. Ainsi, les unités lourdes allemandes ont été les premières formées sur le papier, mais la lenteur de la production des *Panzerkampfwagen VI Ausf. E* Tiger I n'a pas permis de les engager sur la ligne de front avant septembre 1942, qui plus est au compte-goutte. De leur côté, les régiments de chars lourds de la Garde sont entrés en action seulement deux mois après, mais de façon plus massive. Ces unités répondaient alors à des impératifs tactiques évidents pour les deux armées et ont évolué dans le temps avec le retour d'expérience et l'arrivée de nouveaux matériels plus performants, qui répondaient eux-mêmes à l'évolution des engins adverses.

Par Erwan Noblanc

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2020

& RÉGIMENTS DE CHARS LOURDS DE LA GARDE

LA CRÉATION DES UNITÉS DE CHARS LOURDS

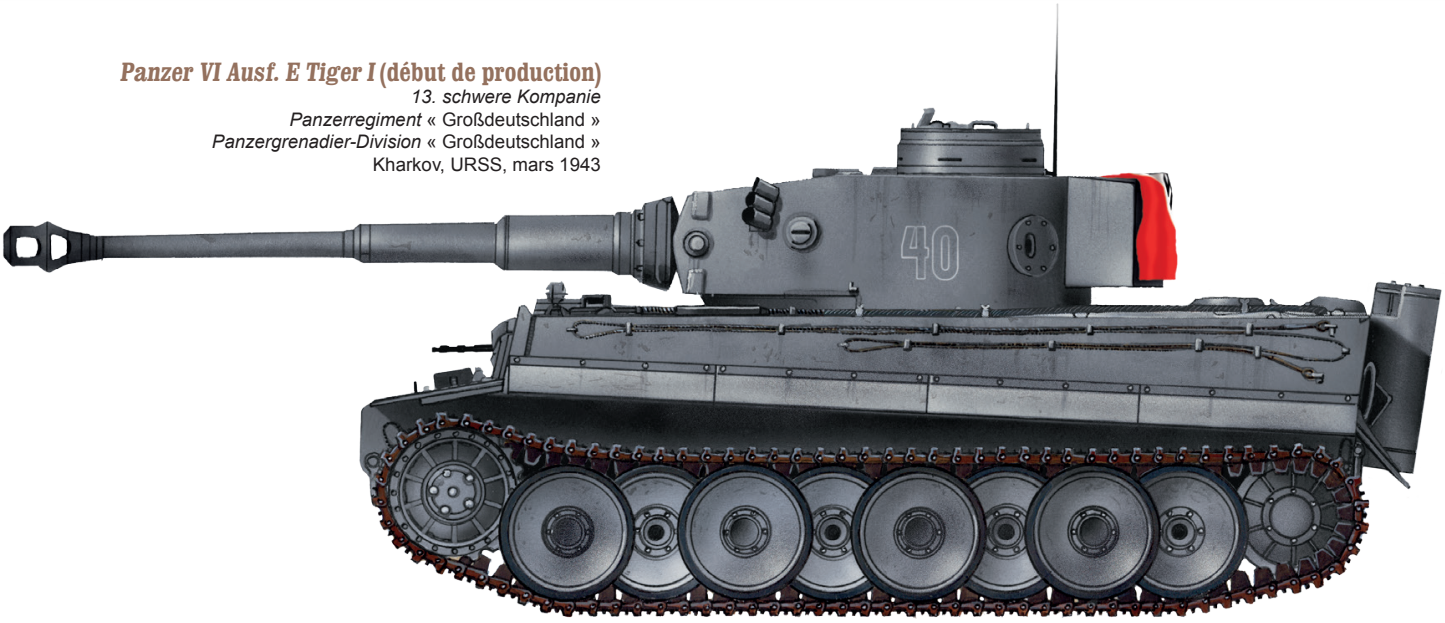
Une fois la conception d'un char lourd digne de ce nom réalisée et la production bientôt débutée, les responsables militaires allemands doivent réfléchir aux modalités d'emploi du Tiger I et à une question particulière : comment redonner de l'allant à leur force blindée en cette deuxième année de campagne en Union Soviétique, alors que les *Panzer-Divisionen* ont été émoussées par les dizaines de milliers de chars soviétiques auxquels elles ont fait face ? Le *General* Heinz Guderian, ainsi que d'autres responsables, souhaite initialement que chaque *Panzer-Division* possède son propre bataillon de chars lourds. Il faut en effet que chacune dispose d'un tel élément particulièrement puissant, apte à former la pointe irrésistible de ses assauts. Ces bataillons lourds devront être constitués d'une section d'état-major, d'une compagnie de commandement de trois chars Tiger et de quatre compagnies de combat possédant chacune une section de commandement à deux chars lourds et trois sections de combat de quatre engins. Le total des effectifs théoriques devra donc atteindre 59 Tiger I. Une puissance de frappe potentiellement redoutable… si cette organisation avait pu voir le jour. Mais la production du char est lente et ne permet pas d'envisager de constituer de tels bataillons avant de longs mois. Le 26 mai 1942, il est donc décidé de former des bataillons plus légers, composés au total de vingt chars Tiger et de vingt-six *Panzer III Ausf. N* armés de canon de *7,5cm KwK L/24*. Ces *schwere Panzer-Abteilungen* sont organisés en une *Stabskompanie* de sept engins (dont deux lourds), et deux *Kompanien* de neuf Tiger et dix *Panzer III*. Ces derniers doivent assumer de nombreux rôles : la reconnaissance et l'observation au profit des lourds ou encore la protection contre l'infanterie. Les cinq premiers bataillons (*s. Panzer-Abteilung 501*, *502*, *503*, *504*, *505*) sont constitués sur ce modèle entre mai 1942 et février 1943, tandis que, parallèlement, quatre compagnies identiques sont allouées à la division « Großdeutschland » et aux trois divisions *Waffen-SS* « Leibstandarte SS Adolf Hitler », « Das Reich » et « Totenkopf », incorporés au sein des *Panzerregimente 1*, *2*, et *3*.

Cependant, nécessité faisant loi, Hitler pousse pour que le Tiger soit le plus rapidement possible mis en ligne. C'est pourquoi les deux premiers bataillons opérationnels sont envoyés dès la fin de l'année 1942 au front, en URSS dans le secteur de Leningrad pour le *s. Panzer-Abteilung 502* et en Tunisie pour le *501*.

▲ Blindé le plus représentatif de l'Armée rouge avec le T-34, le JS-2 est un véritable mastodonte. Cette colonne chemine en Pologne, peu avant Berlin, et l'équipage a fixé des patins de chenille sur la partie inclinée du glacis avant afin de renforcer la protection du blindé. Sauf mention contraire, toutes photos archives Caraktère

◤ Un Tiger I de la *schwere Panzer-Abteilung 502* en pleine évolution dans un terrain sablonneux, en URSS. Cette unité sera une des premières à utiliser le « fauve » au combat. La largeur des chenilles démontre son but principal : évoluer sur le front de l'est...

Ces deux unités connaîtront leur baptême du feu, au bilan très mitigé d'ailleurs, respectivement en décembre et en septembre 1942. Le retour d'expérience et le manque de machines disponibles en quantité vont vite convaincre le haut état-major allemand qu'il ne sera pas possible d'équiper l'ensemble des *Panzer-Divisionen* d'un bataillon de chars lourds comme prévu originellement. Il est donc décidé d'allouer ces puissantes formations aux échelons de commandement supérieurs qui les utiliseront au profit d'une unité ou d'une autre, en fonction des impératifs stratégiques ou tactiques et en divers endroits du front. Sous le commandement direct d'une *Armee* ou d'un *Armeekorps*, les *s. Heeres-Panzer-Abteilungen* seront donc indépendants. Finalement, seule la « Großdeutschland » conservera jusqu'à la fin du conflit sa *Kompanie* de *Tiger*. En mai 1943, l'effort industriel allemand est tel que le nombre de Tiger disponible permet de renforcer l'organigramme des bataillons de chars lourds. Le *Kriegstärkenachweisunge* du 5 mars 1943 établit donc que les prochains *s. Panzer-Abteilungen* compteront désormais pas moins de 45 Tiger I, répartis en trois *Kompanien* de 14 engins, plus trois dans la *Stabskompanie*. Les *Panzer III* sont donc supprimés de la dotation théorique des bataillons, au grand dam des chefs de bataillon déjà engagés au combat, qui souhaitent pour la plupart les conserver. Le bataillon comprend désormais une section de reconnaissance dotée de véhicules blindés. Deux bataillons sont créés sur cette nouvelle *KSt.N.* en mai 1943, les *s. Panzer-Abteilungen 506*, *508*, deux autres en septembre, les *507* et *509*. Enfin, le *s. Panzer-Abteilung 510* est levé en juin 1944, grâce à l'unité école des *Tiger*. La *Waffen-SS* a de son côté lève trois bataillons de chars lourds en retirant les compagnies lourdes allouées à ses trois divisions blindées. Toutes ces *s. SS-Panzer-Abteilung* ne seront pas à plein effectif avant 1944. À la différence des bataillons de la *Heer*, ils sont attachés à un corps d'armée en permanence (*I. II.* ou *III. SS Panzerkorps*) : ce sont les



Panzer VI Ausf. E Tiger I (début de production)
13. schwere Kompanie
Panzerregiment « Großdeutschland »
Panzergrenadier-Division « Großdeutschland »
Kharkov, URSS, mars 1943

s. SS-Panzer-Abteilung 101, formée fin juillet 1943, *s. SS-Panzer-Abteilung* 102, levée en octobre 1943, et enfin, le *s. SS-Panzer-Abteilung 103*, constituée en novembre. Ces unités seront redésignées *s. SS-Panzer-Abteilungen 501*, *502* et *503* en septembre 1944. Une nouvelle table d'organisation est élaborée en novembre 1943 pour l'arrivée du Tiger II, qui équipe plusieurs bataillons à partir de juillet 1944, dont six recevront une dotation complète. Dans la pratique peu d'unités alignent leur dotation théorique de 45 Tiger II cependant, le taux de production ne permettant pas de combler suffisamment les pertes enregistrées en cette fin de guerre. Les *s. Panzer-Abteilungen* sont donc conçus dès le départ comme des unités de rupture endivisionnées, devant servir à la percée du front adverse ou à la contre-offensive des réserves blindées soviétiques.

◥ Ce Tiger I dépasse des carcasses de camions soviétiques, qu'il a peut-être contribué à détruire. Le *Bordführer* est en dehors de sa tourelle, ce qui semble montrer que l'endroit est calme...

◤ Exercice de franchissement pour ce Tiger I de la *schwere Panzer-Abteilung 502* ! Malgré son fort blindage, le *Panzer* reste vulnérable à tout tir sur la face inférieure de son glacis.

◀ Des Tiger I de la *schwere Panzer-Abteilung 506* traversent un cours d'eau à gué en URSS. Là aussi, l'équipage de l'engin de tête a disposé des patins de chenille sur les points vulnérables du blindé.

▶ Camouflage sommaire pour ce Tiger I de la *schwere Panzer-Abteilung 505* en URSS. La haute stature du blindé nuit à sa dissimulation, notamment dans les plaines russes.

Cependant, le manque d'engins disponibles va obliger l'état-major allemand à les concentrer dans des unités plus imposantes, mais indépendantes, à la disposition des plus gros échelons, afin d'en faire des « pompiers du front », engagés en fonction des circonstances et des besoins, comme des unités de choc, aptes à retourner une situation périlleuse, parfois par leur simple présence. Ce sont des unités rares, utilisées parcimonieusement, avec un impact stratégique qui n'est pas anodin : par exemple lors de la bataille de Koursk, l'ensemble des unités de chars lourds est concentré en ce seul point du front soviétique.

À L'EST…

La nature des régiments de chars lourds de la Garde de l'Armée rouge est sensiblement différente. Tout d'abord, leur désignation en fait théoriquement des unités d'élite, mais la réalité est un peu plus nuancée. Le titre de « Garde » fait référence, selon les sources, à deux unités anciennes. En 1692, Pierre le Grand, tsar de Russie, crée les premières unités modernes d'inspiration occidentale pour son armée. Il s'agit des unités *Preobrazhenskii* et *Semenovskii*, à qui il décerne le titre tant convoité de régiments « de la Garde » (*gvardii*), faisant d'elles des unités d'élite de son armée.

◥ Deux « fauves » de la *schwere Panzer-Abteilung 505* s'élancent à travers la steppe. Le canon de *8,8cm* est un bon compromis entre distance et portée et fait des Tiger I des adversaires redoutables.

▶ Un JS-2 progresse dans les faubourgs de Berlin, en avril 1945. Ce n'est que depuis peu que certaines unités ont adopté des marques de reconnaissance à base de bandes blanches sur la tourelle.

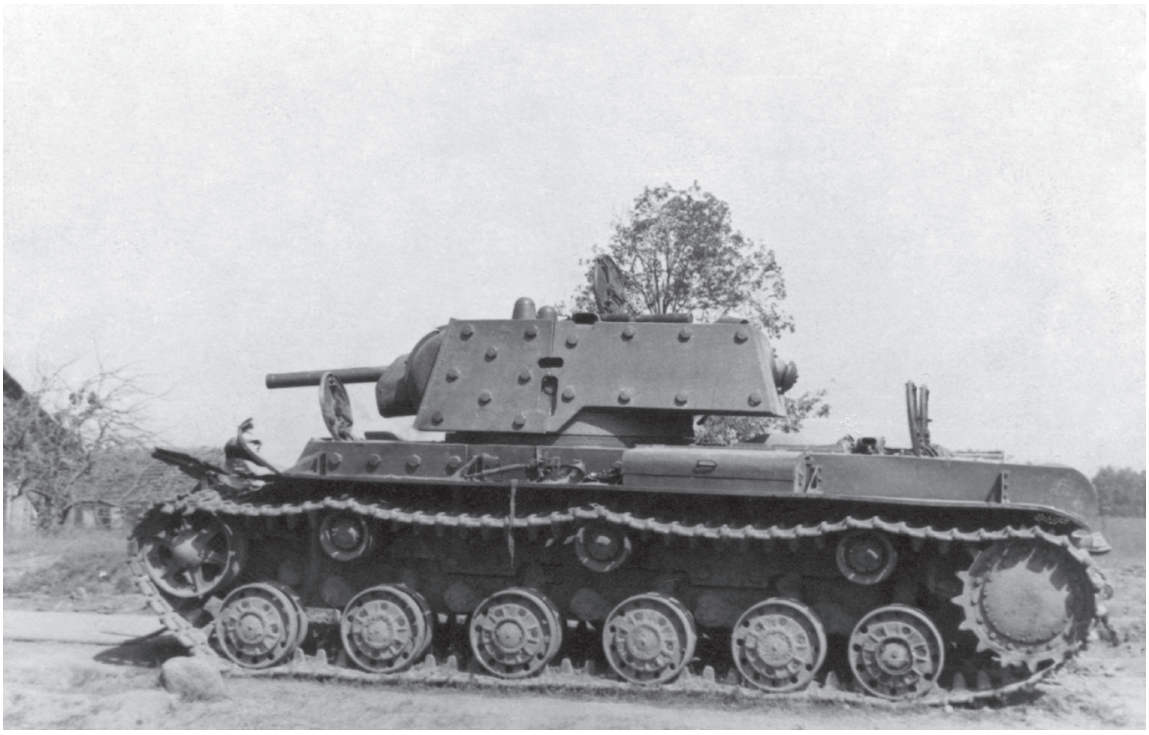
KV-1
37e régiment de chars lourds de la Garde
Armée rouge
URSS, avril 1943

Si la désignation soviétique provient bien de cette source, il se pourrait donc que ce titre de « Garde » fasse partie de la nouvelle stratégie politique stalinienne, consistant à se raccrocher à des symboles russes traditionnels pour relever le moral de la population et de l'armée en des temps difficiles. Mais une autre origine peut expliquer ce titre : le terme prendrait alors sa source dans les « Gardes rouges », au départ des milices ouvrières et paysannes, bras armés du parti bolchévique en 1917. Mais la raison profonde de leur distinction particulière est cependant plus prosaïque.

En effet, lors du désastre de l'été 1941, il devient évident aux états-majors de l'Armée rouge que la plupart des unités soviétiques sont incapables de fonctionner correctement. C'est pourquoi la *STAVKA*, le haut commandement de l'Armée rouge, souhaite instituer un titre qui permettra de récompenser, d'encourager et d'inspirer les troupes des unités qui auront ne serait-ce que réussi à garder leur cohésion et leur capacité de combat intactes durant les premiers mois du conflit. Nous sommes donc loin d'unités d'élite aux compétences particulières, mais plutôt face à des unités qui ont réussi à garder leur intégrité face à l'adversité. La *STAVKA* compte alors sur ces divisions, mieux entraînées par la suite, pour être jetées en première ligne dans les offensives, durant lesquelles leur discipline tactique doit se substituer à l'attaque en masse, peu subtile, des autres divisions, et qui produisent de trop lourdes pertes. Dans la défensive, elles sont mises en réserve avec pour mission de mener des contre-offensives, ou de colmater une crèche. Les pertes subies par ces unités sont donc importantes et les renforts leur sont prioritairement alloués, pour maintenir les effectifs au plus haut niveau. Mais qu'en est-il du côté des unités blindées ?

Avant l'été 1942, seules huit brigades blindées de la Garde ont été formées, les premiers corps blindés de la Garde ne voient le jour qu'à partir de décembre de la même année. À cette date, la plupart des unités de chars régulières montrent des compétences identiques aux unités dites de la Garde. En effet, tout comme dans l'infanterie, le haut commandement soviétique ne fait pas de distinction, au niveau organisationnel basique, entre les unités blindées de la Garde ou régulières. La seule différence notable provient du fait qu'à partir de 1944, les corps blindés de la Garde reçoivent prioritairement les nouveaux T-34/85, généralement peu de temps avant les unités lambda.

◀ Le KV-1 est lui aussi une mauvaise surprise pour les Allemands, car son blindage le rend très difficile à détruire. Mais son armement n'est pas toujours suffisant pour venir à bout des *Panzer*, et son poids est un handicap en endommageant plus rapidement que prévu les pièces mécaniques.



◀ Pour remédier aux problèmes de protection du KV-1, les Soviétiques sortent bientôt une version « surblindée » : le KV-1 *Ekranami*. L'engin a bénéficié de l'adjonction de plusieurs plaques de blindage supplémentaires, fixées notamment sur la tourelle qu'on peut voir ici. Cela a toutefois un prix : l'augmentation du poids du char, alors que sa mécanique est déjà mise à rude épreuve...

◢ Plusieurs JS-2 progressent au début de l'année 1945. Le cliché permet d'observer la volée du tube de 122 mm. DR

▼ Ce KV-1 n'ira pas plus loin, les vainqueurs ayant déjà revendiqué à la craie leur victoire. La plupart de ces monstres d'acier vont tomber en panne suite à un mauvais entretien ou à une méconnaissance de l'engin.

A contrario, certains corps blindés réguliers reçoivent des régiments de chars lourds ou de canons automoteurs lourds avant les corps blindés de la Garde. En réalité, la distinction se fonde sur une anticipation des missions futures du corps plus que sur son passé historique ou son titre : les corps blindés reçoivent plus ou moins d'unités de soutien en fonction de leur mission et à un instant donné. Comme souvent dans l'armée soviétique, il y a des exceptions à la règle quant à l'organisation identique des corps blindés : ainsi, les deux premiers corps blindés de la Garde sont issus d'unités d'infanterie, dont ils gardent les unités de soutien, différentes des autres corps blindés de la Garde.

UNE BASE IDENTIQUE, DES MISES EN APPLICATION DIFFÉRENTES

L'arrivée fin 1942 de nouveaux matériels plus modernes au sein de la *Wehrmacht*, en particulier l'apparition du char lourd *Tiger I* et surtout, l'emploi de plus en plus massif de canons tractés antichars de *7,5cm* (*PaK 40*) dans les positions défensives allemandes, rendent caduques les formations blindées mixtes, comprenant des chars légers (T-60/T-70), moyens (T-34/76) et lourds (KV-1). Ces unités ne sont en effet pas adaptées à la percée des lignes fortifiées allemandes, du fait des difficultés d'approvisionnement (hétérogénéité des matériels), de manœuvre (les chars légers et moyens se retrouvent rapidement seuls face aux *PaK*, les lourds étant facilement distancés) et de commandement (les brigades blindées restent encore des unités de taille trop imposante pour les commandants soviétiques, qui peinent à acquérir l'expérience adéquate dans la direction de grandes unités mécanisées). Il faut réfléchir à un moyen de disposer d'une masse suffisamment conséquente de chars lourds, mais avec une organisation assez flexible pour être bien commandée. Le tout, en favorisant une étroite interaction avec l'infanterie et l'artillerie. Il est décidé que la meilleure organisation pour répondre à ce cahier des charges est le régiment de chars lourds indépendant.

En octobre 1942, la *STAVKA* active donc les premiers régiments de chars lourds de la Garde (*otdelniy gvardeiskiy tyazheliy tankoviy polk, OGTTP*). Ce sont ces unités qui vont concentrer presque tous les chars lourds de l'Armée rouge, en faisant la troupe blindée de base la plus puissante d'URSS. Or, les premiers régiments de chars lourds de la Garde reçoivent ce titre pour des raisons très spécifiques : ces unités n'ont pas pu encore se distinguer, mais elles sont destinées à effectuer des missions particulièrement difficiles. C'est donc aussi un moyen de donner une motivation supplémentaire à des unités destinées à subir de lourdes pertes. Ainsi, le 1er régiment de chars lourds de la Garde devait « montrer le chemin » aux troupes voisines. Par ailleurs, leur désignation officielle souligne cette aspiration : bien que ces unités soient équipées de chars lourds, grâce en particulier au retrait des KV-1 et Churchill des brigades blindées mixtes après juillet 1942, ces troupes sont désignées régiments blindés « de chars de rupture » (*Proryva Tank*) de la Garde et non « de chars lourds » (*Tyazhelyi Tank*). Leur mission est alors d'accompagner les unités d'infanterie et de mener la percée des lignes de défense allemandes, l'action la plus ardue sur le front de l'est. Ainsi, officiellement, la désignation régiment de « chars lourds » de la Garde ne prend pas effet avant 1944, lorsque les premières unités sont reformées avec des chars lourds de nouvelle génération JS-2m. Cependant, les publications officielles soviétiques, les rapports après actions des unités et les historiques officiels des unités

les désignant toutes comme régiments « de chars lourds » de la Garde, nous utiliserons donc ce terme générique.

Les régiments de chars lourds de la Garde n° 1 à 11, 13 à 20, 23 à 25 sont les premiers formés, les autres étant constitués entre novembre 1942 et avril 1945. Chaque régiment se subdivise en 4 compagnies de deux pelotons de deux KV-1, plus un KV-1 de commandement de compagnie. Un KV-1 se trouve également dans l'état-major du régiment, ce qui porte le total de chars lourds à 21 par régiment, plus trois automitrailleuses de reconnaissance souvent de type BA-64 ou BA-20. Enfin, chaque régiment aligne un certain nombre de véhicules non blindés, comme des camions, des Jeeps, des motos, pour le soutien, la réparation, l'approvisionnement, la reconnaissance et la communication. En tout, 214 hommes et officiers, dont 150 sont des membres d'équipage de chars lourds. Les commandants de régiments de chars lourds de la Garde sont des lieutenants-colonels ou des colonels, ceux des compagnies sont des capitaines, et les pelotons sont sous les ordres de lieutenants, tandis que les chefs de chars n'ont pas de grade inférieur à celui de major. Mais le plus original, c'est que tous les membres d'équipage sont des sergents, soulignant le fait que ne sont versés aux unités de chars lourds de la Garde que des hommes expérimentés et bien entraînés. Une part non négligeable de ces chars lourds est de modèle KV-1s (« *skorostniy* », rapide), plus agiles mais moins bien protégés que les modèles précédents. Entre août 1942 et avril 1943, pas moins de 1 370 de ces engins ont été construits.

La première action majeure qui voit l'emploi d'un grand nombre de ces régiments est l'opération « Koltso », en janvier 1943, qui consiste en la résorption de la poche constituée par la *6. Armee* allemande encerclée dans Stalingrad. L'assaut est soutenu par pas moins de treize régiments de chars lourds de la Garde. Notons que l'intégralité de ces unités comprend uniquement des chars lourds KV-1 et KV-1s et des chars du Prêt-Bail d'origine britannique Churchill Mk. IV (36e et 47e régiments de chars lourds de la Garde).

DU KV-1 AU JS-2

Cependant, les chars lourds KV-1, conçus avant la guerre, sont perclus de défauts techniques, manquent de manœuvrabilité, de blindage et, surtout, de puissance de feu. Après divers essais, en particulier en montant un canon de 85 mm sur un châssis de KV-1, les usines soviétiques finissent par sortir le fameux Joseph Staline 2 (JS-2), qui rejoint le front à partir d'avril 1944. Ces chars lourds de nouvelle génération, armés d'un canon de 122 mm, seront presque exclusivement alloués aux régiments de chars lourds de la Garde.

DATE DE CRÉATION DES RÉGIMENTS DE CHARS LOURDS DE LA GARDE

1942	- Octobre: 1er à 11e, 13e à 20e, 23e à 25e - Novembre: 12e, 21e et 22e, 31e, 47e à 50e - Décembre : 29e, 32e, 41e à 45e
1943	- Janvier: 26e à 28e, 30e, 35e, 37e à 39e, 46e, 51e à 55e - Février: 33e et 34e, 56e - Mars: 26e - Juillet: 57e, 59e à 61e, 63e et 64e - Août: 58e, 62e - Octobre: 67e à 69e
1944	- Janvier: 70e - Février: 71e et 72e - Juin: 65e et 66e, 73e - Juillet: 75e, 76e - Août: 77e à 80e - Septembre: 81e et 82e - Octobre: 83e à 86e - Novembre: 87e à 89e Décembre: 90e à 102e
1945	- Février: 103e à 113e et le 260e - Mars: 114e à 119e - Avril: 120e à 122e

Total : 123 régiments de chars lourds de la Garde formés, dont 58 reçoivent des JS-2. Vingt-quatre de ces régiments de chars lourds de la Garde formeront huit brigades de chars lourds de la Garde entre novembre et mai 1945.

À partir de février 1944, la quantité de JS-2 produits est suffisante pour commencer à rééquiper les premiers régiments de chars lourds de la Garde avec ces engins. Leur composition est alors légèrement modifiée : chaque régiment reçoit toujours 20 chars lourds JS-2 répartis en quatre compagnies plus un char de commandement, ainsi que trois automitrailleuses de reconnaissance, mais l'organigramme du régiment est renforcé par l'ajout d'une compagnie d'infanterie armée de pistolets-mitrailleurs (94 hommes), une compagnie de sapeurs de combat et un peloton de pontonniers. En tout, ce sont maintenant 375 hommes qui composent l'unité, au lieu de 214. Ces premiers régiments restent le temps de leur entraînement dans la région de dépôt de chars du district militaire de Moscou, puis prennent la route du front en avril.

La rapide accélération du nombre de JS-2 disponibles permet la constitution de nombreux régiments de chars lourds de la Garde, ce qui permet au haut commandement soviétique d'envisager, en novembre 1944, la création des brigades de chars lourds de la Garde grâce à la concentration de trois régiments, pour une force totale de 1 666 hommes, 65 chars lourds (JS-2), trois BA-64, trois SU-76 (canons automoteurs) et 19 véhicules blindés de transport de troupes. Seule une dizaine de ces brigades de chars lourds de la Garde sont constituées et placées sous le commandement des Fronts et Armées durant les opérations visant à percer le front défensif allemand à la fin du conflit. Une importante partie du reste des régiments de chars lourds est assignée à des corps blindés comme unités indépendantes, à raison d'un régiment par formation, tandis que les corps mécanisés sont censés recevoir des régiments de canons automoteurs lourds (SU-122). Cependant, ces derniers étant équipés d'engins emportant le même armement que les JS-2, les deux types de régiments sont indistinctement alloués aux corps blindés/mécanisés dans les faits.

QUAND LE TIGER RENCONTRE LE STALINE POUR LA PREMIÈRE FOIS

Autant l'écrire tout de suite, la Seconde Guerre mondiale n'a pas été l'occasion de voir des masses de Tiger affronter des nuées de JS-2 sur le front de l'est. Seule une dizaine de confrontations directes entre les *s. Panzer-Abteilungen* et les *Otdelniy Gvardeiskiy Tyazheliy Tankoviy Polk* ont pu être recensées. Tout d'abord parce que les deux engins ont été produits en peu d'exemplaires (3 475 JS-2 pour 1 354 Tiger I et 489 Tiger II, à comparer aux presque 58 000 T-34 construits durant le

JS-2
3e armée de la Garde
Secteur de Prague, mars 1945

conflit). Ensuite, parce que les états-majors, comprenant que les deux engins avaient des capacités de destructions mutuelles, n'ont pas cherché la confrontation directe et volontaire. La première rencontre entre les deux mastodontes se déroule en avril 1944, dans le sud de l'Ukraine, suite à l'offensive soviétique de Proskurov–Chernovitsy. Durant la bataille de la poche de Kamianets-Podilskyï, qui voit la *1. Panzerarmee* être encerclée, des *JS-2* du 11e régiment de chars lourds de la Garde, commandé par le colonel Tsiganov, engagent avec succès la *s. Panzer-Abteilung 503*. La confrontation est brève et violente, les obus allemands ricochant sur le blindage frontal des JS-2, mais un lourd soviétique est tout de même détruit, laissant le loisir aux Allemands d'examiner le monstre, avant de céder le terrain à l'Armée Rouge. Durant cette même bataille, le 10e corps blindé de la Garde reçoit le 72e régiment de chars lourds de la Garde équipé de 21 JS-2. En vingt jours de combat, du 20 avril au 10 mai 1944, le régiment perd huit montures. Sur ce total, au moins deux engins sont détruits par des canons automoteurs lourds Elefant à une distance de 700 mètres et par le flanc. Quatre autres JS-2 au moins sont touchés par des Tiger I à des distances comprises entre 600 et 1 000 mètres. Un seul char soviétique, le n° 4 032, réussit à détruire un Tiger à une distance de 1 000 à 1 500 mètres après l'avoir touché à trois reprises. Mais l'engin sera à son tour pris pour cible, toujours par le flanc, et détruit. Le rapport de pertes qui fait état de ces évènements permet de constater plusieurs choses. D'une part, l'ensemble des JS-2 touchés ont pris feu immédiatement après l'impact. En effet, la présence des réservoirs de carburant, non protégés, dans le compartiment de combat augmente indubitablement les risques d'incendie en dépit de la moindre inflammabilité du diesel par rapport à l'essence. Des comptes-rendus indiquent que les flammes peuvent être éteintes par l'équipage avec leur extincteur de bord si le char embarque des masques à gaz permettant de s'en servir dans un lieu clos, car l'équipement anti-incendie dégage des vapeurs toxiques.

◥ Plusieurs soldats soviétiques amplcement décorés posent sur et autour d'un JS-2 en Prusse-Orientale. Un des soldats tient un des projectiles de 122 mm utilisé par le canon du blindé. DR

◤ Démonstration d'un Tiger I de la *schwere Panzer-Abteilung 503* en fonctionnement. Au vu de sa masse, le blindé ne peut pas emprunter toutes les routes ou ouvrages d'art possibles, restreignant ainsi les itinéraires possibles.

▶ En plus de nous offrir la vue de la plage arrière du JS-2, ce cliché nous présente aussi les troncs d'arbres utilisés par l'équipage pour sortir le blindé s'il est prisonnier de la boue. La mitrailleuse DShK de 12,7 mm sur la tourelle est en position relevée. DR

◀ Un *Panzermann* inscrit une nouvelle marque de victoire sur le canon de son Tiger (qui en compte déjà quelques unes !). La dégradation de la situation sur le front de l'est amènera ces blindés à être utilisés sur les « points chauds » plus que pour d'autres situations rationnelles.

▶ Nous sommes encore en URSS très certainement en 1943 face à un Tiger I de la *schwere Panzer-Abteilung 505*. Noter le camouflage deux tons bien particulier.

◢ Ce JS-2 progresse dans les ruines d'une ville allemande. Cette vue arrière nous permet d'observer la mitrailleuse de tourelle permettant de neutraliser l'infanterie cherchant à attaquer le char par l'arrière. DR

Par ailleurs, le stockage sans protection particulière des munitions dans la tourelle et le compartiment de combat accentue les risques et leur explosion aboutit à la destruction totale du blindé. En ce qui concerne l'armement, malgré le calibre conséquent des canons des JS-2, les équipages soviétiques doivent s'y prendre à plusieurs reprises pour mettre hors-de-combat un Tiger : les obus de 122 mm ne percent pas systématiquement le blindage frontal des lourds allemands, mais le premier coup semble souvent sonner l'équipage germanique, le rendant incapable de riposter. Le JS-2 a alors tout le loisir d'expédier plusieurs obus qui finissent par dessouder les plaques de blindage allemandes, plus que de les percer. Enfin, force est de constater que les chars allemands attendent d'être au plus près des lourds soviétiques et de les prendre par le flanc, afin d'être certains de faire mouche au premier coup, ce qui est typique de la tactique de la *Panzerwaffe*, mais prouve aussi que les JS-2 constituent des prédateurs à prendre au sérieux pour les *Panzerschütze*.

Un mois plus tard, lors de la seconde bataille de Targu Frumos (2-8 mai 1944), qui se déroule près de la frontière roumaine et fait partie d'une offensive de diversion pour détourner les Allemands de l'attaque principale, la future « opération Bagration », la division « Großdeutschland » fait la connaissance du JS-2. Les Tiger de la division sont surpris d'être engagés à une distance de 3 000 mètres par les nouveaux venus. Ils répliquent, mais constatent avec horreur que leurs obus ricochent sur le blindage des lourds soviétiques. Une contre-attaque de la *Kompanie* du *Hauptmann* Klemz détruit finalement trois JS-2, grâce à une manœuvre d'enveloppement et une approche au plus près des chars soviétiques.

EN CONSÉQUENCE

Après ces premiers engagements, les Allemands concluent que le JS-2 est certes bien armé et bien protégé, mais qu'il est quelque peu lent et moins manœuvrable que le Tiger I. Surtout, ils considèrent que les équipages qui les montent sont encore très inexpérimentés.

De leur côté, les responsables soviétiques sont assez satisfaits des résultats obtenus sur le terrain et poussent à accélérer la production de JS-2. Ils commencent alors à se retrouver partout sur la ligne de front et le nombre d'engins disponibles permet d'envisager rapidement d'équiper chaque Corps blindé d'un régiment de chars lourds.

Mais lorsque l'opération « Bagration » est déclenchée, il n'y a pas encore beaucoup de régiment de chars lourds de la Garde en lice. Seuls quatre sont alors disponibles pour

JS-2m
7e brigade de chars lourds de la Garde
Armée rouge
Berlin, mai 1945

l'offensive : les 2e, (1er Front de la Baltique), 14e et 35e (3e Front biélorusse) et 30e *OGTTP* (1er Front biélorusse). Ils jouent cependant un grand rôle dans la libération de certaines villes, et reçoivent d'ailleurs leur nom comme récompense : le 2e *OGTTP* « Polotskiy » et le 30e *OGTTP* « Brestskiy ». Entre le 22 juin et le 19 août 1944, les Soviétiques vont battre en brèche les forces allemandes. Durant cette période, une doctrine s'esquisse pour l'emploi des régiments de chars lourds de la Garde. Les JS-2 sont en fait utilisés pour appuyer les percées, les commandants d'unité cherchant le plus souvent une zone où les blindés allemands sont peu nombreux. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les JS-2 ne rencontreront pas souvent leurs homologues allemands en combat direct. En effet, l'armement et le blindage des lourds soviétiques sont efficaces pour impressionner l'infanterie allemande peu soutenue. Finalement, les adversaires des JS-2 les plus représentatifs sont les équipes antichars de l'infanterie allemande, armées de *Panzerfaust*, et les canons *PaK 40* de *7,5cm* tractés.

AUTRES CONFRONTATIONS ENTRE LES « LOURDS »

Fin juin 1944, la *s. Panzer-Abteilung 502* est déployée autour de Dünaburg (Daugavpils), au sud de la rivière Düna, dans l'espoir de bloquer les corps blindés soviétiques qui déferlent sur les pays baltes. Lors d'une attaque nocturne menée le 20 juillet, de puissantes forces soviétiques enfoncent les lignes de la *290. Infanterie Division*. Les Tiger I sont dépêchés en urgence au nord-est de Dünaburg en vue de rétablir la situation. Les huit *Panzer* lourds de la *2. Kompanie*, dirigée par le célèbre Otto Carius, accomplissent un véritable exploit dans le village de Malinava, en éliminant pas moins de 17 JS-2 et cinq T-34 en vingt minutes.

Le cas le plus impressionnant est certainement celui du premier engagement du Tiger II sur le front de l'est. En juillet 1944, la *s. Panzer-Abteilung 501* est reconstituée et reçoit ses premiers Tiger II. À partir du 5 août, elle est transférée dans le secteur de la tête de pont soviétique de Baranov-Sandomierz, créée par le 1er Front d'Ukraine sur la Vistule. Le bataillon *501*, intégré à la *16. Panzer-Division*, doit contre-attaquer la tête de pont soviétique de Sandomierz avec ses onze Tiger II opérationnels appuyés par 20 *Panzer IV* et quatre bataillons d'infanterie mécanisée du *Panzergrenadier-Regiment 76*. À ce moment-là, le 6e corps blindé de la Garde qui va faire face aux Tiger II n'a pas vraiment la supériorité numérique : la 53e brigade blindée aligne neuf *T-34/76* et la 52e brigade blindée neuf *T-34/76* et dix *T-34/85*. La 51e brigade blindée, positionnée plus au nord, aligne onze *T-34/76* et quatre T-34/85. À Staszow, le 71e régiment de chars lourds de la Garde met en œuvre onze JS-2. 55 blindés en tout contre 31 côté allemand : le ratio n'est donc même pas de deux chars contre un. Le 13 août au matin, l'attaque allemande débute. À 7h00, les onze Tiger II, accompagnés de quelques transports de troupe se mettent en marche vers les lignes soviétiques. Un T-34/85 en embuscade tire alors sur le flanc des Tiger II et en détruit trois coup sur coup. Le lieutenant Oskin sera fait Héros de l'Union Soviétique pour cet exploit. À la fin de la journée, la 53e brigade blindée prend ses positions de défense vers le sud à 300 m à l'est d'Ogledow, prête à se déplacer sur la bourgade de Szyldow.

◀ Plusieurs Tiger II de la *schwere Panzer-Abteilung 509* progressent dans un paysage enneigé. Trop peu, trop tard... ces blindés, bien qu'assez efficaces, n'auront pas l'impact escompté sur le déroulé du conflit.

◣ Très certainement une des photographies les plus connues de la bataille de Berlin ! Ces JS-2 progressent dans les rues de la capitale allemande. C'est là qu'ils sont les plus vulnérables : un tir de *Panzerfaust* à une dizaine de mètres a quasiment toutes les chances de percer le blindage et de neutraliser le char. Ria Novosti

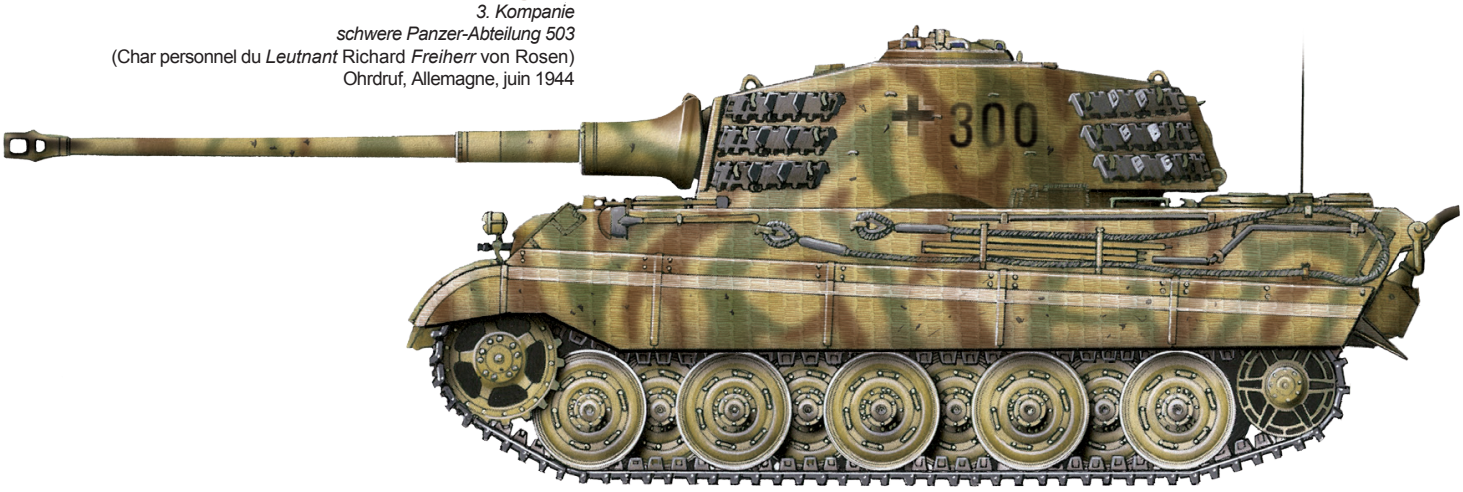
À 22h00, dix chars du 3e bataillon, appuyés par une compagnie d'infanterie mécanisée, attaquent le village, qui tombe entre leurs mains le lendemain à 8h. Trois *Panzer* qui s'étaient retirés là après les premières attaques sont capturés. C'est alors que les Soviétiques découvrent que les chars ne sont pas des Panther, même s'ils sont mentionnés comme tels dans le rapport fait sur place. Deux des Tiger II sont seulement en panne mais réparables, le troisième est opérationnel. Ils sont montrés au commandant de la 3e Armée de chars, Rybalko, qui se dit impressionné par leur poids et leurs dimensions. Les chars capturés sont envoyés au terrain d'essai de Kubinka près de Moscou où l'un des exemplaires est testé. Les Soviétiques le trouvent trop lent, trop complexe et vulnérable à leurs canons antichars de 100 mm et 122 mm, en particulier sur le devant de la tourelle ; il est également vulnérable de côté entre 800 et 1000 m aux canons de 85 mm soviétique et de 76 mm américain [1]. Toujours le 14, vers 9h00, la 2e compagnie du 71e régiment de chars lourds de la Garde et le 289e régiment de fusiliers font mouvement vers le village de Zaraz. Deux Tiger II bloquent l'attaque de l'infanterie avec leurs tirs de canons. Un peloton de JS-2 commandé par le lieutenant Klimienkov avance et met les deux chars allemands hors de combat. L'infanterie se déplace alors vers Ogledow où le 3e bataillon élimine la résistance allemande. Sept Tiger II attaquent via la colline 272.1. Embusqué près de Mokre, le JS-2 du lieutenant Udalov attend que les chars allemands s'approchent à 700 / 800 mètres de distance avant d'ouvrir le feu. Il en détruit deux. Les Tiger II font machine arrière. Le JS-2 sort alors de sa position embusquée et ouvre à nouveau le feu sur les chars allemands, en détruisant un de plus. Les Tiger II se replient alors et font mouvement vers le village de Poniki où est embusqué cette fois-ci le JS-2 du lieutenant Beliakov. Celui-ci ouvre le feu à 1 000 mètres de distance et, au troisième obus, met un Tiger II hors de combat. Découragés, les Allemands se replient alors définitivement. Au total, lors de la contre-attaque avortée de Sandomierz, la *s. Panzer-Abteilung 501* perd probablement une dizaine de Tiger II : le chiffre le plus plausible étant sans doute celui de 12 chars, 9 détruits et 3 abandonnés et capturés par les Soviétiques. Le régiment de JS-2 a, quant à lui, perdu trois *JS-2* ; 7 autres sont endommagés sur les 11 chars présents. Le lieutenant-colonel Judin, qui commande le régiment, est tué pendant l'engagement.

La *s. Panzer-Abteilung 501*, renommée en décembre 1944 *s. Panzer-Abteilung 424* pour tromper l'ennemi, rencontre probablement à nouveau le JS-2 dans la région de Kielce, le 13 janvier 1945, lors de la grande offensive soviétique ayant pour point de mire Berlin. Lors de ces combats, la présence, dans et autour de Lissow, de JS-2 du 72e (ou 13e ?) Régiment de chars lourds de la Garde (une compagnie, soit 5 chars) est signalée par certaines sources. Mais les détails de l'engagement du point de vue des JS-2 n'est pas connu.

D'autres engagements voient s'affronter Tiger I et Tiger II contre les « Staline ». Ainsi, toujours en janvier 1945, la *s. Panzer-Abteilung* « Feldherrnhalle » (ancien 503) participe à l'opération « Konrad III », tentative de la *6. Armee* de briser l'encerclement de Budapest par le sud-ouest. Les Tiger vont devoir y affronter des JS-2 enterrés, bien camouflés, et largement soutenus par des canons antichars et l'aviation d'attaque au sol. L'attaque allemande est un échec cuisant.

Enfin, il faut signaler que, dans les ruines de Berlin, les derniers Tiger II de la *s. SS-Panzer-Abteilung 503* affrontent également des JS-2 dans des combats de rues acharnés.

Tiger II
3. Kompanie
schwere Panzer-Abteilung 503
(Char personnel du *Leutnant* Richard *Freiherr* von Rosen)
Ohrdruf, Allemagne, juin 1944



▲ Le JS-2 demeure, pour beaucoup de populations de l'Europe centrale et de l'est, un des véhicules les plus emblématiques de l'arrivée des forces soviétiques. Il faut dire que son gabarit impressionne, même si le char est perclus de défauts. DR

◥ Ce n'est pas la pose du drapeau soviétique sur le Reichstag qui nous intéresse ici mais la vue des JS-2m de la 7e brigade de chars lourds de la Garde plus bas, repérables grâce à la bande blanche disposée sur la tourelle. Ria Novosti

LES TACTIQUES DE COMBAT

La doctrine de la *Panzerwaffe* souligne la primauté de l'offensive, presque à l'exclusion de tout combat défensif. Tout au plus ce dernier est-il toléré pour les embuscades ou comme une position de départ afin de lancer une contre-attaque. Les bataillons blindés doivent normalement mener une des trois opérations offensives reconnues par les manuels de l'armée : le *Vorbut*, qui consiste en un combat de rencontre, prescrit l'emploi d'au moins une compagnie pour prendre l'ennemi par surprise et gagner un objectif clé ; le *Sofortangriffe*, l'attaque éclair, est souvent lancée lorsque les appuis ne sont pas prêts ou que l'attaque doit être menée rapidement, en adoptant la formation *Breitkeil*, ou coin renversé, avec deux pelotons en avant et un troisième prodiguant un support sur les flancs en cas de besoin ; enfin, l'*Angriff nach Vorbereitung*, ou attaque délibérée, qui peut être menée par une unité au complet contre des défenses préparées. Par ailleurs, du fait de l'entraînement spécifique que l'on trouve dans l'armée allemande, les officiers laissent une large flexibilité à leurs subordonnés quant à la tactique employée pour atteindre les objectifs assignés.

Or, lorsque les Tiger I font leur baptême du feu début novembre 1942, les tactiques et doctrines des nouveaux bataillons lourds allemands sont largement improvisées et reposent essentiellement sur l'expérience personnelle des membres d'équipage acquise dans les formations régulières de la *Panzerwaffe*. Lorsque les Tiger II apparaissent pour la première fois sur le terrain au milieu de l'année 1944, une doctrine a été développée spécifiquement pour l'emploi des *s. Panzer-Abteilungen*, afin de parer aux différents cas de figures auxquels pourraient être confrontés les commandants des bataillons de Tiger. Officiellement, les quatre chars lourds d'un peloton doivent être déployés soit en *Linie* (avec de droite à gauche, le chef de peloton, un véhicule, le chef de section et le dernier véhicule), en *Reihe* (en colonne : Chef de peloton/véhicule/chef de section/second véhicule), en *Doppelreihe* (à droite le chef de peloton suivi d'un véhicule, à gauche le chef de section avec le dernier véhicule derrière lui), ou enfin en *Keil* (en coin, avec chef de peloton et de section en avant, véhicules en seconde ligne légèrement décalés vers l'extérieur).

Notons que les Allemands ont initialement créé les bataillons de chars lourds afin de provoquer la percée des lignes adverses lors des grandes offensives. Or, lorsque ces unités arrivent au front, la *Wehrmacht* est déjà engagée dans un combat défensif sur tous les théâtres d'opération, ce qui oblige les états-majors à utiliser ces unités lourdes comme « pompiers du front ».

[1] L'un des *Tiger II* est toujours conservé actuellement au musée des blindés de Kubinka.

Cependant, les tactiques d'attaque des pelotons de cinq engins sont toujours d'actualité dans l'entraînement des équipages de Tiger II, dont celle de la « chenille » et celle de « saute-mouton ». La première tactique consiste à utiliser la puissance de feu de tout le peloton en faisant avancer en même temps les deux sections en parallèle, la jonction se faisant en un point donné repéré à l'avance ; la seconde tactique propose de faire avancer une section de deux véhicules tandis que l'autre section la couvre de ses feux. Le char de commandement se déplaçant d'une unité à l'autre pour synchroniser l'attaque et la liaison avec les unités de soutien. Cette dernière tactique est plus délicate à coordonner mais elle permet une avance plus rapide et sécurisée.

Nous l'avons vu, les chars lourds soviétiques seront finalement regroupés dans des régiments de chars indépendants, devant apporter leur soutien aux unités d'infanterie lors des percées. Tandis que les T-34/76 conservent leur rôle d'exploitation après la percée en se déployant rapidement sur les flancs et les arrières du front ennemi, les JS-2 doivent créer la brèche initiale dans les lignes adverses. Dans cette optique, ils doivent prendre et tenir les objectifs clés comme les intersections routières et les ponts, jusqu'à ce que le gros des forces ait progressé jusqu'à eux. Les « lourds » doivent alors se diriger vers l'objectif suivant ou retourner dans la réserve pour effectuer des opérations de maintenance.

Là où les Allemands forment des *Kampfgruppen* pour atteindre des objectifs précis, les Soviétiques développent le concept de détachements avancés (*peredovoi otriad*). Ces formations mixtes consistent généralement en une brigade blindée soutenue par de l'infanterie

◤ Le passage de la 7e brigade de chars lourds de la Garde près du Reichstag et de la Porte de Brandebourg a été l'occasion de plusieurs photohraphies. Celle-ci nous permet de voir que les numéros tactiques des véhicules ont aussi été peints sur le glacis avant, en dessous de la trappe de vision du conducteur. DR

◀ Progression en convoi pour ces Tiger II de la *schwere Panzer-Abteilung 509*. C'est dans ce type d'environnement que la largeur des chenilles se justifie pleinement pour assurer à ces « lourds » un maintien au sol parfait.

▲ Autre vue d'une colonne de la 7e brigade de chars lourds de la Garde à Berlin. En plus de la bande blanche courant sur les flancs de la tourelle, une grande croix de la même couleur a été tracée à la peinture sur le dessus de la tourelle. La raison est simple : signaler à l'aviation alliée que ces « lourds » sont soviétiques et non allemands ! Il est vrai qu'avec le rapprochement des lignes de front respectives, ce risque de méprise aurait pu arriver bien plus tôt que prévu. DR

et des canons automoteurs, opérant 100 kilomètres en avant des forces principales, afin d'exploiter les faiblesses des défenses adverses. Habituellement, un barrage d'artillerie annonce l'offensive, afin de ramollir les lignes allemandes avant qu'une attaque terrestre ne débute dans l'axe de l'effort principal. Avant la percée des blindés, des groupes de sapeurs d'assaut nettoient les champs de mines et autres obstacles antichars, tandis que l'aviation, l'infanterie et les blindés moyens tentent de museler l'artillerie antichar adverse.

Lors de l'assaut proprement dit, un bataillon blindé se porte en avant, suivi 200 à 300 mètres en arrière par un bataillon d'infanterie motorisée, fournissant une combinaison d'unités spécialisées comme des mortiers, des canons antichars, des sapeurs et de l'infanterie d'assaut. Des brigades ou régiments blindés supplémentaires apportent leur appui, avec en particulier des T-34 intervenant sur les flancs. N'ayant pas à disposition de transport de troupes blindées, l'infanterie d'assaut est souvent montée dans des Jeep ou directement sur les chars. Une douzaine de ces fantassins peut être transportée par un JS-2 jusqu'à un kilomètre de la ligne de feu, distance à partir de laquelle ils sautent à terre et fournissent un appui aux chars lourds. Évidemment, cela rend difficile l'exploitation d'une percée, puisque les chars doivent avancer au rythme de leur infanterie d'accompagnement.

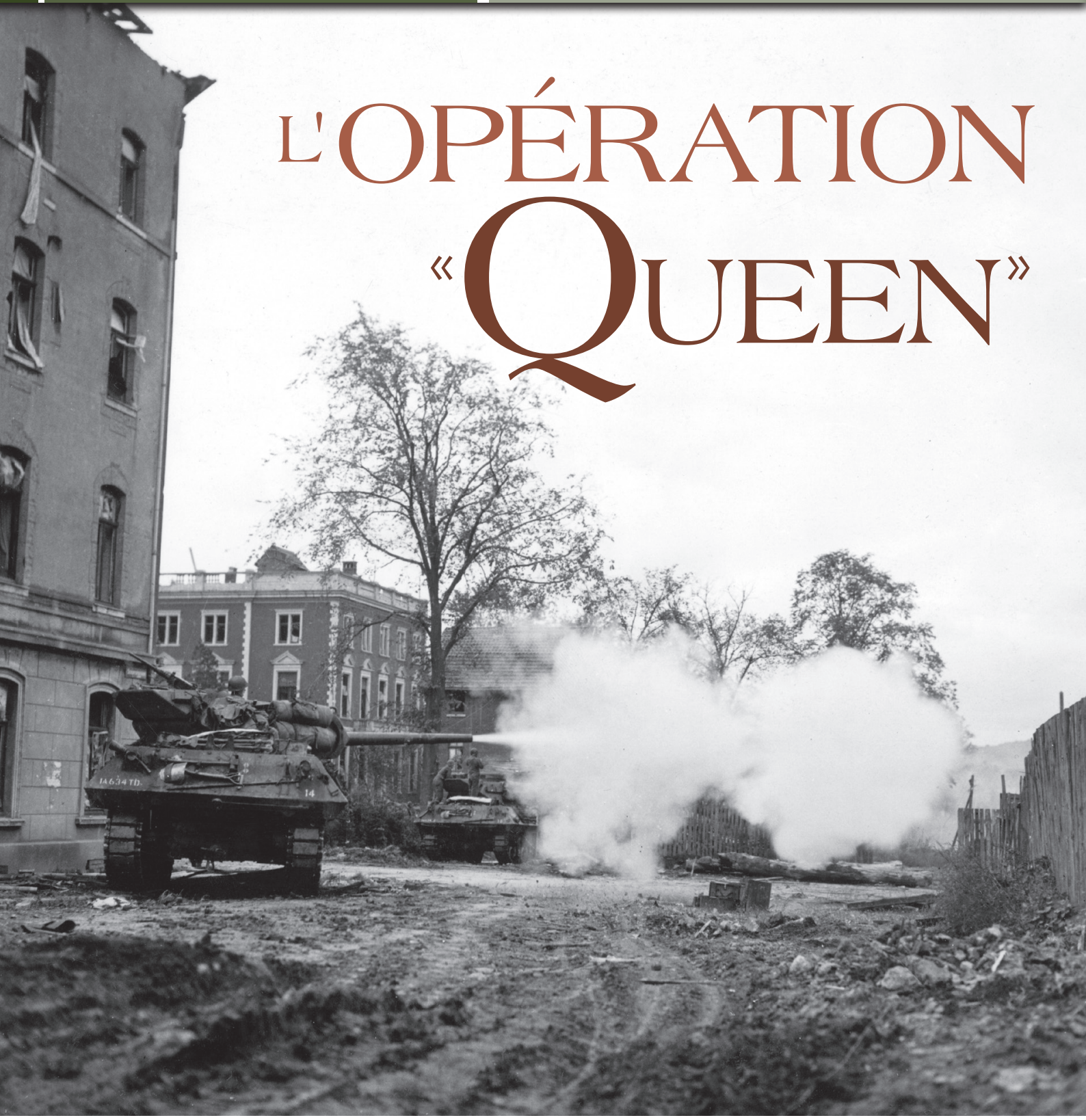
Une fois la percée effectuée, l'artillerie automotrice est lancée en avant, afin de neutraliser la zone et garder les renforts ennemis à distance. Autre aspect de l'engagement des chars lourds soviétiques : le tir en mouvement ne permet pas d'espérer toucher des cibles précises, mais cherche plutôt à saturer une zone, les engins de l'époque n'étant pas équipés de stabilisateurs comme aujourd'hui. Il est donc très difficile de toucher une cible dans ces conditions. Les équipages des JS-2 préfèrent ainsi la technique du tir-et-mouvement, qui consiste en un engin qui se déplace vers une position, couvert par un char allié immobile, puis un changement des rôles après une certaine distance franchie. Dans la défensive, les régiments de JS-2 et leurs canons automoteurs de soutien peuvent former une ligne d'arrêt en quinconce sur l'axe de pénétration supposé de l'adversaire, où être déployés comme une réserve mobile. Les commandants de JS-2 préfèrent généralement éviter d'engager leurs engins en terrain urbain, contournant parfois les grandes villes, que l'infanterie est chargée de nettoyer.

Finalement, un assaut typique sur une position allemande se déroule théoriquement de la façon suivante. Un certain nombre de chars moyens T-34/85 (accompagnés d'infanterie motorisée) mène l'attaque initiale, afin de ramollir la défense et de déceler ses points forts et faibles. En second échelon progressent les JS-2 et ISU-152, 300 à 500 mètres en arrière. Cette force doit prendre à partie les points d'appui les plus résistants, à une distance d'au moins 1 500 mètres, grâce à leur obus de gros calibre, capables de traiter des cibles de zone. Avec des T-34/85 couvrant les flancs, les chars lourds soviétiques peuvent ensuite avancer pour mener à bien la percée des lignes défensives allemandes. Après avoir disloqué les capacités de commandement et de contrôle adverses et repoussé les contre-attaques inévitables, les blindés lourds deviennent enfin le fer de lance de toute poursuite et exploitation.

CONCLUSION

La création des unités de chars lourds indépendants allemands et soviétiques ne répond pas exactement aux mêmes doctrines d'emploi. Les Allemands cherchent à stopper les vagues de chars soviétiques en leur opposant des chars puissamment blindés et armés de canons antichars à longue portée, particulièrement efficaces dans les grands espaces ouverts que l'on trouve sur le front de l'est fin 1942. De leur côté, les Soviétiques cherchent une unité capable de provoquer la rupture des lignes défensives adverses, dotée d'un char dont le blindage frontal puisse encaisser les coups des canons *PaK* de *7,5cm* et dont l'armement est suffisamment puissant pour prendre à partie les tranchées et casemates de l'infanterie allemande. La capacité antichar des JS-2 est en définitive secondaire, même si appréciable. Nous avons donc d'un côté des *s. Panzer-Abteilungen* « antichar », de l'autre des régiments de chars lourds « de rupture » du front, deux conceptions divergentes mais tout à fait cohérentes avec les besoins de la *Wehrmacht* et de l'Armée rouge à ce moment du conflit. Les quelques duels ayant vu s'affronter les deux unités de mastodontes ne sont donc pas représentatifs, les deux concepts présidant à leur création étant divergents. Par ailleurs, les capacités industrielles des deux belligérants n'étant pas analogues, difficile de se faire une idée objective de l'impact sur le champ de bataille de ces unités lourdes si elles avaient été à effectifs identiques. ■

L'OPÉRATION « QUEEN »



FONCER VERS LA RUHR !

À l'automne 1944, les armées alliées ne progressent plus. La défense allemande s'est raidie et le ravitaillement arrive avec difficulté. Pourtant, Eisenhower entend conserver l'initiative. Il va donc lancer les *1st* et *9th Armies* dans une offensive baptisée « Queen » partant d'Aix-la-Chapelle pour rejoindre la Roer, sur laquelle il fonde beaucoup d'espoir. Toutefois, les combats vont se révéler meurtriers et les résultats décevants.

Par Franck Segrétain

Profils couleurs : ©M. Filipiuk, Batailles & Blindés, 2020

Les difficultés rencontrées à la fin de 1944 par les Alliés ne sont pas uniquement dues aux problèmes logistiques ou à une météo défavorable. Les soldats allemands prouvent devant Metz, dans les Vosges ou aux Pays-Bas qu'ils sont encore combatifs. Mais le général Eisenhower, le commandant du S*upreme Headquarters Allied Expeditionary Force* (*SHAEF*), est déterminé à maintenir la pression tout au long de l'hiver. Le général Bradley, commandant le 12th Group, ressent aussi l'urgence de donner un second souffle à son offensive vers le Rhin alors que « the autumn deadlock » (l'impasse d'automne) lui semble sans fin.

LES ORDRES DU *SHAEF*

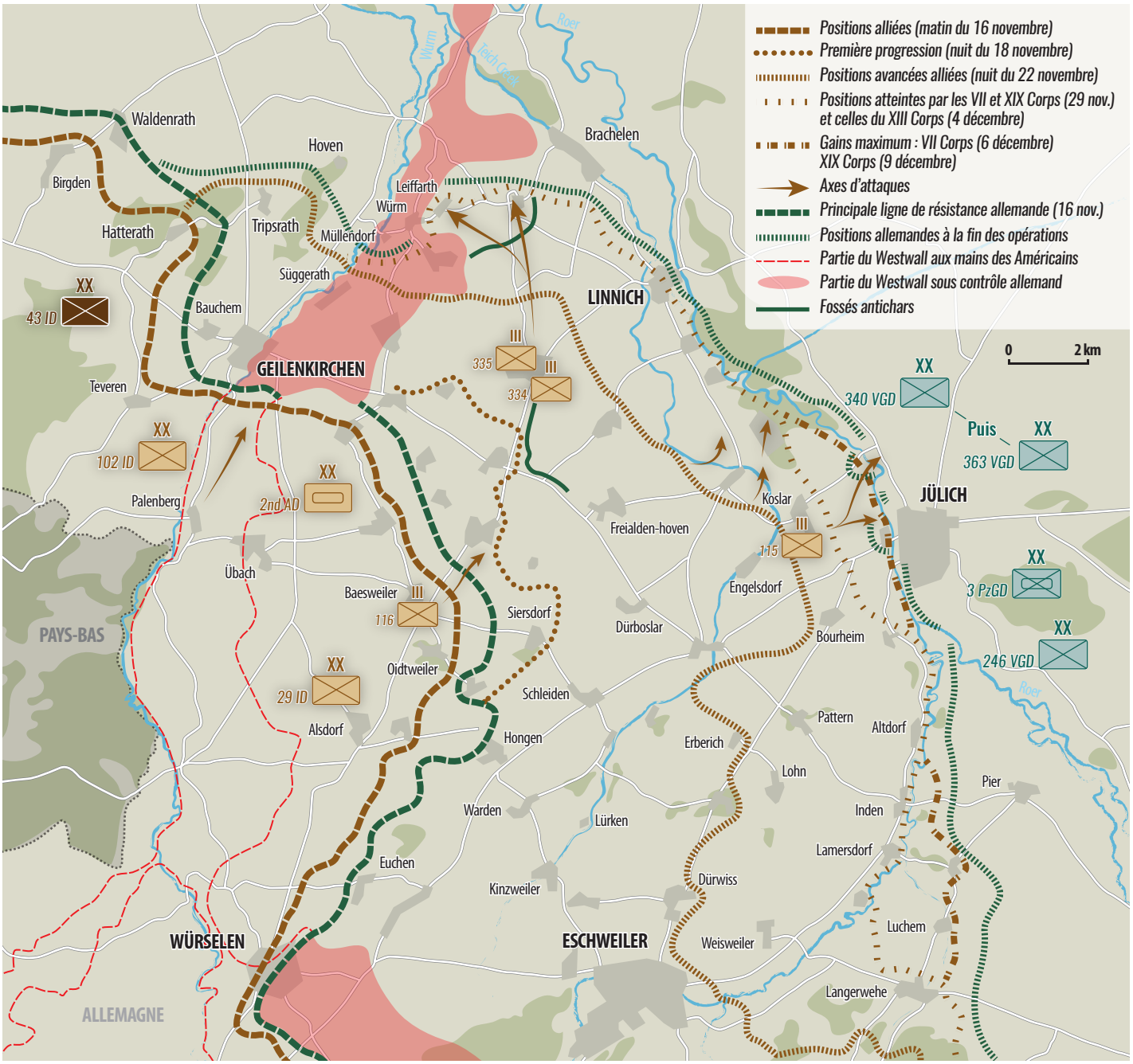
L'échec aux Pays-Bas du maréchal Montgomery, lors de l'opération « Market-Garden », a renforcé dans l'esprit d'Eisenhower l'idée d'une stratégie sur un large front. Le 18 octobre, lors d'une réunion à Bruxelles avec Montgomery et Bradley, il décide que l'effort principal allié sera transféré du *21st Army Group* au *12th Group*, laissant Montgomery dubitatif, lui qui continue de plaider en faveur d'une poussée principale de ses unités au nord de la Ruhr ; il pense que vouloir border tout le Rhin, c'est épuiser inutilement les armées alliées. Les ordres des 28 octobre et 2 novembre précisent que les Alliés doivent atteindre le Rhin sur 150 km, d'Arnhem à Bonn, pour y attirer l'armée allemande, étirer ses défenses et être en mesure de frapper le cœur du Reich à tout instant et n'importe où.

▲ Le *Lieutenant General* Courtney H. Hodges (ici photographié à côté de son homologue britannique Dempsey le 15 septembre 1944) est un « Mustang », terme utilisé pour désigner les officiers généraux ayant démarré leur carrière militaire en tant que simple militaire du rang. Hodges s'est engagé dans l'*US Army* en 1906 et a servi aux côtés de Marshall et Patton. Il est renvoyé de Westpoint au bout d'un an d'études pour « inaptitudes en mathématiques »...
Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

◀◀ Page de gauche :
Magnifique cliché pris « dans le feu de l'action » d'un *TD M10* en train d'ouvrir le feu sur une position allemande le 24 octobre 1944 dans les faubourgs d'Aix-la-Chapelle. Théoriquement utilisé pour contrer les *Panzer*, les *TD M10* vont très vite être requis pour la neutralisation de positions fortifiées ou de points d'appui lorsque les Sherman sont absents ou déjà occupés ailleurs.

◀ Plusieurs évolutions du Sherman empruntent cette route dans le secteur d'Aix-la-Chapelle à l'automne 1944. Suite aux premières rencontres avec les *Panzer*, la version M4A3 du Sherman reçoit un canon de 76 mm comme celui au premier plan, lui garantissant une meilleure force de frappe face aux blindés adverses.

L'OPÉRATION « QUEEN » - 16 NOVEMBRE / 9 DÉCEMBRE 1944



Alors que les forces britanniques et canadiennes se concentreront sur le nettoyage de l'estuaire de l'Escaut tout en attaquant à l'est d'Eindhoven, en direction de la Ruhr, pour établir des têtes de pont sur le Rhin et l'Yssel, la marche vers le Rhin est confiée au *12th Group* et à ses *1st* et *9th Armies*. Eisenhower prévoit une offensive dans le secteur des *9th* et *1st Armies*, avec l'appui au nord de la *2nd British Army*, pour établir des têtes de pont sur la rivière Roer, à Linnich, Jülich et Düren. En réalité, la Roer n'est qu'un objectif « intermédiaire » et le Rhin est le but final : il est le dernier obstacle naturel protégeant le Reich et la Ruhr, bassin industriel stratégique qui fournit encore chaque jour à la *Wehrmacht* armes, matériels et munitions.

Au centre, la *1st Army* du général Hodges a la mission d'établir une tête de pont sur le Rhin au sud de Cologne, pendant que la *9th Army* du général Simpson protégera le flanc gauche de Hodges, entre Sittard (aux Pays-Bas) et Aix-la-Chapelle jusqu'à ce que la Roer soit franchie, puis devra rejoindre Krefeld sur le Rhin, au nord-est. Ainsi la Ruhr sera prise dans un double encerclement : les *9th* et *1st Amies* ont comme objectifs respectifs la partie méridionale du bassin de la Ruhr (le nord est réservé au *21st Group*) et Cologne. Parallèlement, au sud, la *3rd Army* du général Patton doit libérer Metz, tandis que le *6th Group* du général Devers vise les Vosges et la plaine d'Alsace.

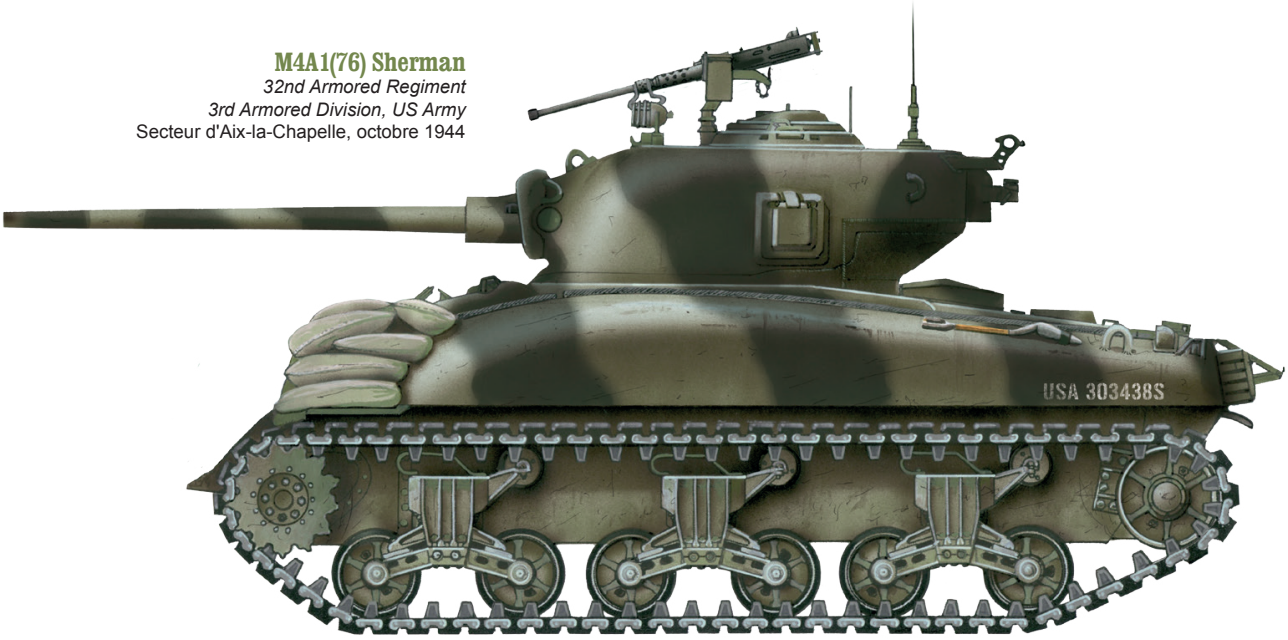
L'ESPOIR DE BRADLEY

Avec les offensives de Patton en Lorraine et de Devers en Alsace, Bradley estime que l'opération « Queen » doit clore l'impasse de l'automne et accélérer la fin de la guerre. En effet, à la mi-novembre, l'effort allié est général sur tout le front, de l'Escaut aux Vosges, les armées britanniques, canadiennes, américaines et françaises se mettent en branle « pour terminer la guerre avant la fin de l'année », comme l'annonce l'édition du *New York Times* du dimanche 19 novembre 1944.

LA LIGNE DE DÉFENSE ALLEMANDE

La prise d'Aix-la-Chapelle par les Américains, le 21 octobre, consolide les positions des *1st* et *9th Armies* qui peuvent ainsi préparer le terrain pour leur prochaine offensive. Mais pendant cette bataille d'Aix, les Allemands ont eu le temps de former une solide ligne de défense à l'est, traversant la dense forêt de Hürtgen, la région urbanisée et industrialisée

M4A1(76) Sherman
32nd Armored Regiment
3rd Armored Division, US Army
Secteur d'Aix-la-Chapelle, octobre 1944



▲ Des *GIs* de la *1st Infantry Division* ouvrent le feu avec leur mitrailleuse Browning M1919 de calibre .30 sur une position allemande dans les faubourgs d'Aix-la-Chapelle. Sa cadence de tir de 1200 coups/min garantit une couverture idéale pour la plupart des objectifs - le nombre d'étuis au sol montre que le servant n'a pas chômé !

de Stolberg-Eschweiler (où les nombreux villages ouvriers forment autant de centres de résistance), pour rejoindre les fortins du Westwall à Geilenkirchen. En outre, une mer de boue recouvre le champ de bataille, limitant l'accès des véhicules à roues aux seules routes.

LES POSITIONS DES *1ST* ET *9TH ARMIES*

La brèche que la *1st Army* (*V* et *VII Corps*) a ouverte dans la ligne Siegfried autour d'Aix-la-Chapelle, début octobre, forme comme un « appel d'air » vers le Rhin, distant d'à peine 30 km. Entre les deux, la Roer est à une quinzaine de km et semble un objectif intermédiaire à la portée de la *1st Army* du général Hodges, à laquelle il appartient de mener l'effort principal.

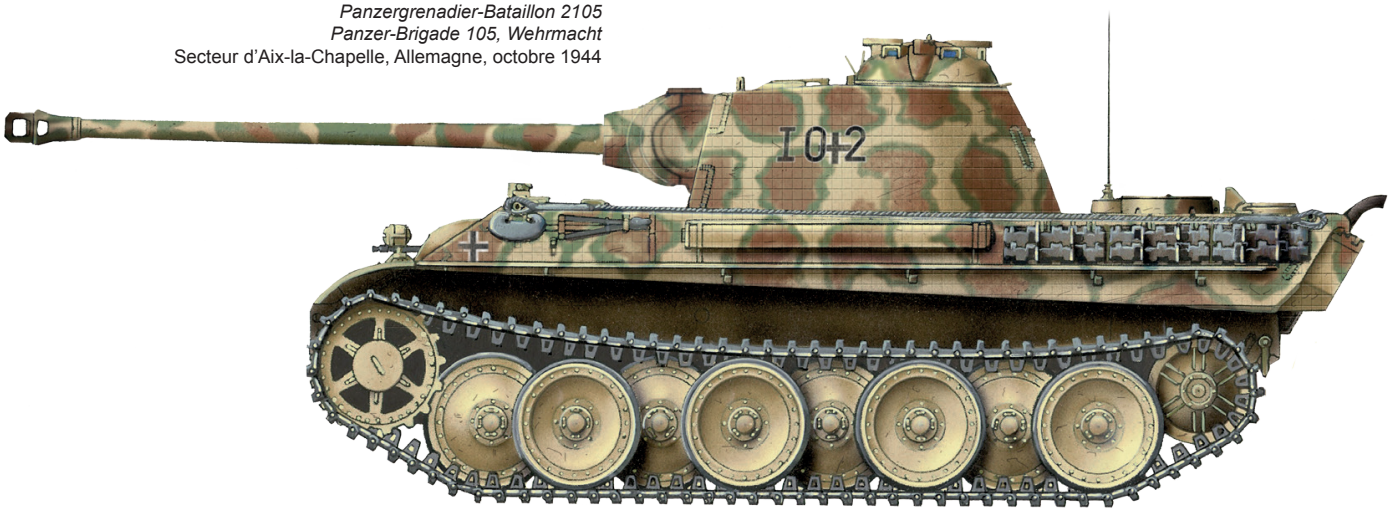
▶ Si le *TD M10* est amplement utilisé dans les combats en Allemagne, son manque de blindage le dessert en combat urbain où les *Panzerfaust* et autres canons antichars peuvent neutraliser le char très rapidement. La tourelle ouverte est aussi un inconvénient majeur, n'importe quel projectile lancé depuis une hauteur pouvant tuer l'équipage.

◀ Le 15 novembre 1944, ce TD M10 en soutien de la 1st Infantry Division est photographié à Zweifall, un hameau non loin de la forêt de Hürtgen. Cette dernière est d'ailleurs visible en arrière-plan... L'équipage a disposé des sacs de sable sur l'avant de son blindé et quelques fantassins ont profité de l'opportunité pour se reposer un peu.

Mais l'axe d'attaque de Hodges est réduit par le secteur fortement urbanisé autour d'Eschweiler, par le relief accidenté des pentes du massif boisé de l'Eifel (avec de nombreux cours d'eau et de rares routes) et par la dense et sombre forêt de Hürtgen, obstacle qu'il faut absolument enlever avant d'envisager toute progression.
La *1st Army* est forte de 320 000 hommes et 700 blindés. Stationnée près de la forêt de Hürtgen, elle doit fournir l'effort principal à travers la forêt vers Eschweiler, Düren et Cologne : le *VII Corps* est chargé de la poussée au cœur du massif forestier ; protégeant son flanc sud, le *V Corps* est prêt à avancer en direction de Bonn.
Hodges décide de passer en force à travers l'épaisse forêt de Hürtgen, qui s'étend sur plus de 150 km². Déjà en septembre puis en octobre, les *9th ID*, *1st ID* et *3rd AD* ont tenté, sans succès, de la prendre. L'effet de surprise passé, les Américains y ont subi de lourdes pertes sans réussir à rejoindre le carrefour routier de Schmidt, clé de la Roer et de ses barrages. Pour la *1st Army*, l'attaque du 16 novembre est donc le troisième assaut qu'elle mène contre ce massif boisé. Le *VII Corps* du général Collins est formé des *104th ID*, *3rd AD*, *1st ID* et *4th ID*. La *4th ID* doit attaquer au cœur de la forêt pour gagner la ville de Hürtgen et les routes menant à Düren ; elle est flanquée à droite par la *8th Division* (du *VIII Corps* et rattachée au *V Corps*) et à sa gauche par la *1st ID*, qui a en ligne de mire Düren, important port fluvial sur la Roer.
Au nord, la *9th Army* du général Simpson (*XIII* et *XIX Corps*) est placée sur le flanc gauche du *12th Group*, de Geilenkirchen au nord, à Würselen, au sud. Son secteur, la plaine de la Roer, paraît par certains aspects plus favorable que celui de la *1st Army* : des terres agricoles relativement plates, des zones industrielles et urbanisées avec de nombreux petits villages, dont le gros bourg de Geilenkirchen, situé au milieu d'une zone de concentration d'ouvrages fortifiés du *Westwall*, à la liaison avec le *21st British Army Group*. L'assaut initial du *XIX Corps*, commandé par le général McLain, consiste en une attaque frontale pour s'extraire de la tête de pont formée sur le *Westwall* et rejoindre la Roer, entre Linnich et Jülich. Du nord au sud, le *XIX Corps* attaquera avec la *2nd AD*, la *29th ID* et la *30th ID*, avec un effort principal sur son flanc sud, pour protéger le nord de la *1st Army*.

◀ Des *GIs* de l'infanterie mécanisée progressent dans une ville aux alentours d'Aix-la-Chapelle à bord de leur semi-chenillé bien chargé. L'état des habitations autour en dit long sur l'âpreté des combats et les ravages de l'artillerie et de l'aviation américaines. Les Alliés sont bien conscients qu'ils viennent de pénétrer dans le territoire du Reich et que les conditions de combat vont considérablement se détériorer.

Panzer V Ausf. G Panther
Panzergrenadier-Bataillon 2105
Panzer-Brigade 105, Wehrmacht
Secteur d'Aix-la-Chapelle, Allemagne, octobre 1944



LES FORCES ALLEMANDES

En face du *12th Group*, le *Heeresgruppe B* est commandé par le *Generalfeldmarshall* Model ; le *81. Korps* du *General der Infanterie* Köchling (*15. Armee*) est en position dans le secteur de la forêt de Hürtgen ; la *7. Armee* du *General der Panzertruppen* Brandenberger est au sud avec le *74. Korps*. Le *81. Korps* est réduit à trois divisions incomplètes mais disposant d'une réserve importante de canons automoteurs et de chars et d'un apport en munitions grâce à la proximité des usines d'armement de la Ruhr. Ces divisions sont les *3. Panzergrenadier-Division*, *246. Volksgrenadier-Division* et *12. Volksgrenadier-Division*, bientôt rejointes par la *47. VG-D*. La forêt de Hürtgen est défendue par la *275. Infanterie-Division* du *74. Korps* et la *12. VG-D*. Toutes ces unités sont en sous-effectifs et souvent composées de membres de la Luftwaffe jeunes et sans expérience du combat. Si les défenses allemandes dans le secteur des *1st* et *9th Armies* ont été progressivement renforcées, les meilleures unités ont été retirées pour préparer l'offensive des Ardennes. Le défi de Model est de se maintenir sur la Roer avec un minimum de forces, pendant qu'est formée la réserve stratégique destinée à la contre-attaque des Ardennes.

▲ Une batterie entière d'obusiers automoteurs M12 GMC ouvre le feu sur les positions allemandes à la frontière allemande à la fin du mois de septembre 1944. Grâce à ce canon de 155 mm sur chenilles, l'infanterie américaine peut espérer un soutien massif lors de sa progression, notamment vers Düren.

LE SOUTIEN AÉRIEN

Bradley estime que cette opération, qui bénéficiera d'un puissant soutien aérien, peut réduire la durée de la guerre si ses deux armées réussissent à franchir la Roer puis, du même élan, à « pousser jusqu'au Rhin en quelques jours » et à y établir des têtes de pont. Mais le secteur entre Geilenkirchen et Hürtgen est large (plus de 40 km) et ne présente que peu d'avantages pour un assaut. C'est la raison pour laquelle Bradley, qui ne prévoit aucune attaque de diversion ou de fixation, envisage d'écraser les lignes ennemies par un intense bombardement aérien, à l'image de celui de l'opération « Cobra » en Normandie, suivie d'une exploitation rapide à travers une « mer de gravats stériles ».
Par conséquent, l'attaque du *12th Group* bénéficie du plus important effort de coopération air-sol mis en place jusque-là par les Alliés. Une imposante flotte de bombardiers stratégiques de l'*US Air Force* et de la *Royal Air Force* doit mener une série de missions dans la région afin de couper les lignes d'approvisionnement et détruire les infrastructures ennemies, mais aussi pour attaquer directement les défenses à l'intérieur des lignes allemandes. La majeure partie du soutien aérien s'effectuera en faveur du *VII Corps* de la *1st Army*.

▼ Deux M4 Sherman détruits gisent dans un village allemand qui n'est pas en meilleur état. Les Allemands érigent des hérissons dans chaque localité avec des canons antichar et des mitrailleuses, nécessitant d'être neutralisés un à un par l'artillerie ou l'aviation américaines.

▲ Le *Lieutenant General* Marshall (en bas à gauche) est accompagné du *Major General* Collins (derrière lui, casqué) et du *Lieutenant General* Smith. Juchés dans une M20, les officiers vont inspecter la ligne de front près d'Aix-la-Chapelle. La personnalité de Collins, fonceur et tête brûlée, va parfois créer des tensions au sein du commandement américain lors de l'opération « Queen ».

Au matin du 16 novembre, les bombardiers américains lâchent 4 120 tonnes de bombes et ceux de la *RAF* 5 640 tonnes. La *Eighth Air Force* bombarde les fortifications de la ligne Siegfried autour d'Eschweiler et d'Aldenhoven, tandis que les bombardiers moyens de la *IX Tactical Air Command* pilonnent la deuxième ligne de défense, autour de Jülich et de Langerwehe. Au même moment, les bombardiers de la *RAF* frappent les nœuds de communication des grandes villes de Linnich, Jülich et de Düren, qui sont rasées. Les bombardiers américains emploient des bombes à fragmentation pour un effet maximum contre le personnel mais un minimum de cratères dans la zone à travers laquelle les troupes au sol attaquent. Pour éviter les incidents de l'opération « Cobra », il est prévu que le « tapis » de bombes devancera les fantassins de 3 600 m, ce qui est beaucoup et permettra aux défenseurs allemands de se ressaisir avant l'arrivée des premiers Américains.

L'ASSAUT DU 16 NOVEMBRE

Les *9th* et *1st Armies* lancent l'offensive au début de l'après-midi du 16 novembre. En réalité, avec un seul corps de chaque *9th* (*XIX Corps*) et *1st Armies* (*VII Corps*), les troupes américaines directement impliquées dans la première phase de l'opération « Queen » sont relativement peu nombreuses : alors que deux armées sont prévues initialement, seul un tiers des forces américaines monte à l'assaut du plus important secteur défensif auquel les Alliés sont confrontés depuis que la « guerre de position » sur le front Ouest a débuté, en septembre 1944. Les possibilités limitées de manœuvre à cause du terrain, l'observation d'artillerie et aérienne réduite (d'autant plus que le brouillard est de la partie), les difficultés de ravitaillement des unités de première ligne, les solides positions allemandes, la météo, la forêt dense, la neige, qui dissimule les mines et les pièges, le froid, qui épuise les fantassins, causant engelures et « pieds de tranchées », sont autant de difficultés auxquels les Américains sont confrontés dès les premiers jours de l'opération.

LA *9TH ARMY* ATTAQUE

Comme dans le secteur de la *1st Army*, l'attaque de la *9th Army* débute par une frappe aérienne sur les villes le long de la Roer. L'assaut est mené par le XIX Corps qui doit saisir une tête de pont sur la Roer à Jülich, sur le flanc gauche la *1st Army*, concentrant son action dans la brèche créée dans le *Westwall*, entre Aix et Geilenkirchen (15 km de large et de 10 km de profondeur). Le général Corlett du *XIX Corps* estime que pour tirer le meilleur parti des opportunités que lui offre le terrain, il doit mettre l'accent sur l'attaque dans l'axe, loin des fortins de la ligne Siegfried autour de Geilenkirchen, à gauche, et de Würselen, à droite. Pour ce faire, il dispose de divisions expérimentées, les *2nd AD*, *29th* et *30th Infantry Divisions*, et compte sur le soutien de la *84th Division* du *XIII Corps* voisin.

Le dispositif allemand étant installé en profondeur, la progression est rapide les premiers jours. La *30th Division* du général Hobbs doit éliminer un saillant allemand au nord-est d'Aix-la-Chapelle, autour de Würselen. Elle commence son assaut contre les positions de la *13. Panzergrenadier-Division* avec trois régiments : au nord, le *117th Regiment* avance rapidement, mais au sud, le *119th IR* progresse plus lentement en raison de la nécessité de nettoyer Würselen et les bunkers du *Westwall*. La *30th Division* met quatre jours pour sécuriser la région et lorsqu'elle prend la direction de la Roer, la défense allemande s'est réorganisée.
À gauche, la *2nd Armored Division* du général Harmon a pour objectifs Gereonsweiler et Linnich. Dans un secteur étroit, seul le *CCB* participe à l'assaut le 16 novembre. Il avance de près de 3 km vers le nord-est, s'emparant d'Immendorf, puis de Puffendorf.

L'EFFORT DU *VII CORPS*

Au sud, le *VII Corps* de la *1st Army* doit fournir l'effort principal. Il attaque le 16 novembre 1944 à 12h45, en direction de Düren et de Cologne (dans l'espoir donc d'atteindre le Rhin) avec, du sud au nord, la *4th ID*, la *1st ID*, la *3rd Armored Division* et la *104th ID*. La *4th ID* doit prendre la forêt de Hürtgen. L'objectif de la *104th Division* est la région industrielle d'Eschweiler-Weisweiler et le bois d'Eschweiler à Stolberg, dans une zone où la forêt de Hürtgen cède la place à la plaine de la Roer, ce qui pourrait laisser à penser que le terrain est plus favorable à l'attaque. Or, cette voie d'accès plane vers la Roer est barrée par les tirs directs des mitrailleuses et de l'artillerie allemandes, qui bénéficient aussi de points de vue imprenables sur les troupes américaines avec les collines à droite, le Donnerberg, puis la crête de Hamich. La *1st ID* est au contact des positions de la *47. VG-D*, autour du village de Hamich, à la lisière de la forêt de Hürtgen. Le 18 novembre, le *16th Regiment* prend la colline 232, « Bloody Hamich », et la conserve malgré les contre-attaques allemandes, pendant que le *CCA* de la *3rd AD* et le *47th IR* gagnent du terrain dans la région du Nothberg, la cote 187, le long du flanc gauche de la *1st Division*. Le même jour, la *104th Division* du général Allen monte à l'assaut du Donnerberg, soumis à l'intense feu des chars de la *3rd AD*, sans plus de succès que les deux jours précédents, avant que les bunkers principaux ne soient pris : le *414th Regiment* occupe la hauteur. La division se dirige ensuite vers Eschweiler qu'elle doit encercler. Conscient de la menace, Model ordonne à la *12. Division* de se replier à l'est et la *104th Division* occupe sans coup férir Eschweiler avant de poursuivre le long de la rive ouest de l'Inde : malgré l'artillerie allemande, les villes tombent successivement, ce qui sécurise le flanc gauche du *VII Corps* entre les *1st* et *9th Armies*.

LES RÉSERVES AMÉRICAINES LANCÉES DANS LA BATAILLE

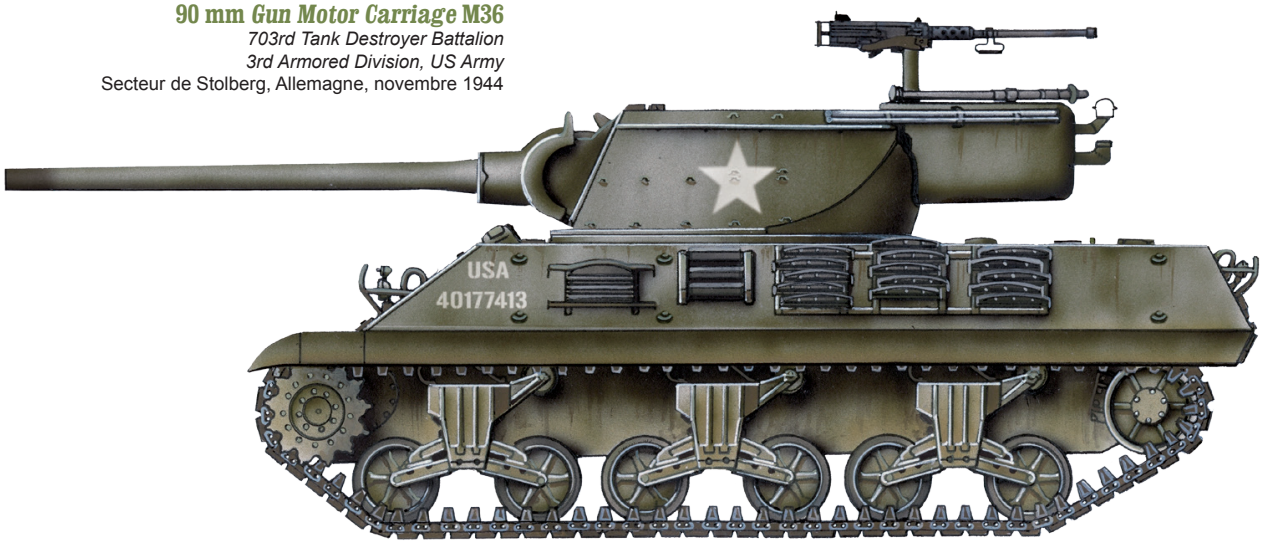
Après une semaine d'offensive, l'espoir de Hodges d'une percée rapide pour rejoindre la Roer s'évanouit ; il lance sa réserve, la *3rd AD* du général Rose, appuyée par le *47th IR* (*9th ID*). Le *CCA* est chargé d'assister la *104th Division*, tandis que le *CCB* agira indépendamment pour prendre les villages de Werth, Koettenich, Scherpenseel et Hastenrath dans la partie nord-ouest : ce petit couloir entre la *1st Division* et la *104th Division* est l'un des rares endroits propices à une poussée blindée.

▲ Les deux clichés ci-dessus : Deux vues d'un même *TD M10* dans un village allemand au mois de novembre 1944. Sur le cliché du haut, le photographe s'est placé dans le trou pratiqué dans le mur du bâtiment de gauche. Résultat d'un tir américain ou meurtrière de fortune pratiquée par les Allemands ? Il en reste que le cliché donne un bon aperçu des difficiles combats dans les villages, avec leurs petites rues et les risques pour les assaillants. Inutile de préciser que chaque fenêtre ou meurtrière improvisée peut cacher un soldat allemand avec un *Panzerfaust*, et qu'à cette distance, n'importe quel char peut être neutralisé aisément !

« L'ART DÉFENSIF » ALLEMAND

La tactique du *Generalfeldmarschall* Model repose sur les principes utilisés par l'armée impériale pendant la guerre de 1914-1918. Le système de défense est organisé en profondeur ; sa force tient dans sa puissance de feu, artillerie, mortiers, mitrailleuses et armes antichars qui brisent les attaques des fantassins et des blindés américains. Grâce à la résistance acharnée des troupes à Aix-la-Chapelle, les défenseurs de la Roer et de la forêt de Hürtgen ont eu un mois pour organiser de puissants points d'appuis et peuvent contre-attaquer appuyés par des réserves de blindés et surtout de canons automoteurs ; l'idée est de pas laisser l'initiative aux assaillants, de rester agressif, d'utiliser la guérilla pour séparer les fantassins des blindés. C'est la raison pour laquelle les contre-attaques allemandes sont si fréquentes lors de la bataille de la Roer.

90 mm *Gun Motor Carriage* M36
703rd Tank Destroyer Battalion
3rd Armored Division, US Army
Secteur de Stolberg, Allemagne, novembre 1944



▲ Quelques prisonniers allemands capturés dans la forêt de Hürtgen sont photographiés, les traits tirés. Manquant de tout et moral ébranlé, les *Landser* vont pourtant savoir mettre à profit l'imprudence américaine - pénétrer dans cette forêt - et le terrain favorable à la défense. Là encore, ces troupes sont les dernières levées par le *III. Reich*, et donc composées de très jeunes comme de plus âgés. Le cliché permet aussi d'observer l'état du sol et des conditions climatiques lors de la bataille.

Cependant, attaquant sur un terrain dégagé mais boueux, le *CCB* est particulièrement vulnérable aux feux allemands sur sa gauche comme sur sa droite. Le groupement tactique accomplit sa mission en trois jours, mais ses pertes sont lourdes : 49 blindés sur les 69 engagés sont détruits ou endommagés. Le 25 novembre, la *1st Division* du général Huebner engage tous ses régiments dans une nouvelle attaque contre la zone industrielle de Langerwehe. Les *18th* et *26th Regiments* restent bloqués à l'extrême nord-ouest de la forêt de Hürtgen : les pertes sont importantes. Ce n'est que le 28 novembre, que les *16th* (qui a relevé le *47th IR*) et *18th Regiments* peuvent à nouveau progresser vers la Roer et le nord-est ; le même jour, le *26th IR* quitte la forêt et parvient jusqu'à Mérode où il subit une contre-attaque des parachutistes allemands du *5. Regiment* qui isole et anéantit deux compagnies.

LES *30TH* ET *29TH* PROGRESSENT

Rapidement, le *120th IR* de la *30th Division* arrive jusqu'à Fronhoven et Erberich. La plus grande partie des hauteurs qui dominent la vallée de la Roer est désormais aux mains du *XIX Corps*. Le 26 novembre, le *120th Regiment* doit rejoindre Altdorf. Le général Hobbs veut mener l'assaut de nuit, mais Corlett ordonne qu'il soit lancé de jour, coordonné avec la poussée de la *29th ID* du général Gerhardt, dans le secteur de Kirchberg. Comme prévu, les tirs nourris des mitrailleuses et des mortiers allemands bloquent l'assaut.
À gauche, la progression de la *29th Division* est aussi difficile. Réticent à déployer son bataillon de chars d'appoint (*Separate tank battalion*) dans la « mer de boue » de la plaine de la Roer, au milieu des champs de mines et des fossés antichars, Gerhardt estime que la tactique employée en Normandie (réduire avec l'infanterie les « points faibles » entre les villes, avant de s'attaquer aux villes elles-mêmes) peut réussir. Or, dès le premier jour, les fantassins des *115th* et *175th Regiments*, sans soutien des blindés, se retrouvent immobilisés par les armes légères, mitrailleuses et mortiers, des « hérissons » allemands embusqués dans les villages, qui arrosent littéralement toute la plaine.
Sa division accumule du retard derrière ses deux voisines, créant un dangereux saillant. Il doit admettre que sa tactique a échoué et accepte que les chars de la *2nd Armored Division* l'appuient, tout en prévoyant une utilisation plus vigoureuse de son *747th Armored Battalion*. Le 18 novembre, la *29th Division* commence enfin à faire des progrès contre la *246. VG-D*, prenant Setterich et la mine de charbon de

▲ Des prisonniers allemands traversent Aix-la-Chapelle après leur capture dans le secteur de Düren à la fin de l'automne 1944. Les rues ont été déblayées mais la cité impériale mettra des années à se relever des combats - comme beaucoup d'autres en Allemagne.

Siersdorf : la première ligne de défense devant Jülich cède. Sans renforts, les Allemands sont incapables de contre-attaquer, d'autant plus qu'ils sont soumis aux frappes des chasseurs-bombardiers.

AU CŒUR DE LA FORÊT DE HÜRTGEN

Lorsqu'à la mi-novembre, Hodges envoie ses hommes, une nouvelle fois, à l'assaut de la forêt de Hürtgen, c'est avec l'espoir que les défenses allemandes y ont été affaiblies par les combats de septembre-octobre.
La *4th ID* du général Barton déploie le *8th IR* à gauche pour couvrir le flanc de la *1st Division*, tandis que son *22th Regiment* doit pousser dans l'axe, au cœur de la forêt jusqu'à la crête de Grosshau, sur un large front de 5 km ; le *12th IR* couvrant le flanc droit. Ce secteur est défendu par la *275. Volksgrenadier-Division*, forte de 6 500 hommes et bien pourvue en artillerie avec 106 pièces, 23 canons antichars et 21 canons d'assaut.
L'avancée est lente et les pertes importantes : 4 924 « remplaçants » doivent monter au front pour les combler ; certaines compagnies ont perdu plusieurs fois tous leurs officiers et des pelotons sont commandés par des sergents, des escouades par de simples soldats. Les appuis feux des blindés sont rendus difficiles par les escarpements, la boue et les mines. La *4th Division* progresse lentement le long de la route de Schevenhütte à Düren, tout en essayant de gagner aussi du terrain vers Grosshau.
Côté allemand, le 21 novembre, la *344. Division* relève la *275. Division* ; elle sera elle-même remplacée 6 jours plus tard par la *353. Division*, preuve que les combats sont aussi très meurtriers pour la *Wehrmacht*.
Le plan allié ne prévoyait pas le déploiement du *V Corps* du général Gerow avant que le *VII Corps* ait réalisé une avancée majeure. Toutefois, après les difficiles premiers jours, le commandement américain constate que Collins a besoin d'une aide et le *V Corps* reçoit l'ordre, le 21 novembre, de rejoindre le front, au sud du *VII Corps*, avec la *8th Division* et le *CCR* de la *5th AD* vers Hürtgen et Kleinhau.

▶ Un *TD M10* progresse dans la forêt de Hürtgen. L'âpreté des combats marquera plus d'un esprit dans les deux camps, Ernest Hemingway (alors correspondant de guerre) comparant même cette bataille avec celle de Passchendaele en 1917. La photographie présente permet d'observer l'environnement propice aux embuscades et difficilement accessible lorsque des pluies torrentielles d'automne s'abattent sur les environs...

▲ Ci-dessus : Plusieurs *TD* progressent dans la forêt de Hürtgen. Ce cliché est certainement le plus représentatif des problèmes rencontrés par les blindés américains lors de cette bataille, c'est-à-dire l'étroitesse des chemins forestiers.

▲▲ Au milieu : Un coup de feu vient de claquer et ces GIs progressent avec précaution vers leur objectif. La forêt démultiplie les effets dévastateurs de l'artillerie, car chaque arbre touché projette des milliers d'échardes et autres morceaux de bois.

▲▲▲ En haut : La progression dans la forêt de Hürtgen n'est pas une succession de combats pour une seule position : certaines parties sont capturées plus vite que d'autres par les troupes américaines.

La *8th ID* prend le secteur sud de la forêt, réduisant le front de la *4th Division*.
Le 25 novembre, la *4th ID* atteint le nord des collines autour de Kleinhau, mais les tirs des mortiers et de l'artillerie allemands venant de l'autre côté de la clairière l'empêchent de sortir de la forêt. Le 28 novembre, les fantassins de la *8th Division* accompagnés des blindés du *709th Tank Battalion* entrent dans le village de Hürtgen. Le 30 novembre, des soldats du *22nd IR* prennent à revers les défenseurs de Grosshau alors que des chars du *CCR* de la *5th AD* débouchent de la forêt. La ville est prise, mais la division Barton a perdu 4 053 hommes au combat et plus de 2 000 autres de maladies et d'accidents, soit plus de deux fois l'effectif des combattants d'une division d'infanterie américaine. Au sud, le *CCR* de la *5th AD* réussit à prendre Kleinhau, qui mène vers les barrages sur la Roer.

LE SUCCÈS DES BLINDÉS

Sur le front du *XIX Corps*, face aux *15. Panzergrenadier-Division* et *10. SS Panzer-Division*, la progression du *CCB* de la *2nd AD* est rapide le premier jour de l'offensive. La perte de Puffendorf inquiète le commandement allemand et Rundstedt consent à affecter ses seules réserves disponibles, la *9. Panzer-Division* appuyée par la *schwere Panzer-Abteilung 506* et ses 36 chars Tiger. Cette force contre-attaque dès le 17 novembre en frappant près de Puffendorf. Surpris, le *CCB* se replie. Onze *Panzer* sont détruits, les pertes américaines sont plus lourdes, cependant l'initiative reste à la *2nd Division* qui engage une partie de son *CCA*. Pourtant, la présence de fossés antichars et la forte concentration de tirs des *Panzer* et de l'artillerie installés sur les collines autour de Gereonsweiler, l'empêchent de poursuivre plus avant. À la fin de la journée, la division a perdu 18 chars M4 Sherman détruits et 16 autres endommagés ainsi que 19 chars légers.
Le lendemain, la division se consacre à sécuriser le réseau routier autour de Setterich. La *9. Panzer-Division* tente de contre-attaquer, mais la météo permet aux Américains de remplir le ciel de chasseurs-bombardiers. Harmon a compris qu'envoyer ses blindés dans un terrain plat, à la vue de l'ennemi, était inefficace. Il choisit d'essayer de faire quitter leurs positions aux Allemands avec un assaut des fantassins du *406th IR* (*102nd ID* du *XIII Corps*). Le 20 novembre, Gereonsweiler est pris par le *CCB*, suivi de près par le *3rd Battalion* du *406th Infantry*.
Le lendemain, le *CCA* repousse une contre-attaque allemande au sud-ouest de Linnich, tandis que d'autres éléments blindés atteignent les hauteurs, dans la périphérie ouest du village de Merzenhausen : la Roer est à 3 km. Le 22 novembre, l'arrivée de renforts permet aux Allemands de durcir leur résistance et la *2nd Division* doit arrêter ses attaques pour se consacrer à la consolidation de ses positions avant une ultime poussée jusque vers la Roer. Celle-ci est lancée le 26 novembre avec la *2nd AD* qui parvient à l'importante ville de Barmen le 28 novembre, et la *102nd ID* qui prend l'ouest de Linnich le 1er décembre et atteint enfin la Roer ce que réussit également le *116th IR*, près de Jülich.
Le combat de six jours que mena la *2nd AD* pour rejoindre la Roer est l'un des rares succès de l'opération « Queen ». Malgré les conditions météorologiques et le terrain dégagé facilitant les tirs de l'artillerie ennemie, Harmon a su utiliser ses blindés. Même s'il a subi de lourdes pertes avec 75 chars détruits ou endommagés, il a considérablement réduit la puissance de feu des *9. Panzer-Division* et *15. Panzergrenadier-Division* (86 véhicules blindés détruits). De plus, Harmon a compris que, dans un secteur soumis au feu direct de l'ennemi embusqué dans des hérissons, il avait besoin de fantassins en nombre, non seulement l'infanterie de sa division blindée, mais également celle des unités qu'ils avaient réclamées (le *406th Regiment* de la *102nd Division* et un bataillon du *119th Regiment*) pour appuyer et protéger ses chars et occuper le terrain.

LES AMÉRICAINS S'APPROCHENT DE LA ROER

Du 19 au 22 novembre, la *29th Division* gagne du terrain : la menace sur Jülich se précise. Le 22 novembre, Model décide d'envoyer sur le front une nouvelle unité, la *340. Volksgrenadier-Division* qui relève la *246. VG-D.* épuisée. La défense allemande se raidit et les *29th* et *30th Divisions* sont bloquées autour de Bourheim, Koslar et Kirchberg. Au cours des jours suivants, les combats sont intenses, entraînant un échange de barrages d'artillerie lourde. Le *115th Regiment* est soumis à trois jours de bombardements d'artillerie, avec plus de 2 000 obus par jour. La *340. VG-D.* mène une contre-attaque, le 26 novembre, soutenue par 28 chars et des canons d'assaut, mais le brusque retour d'une météo favorable permet aux chasseurs-bombardiers américains d'intervenir. La *29th Division* lance le *115th IR* contre la dernière des grandes villes de la ceinture défensive de Jülich, Kirchberg, prise le 27 novembre. Les Américains se retrouvent à 2 kilomètres de la Roer, mais l'artillerie allemande ne cessant de pilonner, ils doivent s'arrêter. Après un peu de repos, le *XIX Corps* lance une nouvelle offensive dans la première semaine de décembre pour rejoindre la Roer, malgré les tirs directs des défenseurs allemands sur les Américains qui doivent avancer à découvert. Après six jours de combat, le *116th Infantry* est exsangue et si le *115th IR* parvient à prendre le stade de Jülich, le 9 décembre, il ne franchit pas la Roer. Le 13 décembre, les Américains bordent la Roer sur 5 km, mais Jülich, tout comme Linnich, restent aux mains des Allemands. Pour le *XIX Corps*, l'opération « Queen » se termine au prix de 1 133 morts et 6 864 blessés.

▲ Des Tiger II de la *schwere Panzer-Abteilung 506* sont camouflés et cachés sous des arbres au début de l'automne 1944 afin d'éviter d'être repérés par l'aviation alliée.

▲▲ Ce Tiger I a été neutralisé lors des combats autour d'Aix-la-Chapelle. Même avec l'utilisation de nouveaux armements, la neutralisation de ce « fauve » est toujours périlleuse à l'automne 1944.

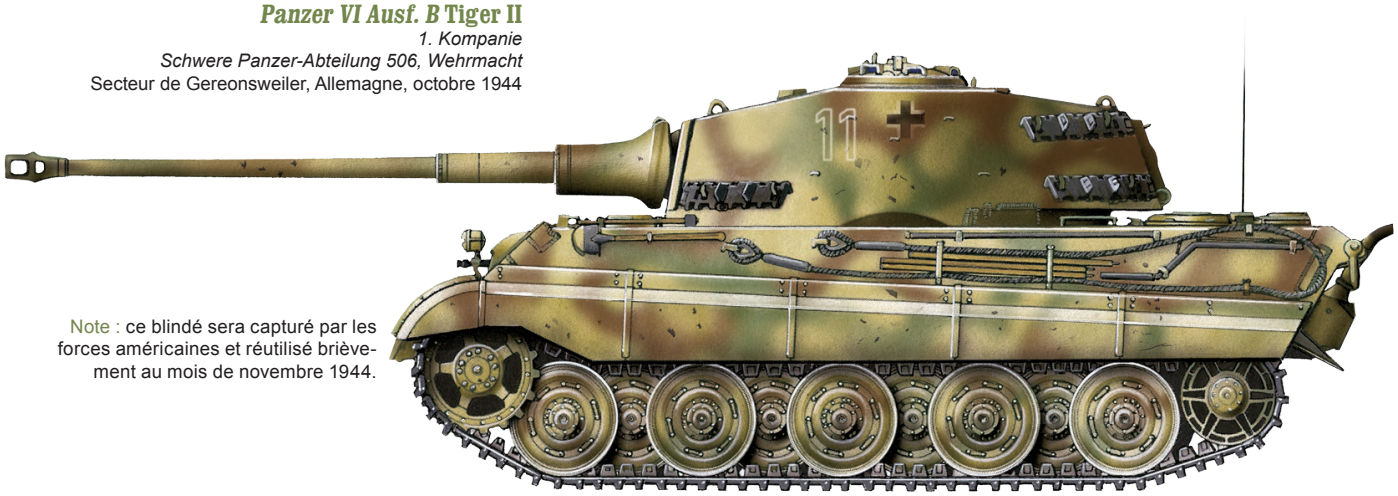
DERNIER EFFORT DU *VII CORPS*

Dans le secteur du *VII Corps*, autour d'Inden, la *104th ID*, qui bénéficie de l'appui du *CCA* de la *3rd AD*, presse la *3. Pz-D.* qui sera remplacée le 1er décembre par la *246. VG-D.* Le 28 novembre, la ville est enfin prise et les Américains peuvent préparer le terrain pour traverser la rivière Inde en direction de la Roer, ce qui est fait dans la nuit du 2 au 3 décembre. L'obstacle principal est Lucherberg, qui n'est totalement sécurisé que le 4 décembre. Le lendemain, une contre-attaque de la *246. VG-D.* et la *3. Fallschirmjäger-Division* (qui a relevé depuis le 24 novembre les *12.* et *47. VG-D.*) est écrasée sous un déluge de l'artillerie de la *104th ID*. Le 5 décembre, le général Collins lui ordonne une pause pour attendre que les autres unités du Corps progressent.

LA FIN DE L'OPÉRATION « QUEEN »

Au sud de la forêt de Hürtgen, Brandenberg, le 2 décembre, puis Bergstein, le 5, sont pris par la *5th Armored Division* du général Oliver. Les barrages sur la Roer semblent à la portée d'une dernière poussée américaine mais dès le 6 décembre, des éléments du *980. Grenadier-Regiment* de la *272. Infanterie-Division* appuyés par cinq *Panzer* lancent une contre-offensive fixant le front à l'ouest de la rivière Kall.

Panzer VI Ausf. B Tiger II
1. Kompanie
Schwere Panzer-Abteilung 506, Wehrmacht
Secteur de Gereonsweiler, Allemagne, octobre 1944



Note : ce blindé sera capturé par les forces américaines et réutilisé brièvement au mois de novembre 1944.

▲ « Vous entrez à Jülich, en Allemagne... Désolé du désordre mais nous étions pressés ! » Ces deux *GIs* de la *29th Infantry Division* (qui a débarqué à *Omaha Beach* quelques mois plus tôt) posent tout sourire devant une banderole placée à l'entrée de Jülich.

▲▲ Düren, octobre 1944 : ces *GIs* posent pour le photographe, en ayant ajouté la baïonnette à leur M1 Garand pour rendre la photo plus martiale ! À nouveau, les bâtiments ont été dûrement touchés par les combats.

Le 7 décembre, la *1st Division* est relevée par la *9th ID* et la *4th Division* par la *83rd* (*VIII Corps*) ; cette dernière a pour objectif Gey. L'action du *Corps* consiste maintenant à défendre ses positions que le *330th IR* (*83rd Division*) consolide en s'emparant de la colline 376, à l'ouest de Bogheim.
Après une pause, l'attaque reprend le 10 décembre en direction de la Roer et de la ville clé de Düren avec la *104th Division*, la *3rd AD* et la *83rd Division* contre les *246. VG-D.*, *3. Fallschirmjäger-Division*, *353.* et *344. Divisionen* ainsi que le *981. Regiment* de la *272. VG-D*. Bien que l'est de la forêt et Schmidt restent aux mains des Allemands, la *104th Division* a presque atteint la Roer sur plus de 6 km. Le 13 décembre, le *83rd ID* et les *CC* de la *5th AD* parviennent enfin à Gürzenich, sur les bords de la Roer, malgré la résistance tenace des Allemands qui occupent toujours un quartier de la ville. Dans le même temps, le *331st IR* prend Gey. Le *60th IR* de la *9th Division* et le *39th Regiment* de la *83rd ID* parviennent dans un dernier effort à Mariaweiler, le 16 décembre, réussissant même à établir une petite tête de pont autour d'une usine sur la rive gauche de la Roer : ce sera la seule. Les Américains n'iront pas plus loin. Les cités importantes de Düren ou de Jülich restent aux mains des Allemands. Le Rhin est encore loin.
Hodges choisit ensuite de les attaquer avec le *V Corps* du général Gerow. L'assaut débute le 13 décembre dans les contreforts de l'Eifel au nord-est de Monschau contre les barrages de Roer et d'Urft, sans succès. En ayant empêché les Américains de border la Roer, von Rundstedt peut, le 16 décembre, sans craindre d'être pris à revers, déclencher son offensive qui va prendre totalement par surprise les Alliés.

L'ÉCHEC DE « QUEEN »

Alors même que l'objectif de l'opération « Queen » semblait limité (Une vingtaine de kilomètres entre Aix et Jülich), elle se révèle un échec. La *1st Army* a eu toutes les difficultés à sortir de la forêt de Hürtgen et n'a pas réussi à border la Roer sur toute sa longueur. Après un mois de violents combats, si les Alliés ont pu se rapprocher du Rhin, les Allemands conservent d'importants secteurs sur sa rive ouest et surtout ils contrôlent toujours les barrages, menaçant d'inonder la vallée de la Roer et toute nouvelle opération alliée sur cette rivière. Ce n'est qu'en février 1945 que les Américains réussiront à la franchir.
Pour les *1st* et *9th Armies*, les pertes sont énormes. Depuis septembre, la *1st Army* a engagé 120 000 soldats dans les combats de la forêt de Hürtgen qui lui ont coûté plus 32 000 hommes ; la seule *4th Division* comptabilise 5 000 pertes dues aux combats et 2 500 autres causées par des accidents et des maladies. La *9th Army* relève 1 133 morts, 6 864 blessés et 2 059 disparus. Tout autant que les mitrailleuses, les mortiers et l'artillerie adverses, les soldats américains ont eu à souffrir du froid et de l'humidité : les « pieds de tranchées » constituent 8,2% des admissions médicales comptabilisées à la *9th Army*. Toutefois, malgré ces pertes élevées, on peut penser, comme le général von Gersdorf, chef d'état-major de la *7. Armee*, que les combats de la Roer et de la forêt de Hürtgen ont été l'une des raisons de l'échec de l'offensive dans la forêt voisine des Ardennes : en effet, en imposant à la *Wehrmacht*, des combats sans interruption et tous azimuts sur la ligne Siegfried, Eisenhower lui a fait subir une « campagne d'attrition » l'empêchant de renforcer les unités destinées à « Wacht am Rhein ».

LES ERREURS AMÉRICAINES

Alors qu'à Saint-Lô, après le bombardement aérien, les unités américaines avaient été en mesure de percer, puis d'exploiter en manœuvrant, en novembre 1944, devant la forêt de Hürtgen, la *1st Army* en fut incapable. Entre l'étalement urbain des villages ouvriers autour d'Aix-la-Chapelle, les nombreuses collines et la forêt de Hürtgen, la seule voie de manœuvre disponible était l'étroit couloir de Stolberg. Mais pendant plus de 6 km, les Américains ont dû pénétrer au cœur des solides défenses allemandes installées notamment sur les côtes 287 (Donnerberg), 187 (Nothberg) et 232 (Hamich), avant d'atteindre la plaine du Roer et d'être en mesure d'élargir leur attaque et de manœuvrer. Seule la *2nd AD*, dans un terrain favorable, plus au nord, a été en mesure de le faire ; et encore, fut-elle toujours à découvert sous le feu direct de l'artillerie allemande. De plus, dans la forêt de Hürtgen, les commandants américains n'ont pas saisi toutes les difficultés

◀ Deux matériels bien différents sont ici présentés ! Pour répondre au manque de pénétration de l'obus de la pièce du *TD M10* (à gauche), l'*US Army* a développé le M36 Jackson, armé d'un canon de 90 mm pouvant venir à bout de presque tous les *Panzer*.

▼▼ 25 février 1945, des *GIs* de la *1st Infantry Division* traversent un village de l'autre côté de la Roer. La bataille des Ardennes aura repoussé la date de franchissement du fleuve...

▼ L'opération « Queen » aura été meurtrière pour les soldats américaines, notamment les combats dans la forêt de Hürtgen. Sur ce cliché, des infirmiers évacuent un *GI's* blessé au combat.

qu'ils auraient à s'enfoncer, à combattre et à en sortir sans le soutien efficace de l'artillerie et de l'aviation, jetant dans un assaut frontal des troupes déjà épuisées. Il était évident que les Alliés parvenus aux frontières du Reich, la défense allemande allait se raidir : les « beaux jours de la poursuite » (l'expression est de Charles MacDonald) étaient terminés. Malgré cette évidence, Eisenhower et Bradley, pour gagner 15 km, ont exigé un nouvel effort en plein hiver à des unités en ligne depuis 6 mois qui piétinaient devant Aix-la-Chapelle, subissant des pertes particulièrement importantes (un « carnage » selon MacDonald) dans la forêt de Hürtgen depuis septembre, sans ravitaillement suffisant, sans appui de l'artillerie et de l'aviation, dans une zone aménagée avec soin par le général Model et bénéficiant d'avantages naturels. « Tenues en laisse » par des soucis de ravitaillement, les unités américaines ont subi des pertes sensibles sans parvenir à atteindre leurs objectifs en assiégeant l'armée allemande, certes affaiblie mais se battant chez elle, à l'abri dans les casemates de la ligne Siegfried ou derrière des barrières naturelles, sous le commandement du général Model, spécialiste de la défensive. Malgré la ténacité et le courage des *GI's*, qui montreront encore beaucoup d'abnégation lors de l'offensive allemande des Ardennes, l'objectif de « Queen » était hors de portée de fantassins épuisés physiquement et moralement. Déjà en septembre, l'opération « Market-Garden », trop ambitieuse, avait échoué ; en novembre, espérant en un « coup de chance au bon endroit » susceptible de les propulser sur le Rhin, Eisenhower et Bradley ont demandé à leurs hommes un dernier effort qui s'est avéré vain. ■

BIBLIOGRAPHIE

- MacDonald (C.), *The Siegfried Line campaign*, Center of Military History, United States Army, 1993.
- Zaloga (S.), *Siegfried Line 1944-45 : Battles on the German frontier*, Osprey Publishing Ltd, 2007.
- Forrest (P.), *The Supreme Command, US Army in World War II, European Theater of Operations*, US Army, 1954.
- Russel (W.), *Eisenhower's lieutenants : the Campaigns of France and Germany 1944-1945*, Indiana University Press, 1981.
- *World War II, Chronology, november and december 1944*, War Department Special Staff Historical Division, 1947.

LA BATAILLE POUR ORDJONIKIDZE

ET POUR QUELQUES BARILS DE PÉTROLE DE PLUS...

En octobre 1942, alors que de terribles combats ont lieu dans Stalingrad, des Panzer foncent à quelques centaines de kilomètres plein sud vers le Caucase. Objectif : Ordjonikidze, la capitale de l'Ossétie du Nord, elle-même véritable porte d'entrée pour les champs de pétrole de Bakou. La violence de l'affrontement à Stalingrad a tendance à éclipser les autres combats dans le Caucase… et pourtant, la capture des immenses réserves pétrolières de la région est l'objectif majeur assigné par Hitler à son armée.

Par Loïc Becker

Profils couleurs : ©M. Filipiuk, Batailles & Blindés, 2020

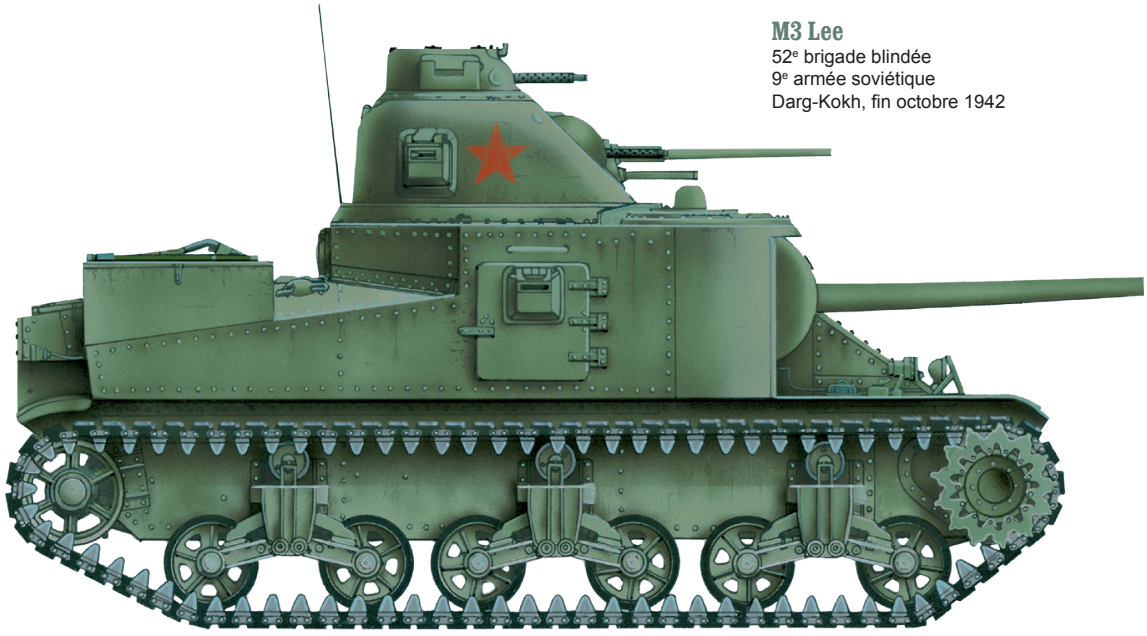
Un *Bordführer* regarde un dépôt de carburant soviétique partir en fumée. L'or noir est plus que jamais en 1942 au centre des préoccupations des deux belligérants...
Sauf mention contraires, toutes photos archives Caraktère

Ce cliché a deux avantages : présenter le paysage du Caucase dans lequel les *Panzer* évoluent... et l'insigne divisionnaire de la *13. Panzer-Division*, la croix contenue dans un cercle.

UN MAUVAIS PRÉSAGE... IGNORÉ

Dès la fin de l'été 1942, la *17. Armee* piétine devant Touapse à cause de la résistance soviétique et des terribles conditions météorologiques. Le front de Stalingrad demande de plus en plus d'hommes, et les théâtres d'opérations jugés secondaires sont mis à contribution. Côté soviétique, le général Tioulenev utilise le terrain à son avantage, notamment le milieu montagneux, pour compliquer l'avancée allemande. C'est tout le front du Caucase qui est en difficulté : plus à l'est, la *1. Panzerarmee* de von Kleist ne parvient pas à capturer Mosdok, que les Soviétiques ont fortifié. Malgré cette série d'échecs en demie teinte, Hitler demeure confiant et ordonne à la *1. Panzerarmee* de von Kleist de continuer sa poussée vers Ordjonikidze - avec comme objectif secondaire pour la fin de l'hiver la capture de Grozny.

Le 14 octobre 1942, von Kleist commence à donner ses ordres. Après avoir compilé de nombreux rapports de reconnaissance et d'observations aériennes, le chef de la *1. Panzerarmee* pense avoir trouvé une faille dans le dispositif soviétique autour de la ville de Naltchik, à 100 kilomètres d'Ordjonikidze. Il charge le *General der Kavallerie* Eberhard von Mackensen [1], à la tête du *III. Panzerkorps*, de préparer une offensive passant par cet endroit. La capture de la capitale de l'Ossétie du Nord permettrait aux Allemands de contrôler la route militaire de Géorgie, une artère vitale dans une région disposant de peu d'infrastructures en « dur ». Quelques jours plus tard, von Mackensen présente son plan à von Kleist : la 2e division de montagne roumaine va devoir attaquer vers le sud avec pour objectif la prise de Naltchik ; le lendemain, au tour des *13.* et *23. Panzer-Divisionen* (encore en bon état par rapport à leurs homologues des autres fronts, avec 200 blindés à elles deux [2]) de franchir le fleuve local, le Terek, pour arriver sur les abords nord-est de la même ville. Le 16, le maître du *III. Reich* valide le plan, et impose la date du 25 pour le début de l'offensive.



M3 Lee
52e brigade blindée
9e armée soviétique
Darg-Kokh, fin octobre 1942

[1] Fils du *Generalfeldmarschall* August von Mackensen, qui s'est illustré lors du premier conflit mondial.

[2] Glantz (D.), *Stalingrad*, volume 2, University Press of Kansas, 2009, p.575.

◀ Les combats dans le Caucase sont largement éclipsés par ceux de Stalingrad, mais dans les faits, les deux camps sont dans une logique de recherche d'un point faible sur les ailes pour contourner la ville sur la Volga. Quitte à progresser plusieurs centaines de kilomètres au sud pour les Soviétiques... NIOD

▼ Dans le Caucase, à la fin de l'été 1942, plusieurs dizaines de *Panzer III* progressent, couverts par l'infanterie. Impossible de déterminer si ces blindés appartiennent à la *13. Panzer-Division* ou à la *23. Panzer-Division*, mais beaucoup seront perdus dans les combats à venir.

Ce que von Mackensen ne sait pas, c'est que les Soviétiques sont eux aussi en train de préparer une offensive dans ce secteur : les généraux Maslennikov et Tioulenev souhaitent profiter des 400 kilomètres séparant le secteur du Terek de Stalingrad pour y effectuer une percée. Ainsi, à la fin du mois de septembre, les renforts commencent à arriver avec le 4e corps de cavalerie de la Garde, qui doit attaquer le flanc gauche de von Kleist. Mais l'offensive soviétique s'essouffle dans la première quinzaine du mois d'octobre, et les principaux commandants se perdent en conjectures sur les possibles offensives allemandes à venir : von Mackensen parvient avec succès à maquiller ses préparatifs. Cependant, Maslennikov ne perd pas de vue une possible offensive, et en fait une nouvelle demande à Moscou

▲ Un *Panzer IV Ausf. F2* progresse (accompagné par des *Panzer II*) dans les environs d'Ordjonikidze, au début de l'automne 1942. Le pire est cependant encore à venir du côté de la météo... Cette colonne appartient à la *23. Panzer-Division* comme le prouve l'insigne en forme de tour Eiffel figurant à l'arrière du véhicule de droite. L'unité a en effet été constituée en France en 1941.

le 23 octobre. Mais la *STAVKA* traîne, et von Kleist est déjà passé à l'offensive quand Maslennikov reçoit l'autorisation d'attaquer…

UN ASSAUT DANS LES RÈGLES

Le 25 octobre à l'aube, toutes les bouches à feu du *III. Panzerkorps* déversent une pluie d'obus sur les positions soviétiques. Grâce aux bonnes relations de von Kleist avec le *Generaloberst* von Richthofen [3], la *Luftwaffe* appuie considérablement la phase préparatoire de l'assaut. Ainsi, près de 70 appareils à *Balkenkreuz* fondent sur le quartier général de la 37e armée soviétique, situé au sud de Naltchik, et l'anéantissent sous les bombes. Les unités chargées de la défense du secteur (quelques bataillons de chars affaiblis et cinq divisions d'infanterie) sont alors privées de communication avec leur commandement, empêchant leur riposte immédiate. L'aviation soviétique, elle, est clouée au sol par les Bf-109 de la *JG 52* et ne peut réagir efficacement. Dans le plus pur style de la tradition militaire prussienne, von Mackensen a décidé de faire avancer ses forces sur deux axes - des pinces qui se refermeront sur les défenseurs soviétiques de Naltchik. À 10h, la 2e division de montagne roumaine attaque la charnière entre les 392e et 295e divisions de fusiliers. Soutenus par les Stukas et l'artillerie, les Roumains font un bond de huit kilomètres en quelques heures, couvrant ainsi la moitié du trajet les séparant de leur objectif. Sans nouvelles de leur commandement, les deux divisions soviétiques se replient en plus ou moins bon ordre vers le sud et l'est, ouvrant davantage la voie aux troupes roumaines. Le 26, les *Panzer* s'ébranlent et bousculent les défenseurs soviétiques depuis l'est… la *23. Panzer-Division* capturant même le QG de la 275e division de fusiliers ! Le terrain sur lequel les Soviétiques avaient fondé tant d'espoir, avec ses nombreux cours d'eau, n'arrête que quelques heures les Allemands… Pas assez pour établir une ligne de défense. À la nuit tombée, les chasseurs de montagne roumains sont dans les faubourgs nord de Naltchik, secondés par une batterie de la *StuG.-Abteilung 203*. Les Soviétiques tentent une contre-attaque partant du nord-est de la cité avec la 295e division de fusiliers, mais les *Frontoviki* ne parviennent pas à enrayer la progression roumaine. Pis : la *13. Panzer-Division* emporte succès sur succès, et Maslennikov ne parvient pas à comprendre l'objectif principal des Allemands. Pour le général soviétique, l'attaque n'a que pour rôle de supprimer le saillant formé par sa 37e armée à l'ouest du Terek, et pas d'atteindre Ordjonikidze… Naltchik tombe le 27 octobre, et les deux pinces font leur liaison la nuit suivante.

VON KLEIST EXULTE

Le lendemain, la poche de Naltchik est « nettoyée », livrant quatre divisions soviétiques aux Allemands - plus de 11 000 prisonniers. Le commandement allemand est totalement surpris par l'ampleur de la réussite, mais décide d'exploiter cette opportunité. À peine le drapeau à croix gammée flotte-t-il sur Naltchik que les *Panzer* foncent déjà à pleine vitesse vers Ordjonikidze.
Dans le camp soviétique, c'est la panique : Tioulenev engage ses réserves et les installe devant la ville, tandis que des troupes hâtivement amenées depuis d'autres secteurs tentent de contre-attaquer les pointes allemandes. Le 10e corps de fusiliers du Major-Général Loviagin s'installe le long du fleuve Uruk avec pour ordre de résister le plus possible. La 37e armée est totalement désorganisée et ne parvient pas à opposer une résistance sérieuse aux troupes allemandes.

[3] Cousin du Baron Rouge et ancien commandant de la Légion Condor.

▲ Dans les faubourgs de Naltchik, des chasseurs de montagne roumains se sont installés dans un trou pour manier leur Zb-53 modèle 1937, une mitrailleuse tchécoslovaque saisie en nombre lors de la conquête du pays par les Allemands. NIOD

La progression des *Panzer* est favorisée par le professionnalisme des chasseurs de montagne roumains qui sécurisent les flancs et relèvent ainsi des unités allemandes. Le *III. Panzerkorps* progresse de 60 kilomètres en quelques jours, et bientôt la route militaire de Géorgie se trouve à portée, tout comme les deux cités d'Ardon et d'Alagir. En plus d'ouvrir la voie vers Bakou, cet axe stratégique permettrait aussi aux Allemands d'atteindre des bases navales de la Mer Noire, notamment Batoum… Von Mackensen cherche à saisir cette opportunité et ordonne à ses deux *Panzer-Divisionen* de capturer les deux agglomérations précédemment citées. Alors que la *13. Panzer-Division* se heurte à une défense féroce (dont des trains blindés qui ont un impact plus psychologique que réel) près d'Ardon, la *23. Panzer-Division* capture Alagir le 1er novembre au matin. Le 10e corps de fusiliers n'a rien pu faire, attaqué sur ses flancs - une attaque audacieuse de la *13. Panzer-Division* précédée de « Brandebourgeois » la repoussant de 20 kilomètres vers le sud. Mais ces combats coûtent cher aux Allemands, qui perdent 32 *Panzer* et le *General der Panzertruppen* Herr, blessé à la tête de sa *13. Panzer-Division* [4]. Une fois ces deux verrous capturés, les Soviétiques se rendent à l'évidence : à peine 30 kilomètres séparent les pointes blindées allemandes des faubourgs d'Ordjonikidze. Loviagin et les débris de son 10e corps de fusiliers semblent être les seuls à pouvoir faire barrage…

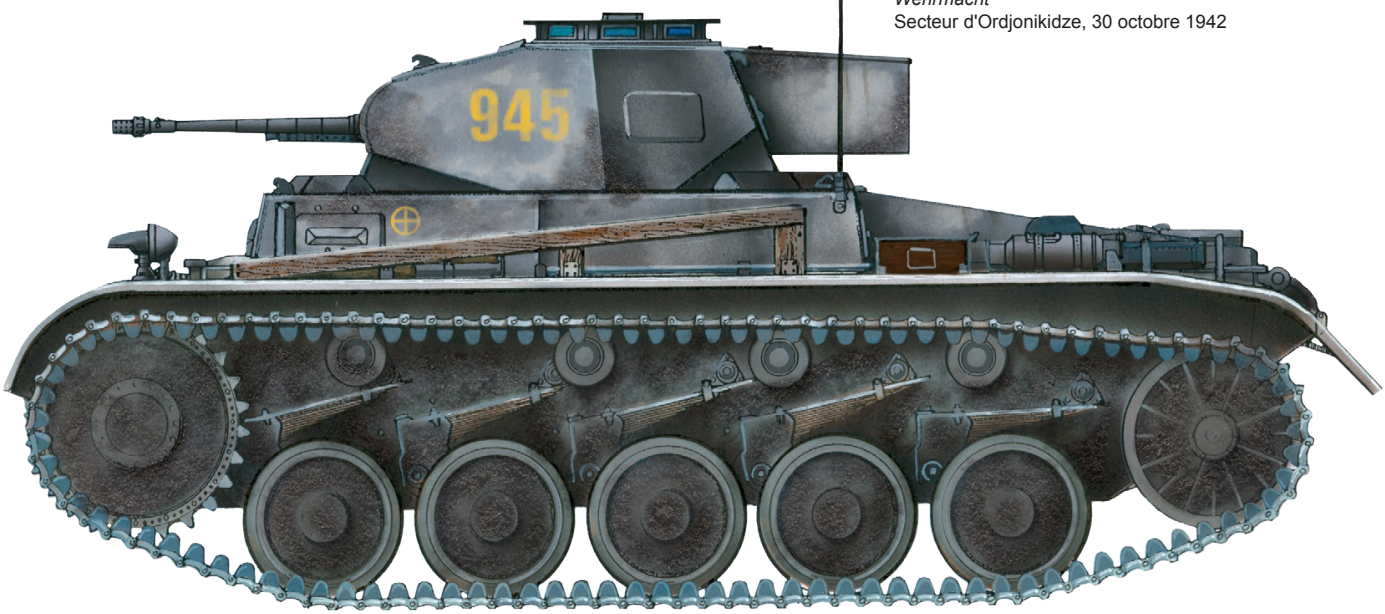
ORDJONIKIDZE À PORTÉE DE MAIN

Le 1er novembre, la *Luftwaffe* noie Ordjonikidze sous une pluie de bombes, détruisant le QG avancé du Front de Transcaucasie et tuant le lieutenant-général Bodin, chef d'état-major. La DCA et la chasse soviétiques parviennent à infliger des pertes à la *Luftwaffe*, ce qui contraste largement avec le début de l'offensive. Les renforts demandés par Tioulenev, deux brigades de chars, cinq régiments d'artillerie antichars et trois régiments de mortiers de la Garde, commencent à arriver à Ordjonikidze. L'officier donne aussi l'ordre d'arrêter toute tentative d'attaque sur les flancs des Allemands afin de ne pas gaspiller inutilement les ressources en hommes et en matériels. Le 1er novembre, c'est au tour de la *13. Panzer-Division* de se diriger vers l'objectif de von Mackensen. La *Kampfgruppe* « von Hake » oblique plein est et trouve un gué sur la Fiagdon plus au sud lors d'une impressionnante chevauchée. Sous les tirs de mitrailleuses et d'artillerie, ses *Panzergrenadiere* accompagnent les blindés et neutralisent les nids de résistance un par un. L'action de von Hake est couronnée de succès, puisque les Soviétiques ne parviennent pas à repousser les *Panzergrenadiere* qui tiennent maintenant fermement une tête de pont sur la rive orientale. Le lendemain, les Allemands repartent à l'assaut et percent les premières lignes de défense soviétiques se trouvant à moins de 20 kilomètres de la cité. Face à eux, les soldats de la 11e division de fusiliers du NKVD et des éléments du 11e corps de fusiliers de la Garde offrent une forte résistance, en vain. Le 2 novembre au soir, les *Panzer* entrent dans Gizel, une ville-banlieue à 9 kilomètres à l'ouest d'Ordjonikidze. Les Soviétiques semblent cependant se ressaisir : en deux jours, la 4e armée aérienne effectue 2600 sorties et revendique la destruction de 80 appareils [5].

[4] Le *Generalleutnant* Helmut von der Chevallerie le remplace le 1er novembre 1942 à la tête de l'unité.

[5] Glantz, p.583.

Panzer II Ausf. F
13. Panzer-Division
Wehrmacht
Secteur d'Ordjonikidze, 30 octobre 1942



Une contre-attaque bouscule sévèrement les hommes du *I/Panzergrenadier-Regiment 66*… qui ne doivent leur salut qu'à l'arrivée *in extremis* de renforts blindés !
Ordjonikidze n'a jamais été aussi proche pour les Allemands. Mais la poussée des Allemands vers la ville est contrariée lorsqu'ils tombent sur des positions fortifiées avec des tranchées, des bunkers et des champs de mines. Le 2, von Mackensen prend le commandement de la *1. Panzerarmee*, Kleist étant muté par Hitler à la tête du *Heeresgruppe A*. Le nouveau chef de la *1. Panzerarmee* envoie un message plein d'optimisme à Berlin, mais le 4 novembre son état-major se montre bien plus circonspect dans un message destiné à Kleist. Et pour cause : les Soviétiques tiennent toujours la rive orientale du Terek avec quatre divisions de fusiliers. Von Mackensen semble être frappé de cécité tactique à son tour : il veut prendre Ordjonikidze, mais ne se rend pas compte que son flanc gauche est dangereusement exposé…

LES SOVIÉTIQUES SE REBIFFENT

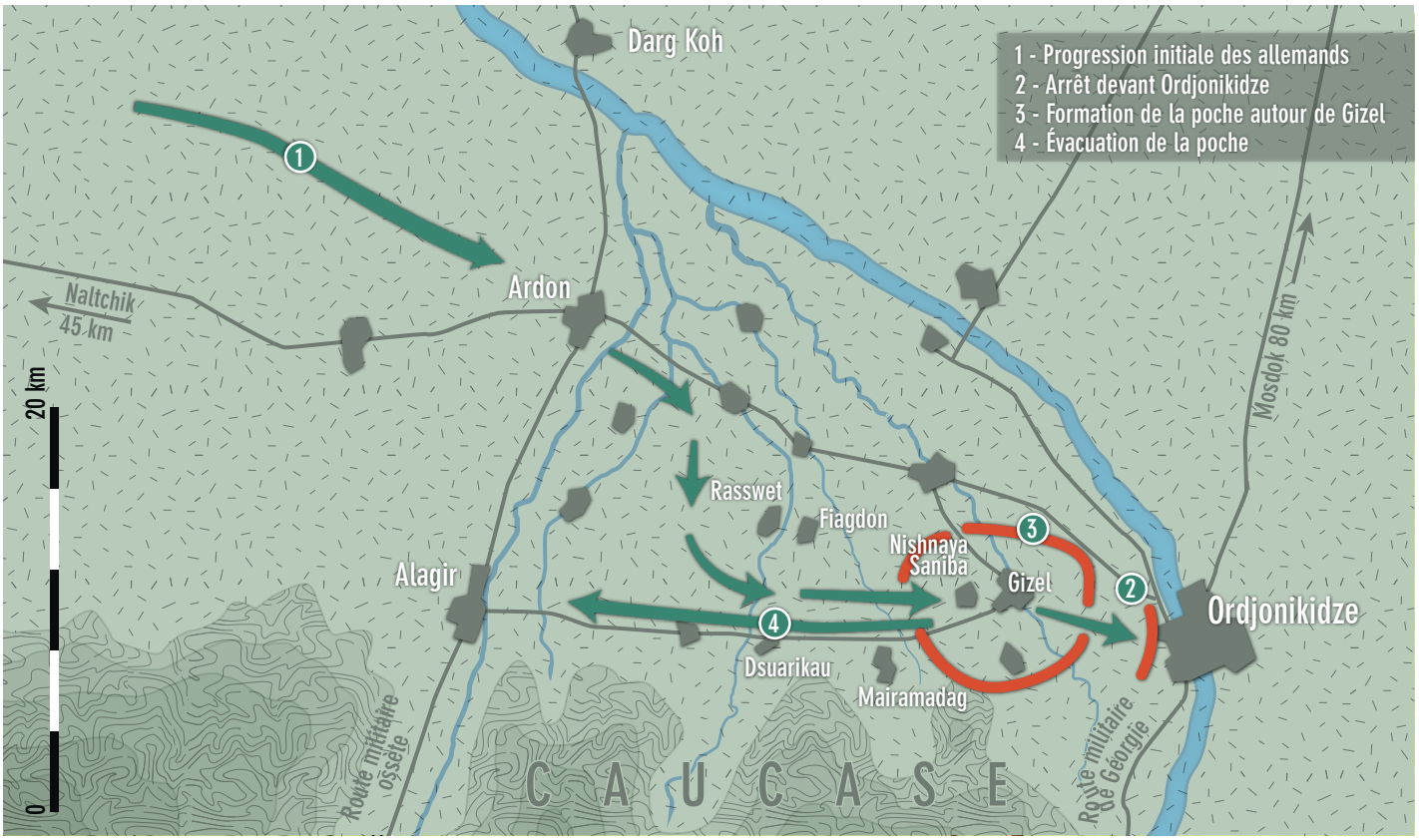
C'est la météo qui vient au secours des Soviétiques quand les premières chutes de neige transforment les rares routes en fondrières et empêchent la *Luftwaffe* d'opérer autant qu'elle le souhaite. Tioulenev a bien compris que l'offensive allemande commence à s'enrayer et qu'il va pouvoir passer à l'action ! Il ordonne la montée au front de plusieurs pièces d'artillerie, qui commencent à pilonner tout convoi allemand tentant de franchir le gué de Fiagdon. Ardon est bombardée nuit et jour, et l'éloignement des lignes de ravitaillement commence à se faire sentir chez les Allemands. Ces derniers ne sont cependant pas encore vaincus : la *13. Panzer-Division* reçoit l'ordre de capturer un pont rail/route sur le Terek, celui de Darg Kokh. Forts de leur expertise en la matière, ce sont les « Brandebourgeois » qui fournissent le gros des troupes, et leur coup de main doit être soutenu à distance par les *Panzer*.

▲ Des troupes roumaines traversent une des gares de Naltchik. Leur allure est loin d'être aussi moderne que leurs camarades allemands, mais ces troupes vont se battre avec efficacité, valant à leur commandant d'être décoré de la croix de fer. NIOD

◥ Portrait du *Leutnant* Steidl, le chef de groupe des « Brandebourgeois » qui mènera l'attaque sur le pont ferroviraire de Darg-Kokh. Il sera un des seuls à s'en sortir vivant, tous ses autres hommes étant tués, blessés ou capturés. DR

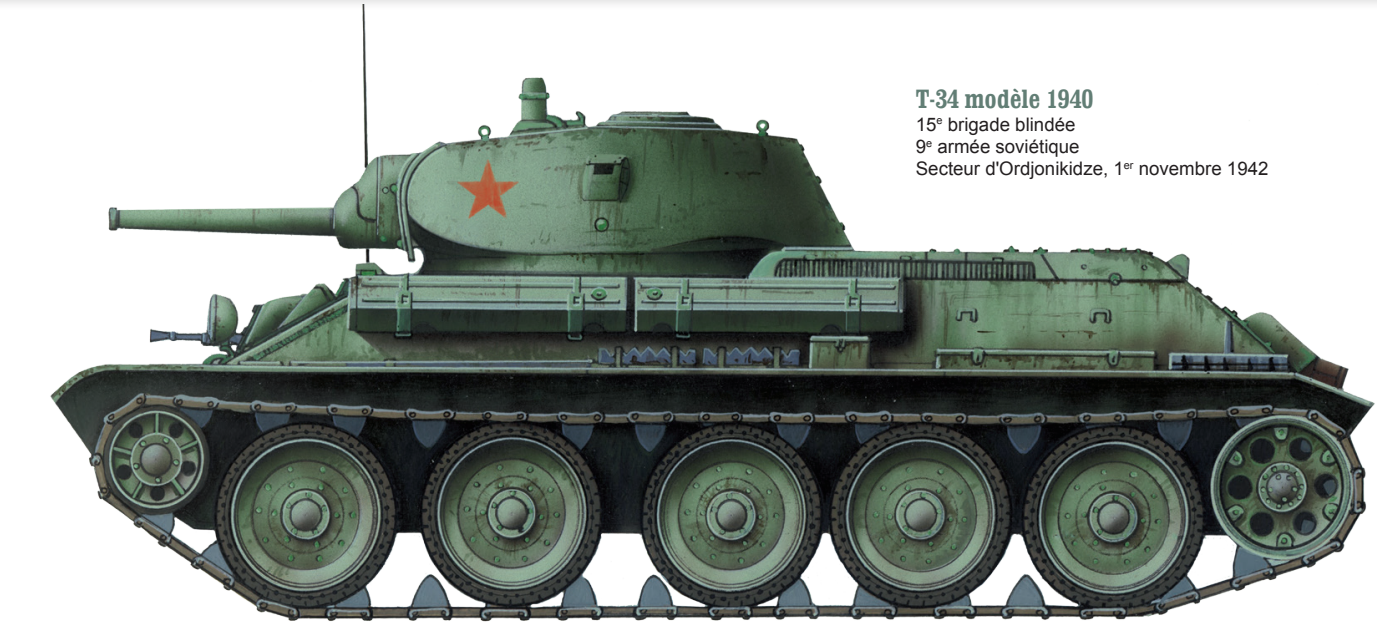
▶ Toujours issu du même reportage photo, ce cliché montre les soldats roumains à Naltchik. Ces hommes sont facilement reconnaissables à cause de leur toile de tente portée en sautoir et surtout de la forme de leur casque, surnommée « pot de chambre » par les Soviétiques. NIOD

PROGRESSION DEVANT ORDJONIKIDZE PUIS CRÉATION ET ÉVACUATION DE LA POCHE DE GIZEL



L'ouvrage d'art est stratégique, car sa capture permettrait au *III. Panzerkorps* d'obtenir une liaison avec la *370. Infanterie-Division* du *Generalleutnant* Fritz Becker, qui doit elle-même attaquer le pont depuis le nord-est. C'est le *II. Bataillon* du *Major* Jacobi qui est chargé de l'opération, notamment la *5. Gebirgsjäger-Kompanie*. Le groupe du *Leutnant* Steidl, revêtu d'uniformes russes, doit prendre le pont routier depuis la rive Nord, tandis que le reste de la compagnie sous le commandement de Jacobi doit faire la jonction par la rive Sud. Le 2 novembre, à 5 heures du matin, le groupe de Steidl découvre que le pont de Darg Kokh est tenu par des soldats du NKVD bien plus nombreux qu'eux. Les Allemands s'avancent et grâce à leurs uniformes se présentent à la sentinelle comme une patrouille égarée qui regagne ses lignes. Cependant, le soldat ne déroge pas à la consigne qu'il a reçue : ne laisser passer personne. Il faut toute la persuasion de Steidl pour que ses hommes puissent traverser enfin ! Lors de leur progression, les « Brandebourgeois » remarquent que de chaque côté du pont, plusieurs centaines de *Frontoviki* ont établi leurs quartiers… Mais Steidl veut tenter la chance. À son signal, ses hommes retirent leurs uniformes [6] et ouvrent le feu, profitant de l'effet de surprise pour occuper les positions définies auparavant. Si dans les premières minutes de l'assaut les Soviétiques refluent en désordre, certains rendent coup pour coup, amenant leurs camarades à reprendre leurs positions. Accourant au bruit du canon, blindés et camions chargés de *Frontoviki* quittent Darg Kokh à toute allure. Steidl demande l'appui de l'artillerie allemande, qui tarde ; au contraire de celle des Soviétiques qui pilonne méthodiquement le pont et les alentours. Le deuxième groupe, celui qui doit venir les secourir, est bloqué à moins d'un kilomètre - et les *Panzer* ne se montrent pas ! Les troupes

[6] Les « Brandebourgeois » conservent leurs effets allemands sous les tenues soviétiques afin de ne pas être considérés comme des francs-tireurs en cas de capture, ce qui leur vaudrait le peloton d'exécution.



T-34 modèle 1940
15e brigade blindée
9e armée soviétique
Secteur d'Ordjonikidze, 1er novembre 1942

▲ Ci-dessus : Le paysage caucasien oblige les Allemands à réutiliser des modes de transport antédiluviens. Ce sol meuble, boisé et escarpé est bien entendu une gageure pour les camions...

◤ En haut : Ces hommes sont des « Brandebourgeois » juste avant une de leurs opérations ! Ils ont revêtu des uniformes russes mais ont conservé leurs brodequins de montagne. Le recours à ces subterfuges est la marque de fabrique de ces unités. DR

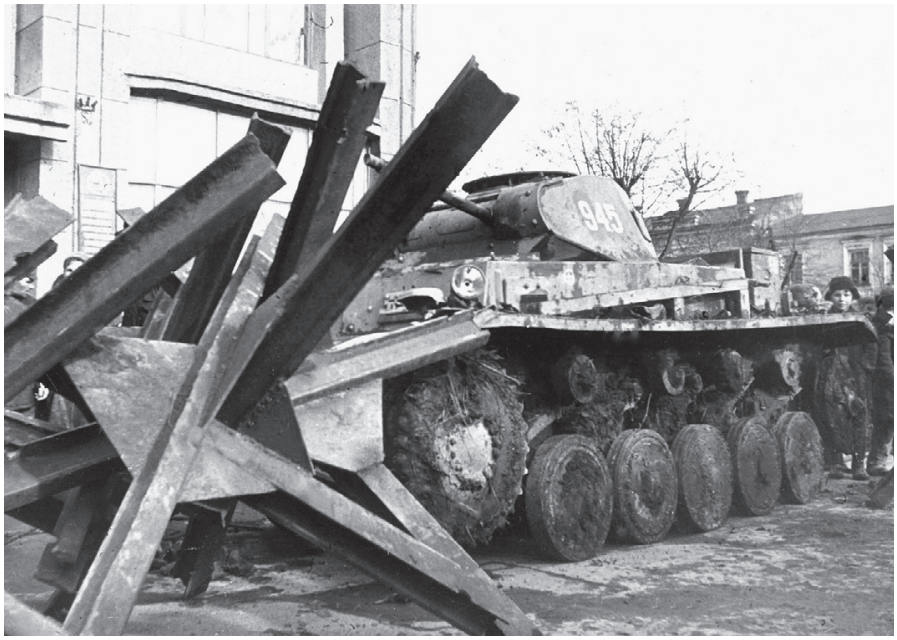
◀ En bas : Des fantassins soviétiques patrouillent le long d'un cours d'eau en Ossétie du Nord à la fin de l'année 1942. Celui au premier plan est armé d'un fusil antichar PTRS-41, tandis que le suivant dispose d'une mitrailleuse légère DP-28.

de Becker ne réussissent pas davantage à s'approcher de l'ouvrage d'art, et seuls trois « Brandebourgeois » (dont Steidl) rejoignent la rive « amie ». Dans la soirée du 2 novembre, une partie du pont est détruite par les Soviétiques, le rendant inutilisable.

Chaque heure gagnée par les Soviétiques leur permet d'amener encore plus de renforts, notamment des brigades blindées. Pour von Mackensen, l'euphorie de la fin du mois d'octobre commence à passer : ses deux *Panzer-Divisionen* doivent couvrir un front bien plus large que prévu… La défense d'Ordjonikidze en elle-même est de plus en plus meurtrière, et l'aérodrome est capturé le 3 novembre après de durs combats. Les Soviétiques ont bien compris que les Allemands ont dangereusement étiré leurs lignes et commencent à faire pression sur leurs flancs. À Dzuarikau, la *23. Panzer-Division* parvient à résister, et un peu plus au nord, le gué de Fiagdon est sauvé *in extremis* par une attaque de la *Kampfgruppe* « Burmeister », mais les unités blindées allemandes commencent à accuser sévèrement le coup : le 3, le *II./ Panzerregiment 201* doit être dissous. La progression de la *13. Panzer-Division* subit elle aussi un coup d'arrêt : le 4 novembre, seuls 600 mètres sont gagnés… Ordjonikidze est à portée de mains, mais les *Panzergrenadiere* ne parviennent pas à s'accrocher aux faubourgs de la ville. Pis : la situation se détériore à Fiagdon, où les trains blindés soviétiques pilonnent sans discontinuer les lignes de communication de la *13. Panzer-Division*.

DE GROSSES DIFFICULTÉS

Le 5 novembre, le rapport de forces s'inverse quand von der Chevallerie est obligé de faire arrêter ses troupes à quelques kilomètres de la ville. Épuisés, blessés et éreintés, ses hommes n'iront pas plus loin. Tioulenev et Maslennikov abattent alors leur carte maîtresse : une offensive d'envergure en tenailles menée au nord d'Ordjonikidze par le 10e corps de fusiliers de la Garde et au sud-ouest par les 276e et 351e divisions de fusiliers… chaque pince devant « accrocher » un flanc du *III. Panzerkorps*. Le 6 novembre au matin, les Soviétiques se ruent à Fiagdon sur la *23. Panzer-Division* et les Roumains. Une préparation d'artillerie considérable, menée par une trentaine de pièces de 152 mm, 18 mortiers de 120 mm et six obusiers de 122 mm, balaie les positions allemandes, obligeant les défenseurs à se replier vers le sud-ouest.



La situation aurait pu être bien plus catastrophique si la deuxième partie de l'offensive soviétique avait été lancée en même temps… Mais le secteur de la *13. Panzer-Division* n'est attaqué qu'à midi, alors que la *23. Panzer-Division* a mené des contre-attaques locales ayant permis de repousser temporairement les assaillants. Seule ombre majeure au tableau : le gué de Fiagdon est tombé entre les mains des Soviétiques, leur permettant un véritable « tir aux pigeons » sur les arrières des unités allemandes.

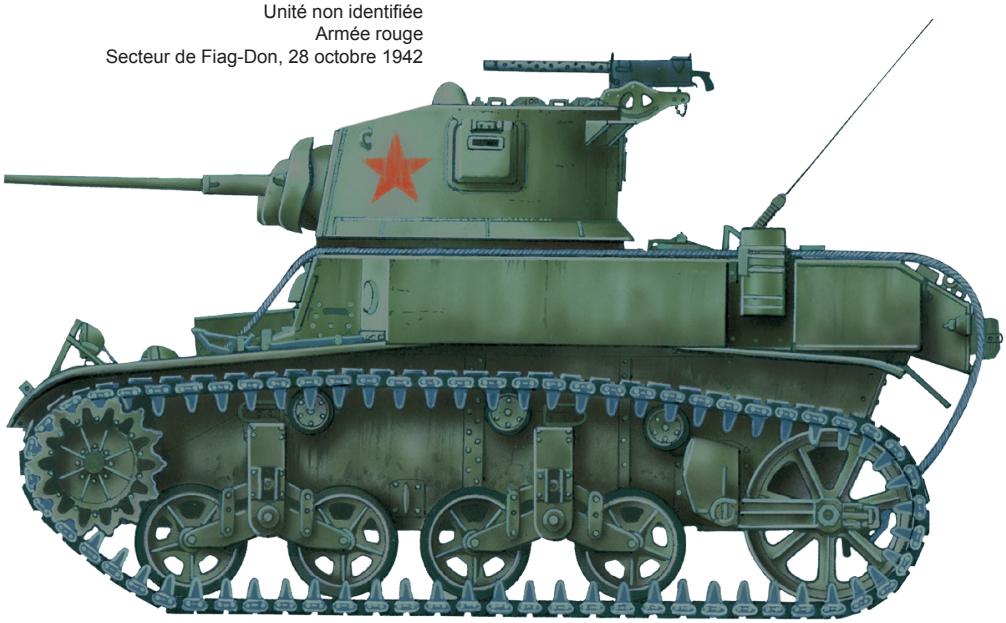
À midi, si un bataillon de circonstances constitué de personnels non combattants ne parvient pas à contenir la progression de la seconde pince soviétique, l'attaque ne parvient pas à réaliser des progrès significatifs. Du côté des *Panzer-Divisionen*, l'effet des contre-attaques commence à se faire sentir, certains bataillons étant réduits à quelques dizaines d'hommes… La *23. Panzer-Division* est saignée à blanc, et la *13. Panzer-Division* se retrouve encerclée à Gizel, au nord-ouest d'Ordjonikidze, avec la *8. Kompanie* des « Brandebourgeois ». De son côté, von Richthofen ordonne à ses aviateurs de profiter d'une éclaircie pour frapper les Soviétiques… mais tous reviennent en précisant que les *Panzer* n'avancent pas ! Von Richthofen enrage, mais il n'est pas au courant de la situation réelle, l'attaque soviétique ayant totalement désorganisé le *III. Panzerkorps* et ses lignes de communication.

Le 7, les Soviétiques reprennent l'offensive et se jettent sur Ardon : les Allemands sont obligés d'armer tous les personnels non-combattants pour tenir le périmètre. La *13. Panzer-Division* parvient à pousser au nord de Mairamadag, mais la progression n'est pas suffisante pour briser l'encerclement. Les Soviétiques, après un recoupage des informations à leur disposition, comprennent qu'ils ont encerclé une *Panzer-Division* et redoublent d'efforts pour réduire la poche. À chaque fois, le *Panzerregiment 4* parvient à repousser les assaillants, mais l'usure commence à gagner les troupes allemandes. Les médicaments manquent depuis la veille, et les blessés plus ou

▲ Ci-dessus : Ce *Panzer II Ausf. F* de la *13. Panzer-Division* a très certainement été déplacé pour être photographié après la bataille aux alentours d'Ordjonikidze. La chenille gauche a en effet été emportée...

▲ En haut : Une colonne de KV-1 monte au front dans le secteur d'Ordjonikidze en novembre 1942. Les renforts arrivent au compte-goutte, obligeant les officiers soviétiques à composer au jour le jour avec ce qu'ils ont sous la main. DR

M3 Stuart
Unité non identifiée
Armée rouge
Secteur de Fiag-Don, 28 octobre 1942



▲ Sur les bords du fleuve Terek, les fantassins soviétiques se sont installés dans des tranchées parfois creusées à la hâte. La dotation en armes collectives est parfois mal respectée, mais les fusils antichars sont encore tout à fait capables de neutraliser ou du moins de gêner les équipages des *Panzer*. DR

▼ Dans les faubourgs d'Ordjonikidze, les frantassins soviétiques sont réunis à la hâte et doivent élever des fortifications sommaires afin de retarder la progression allemande. Des troupes du NKVD côtoieront ainsi celles de la Garde et des divisions de fusiliers à l'état plus ou moins correct. Le commandement soviétique est bien conscient que si la cité tombe, les Allemands pourront donc faire route vers les champs de pétrole de Bakou... DR

moins graves s'accumulent dans les postes de secours. Quelques percées isolées permettent aux défenseurs de récupérer médicaments et munitions, mais en quantité insuffisante pour toute la poche.

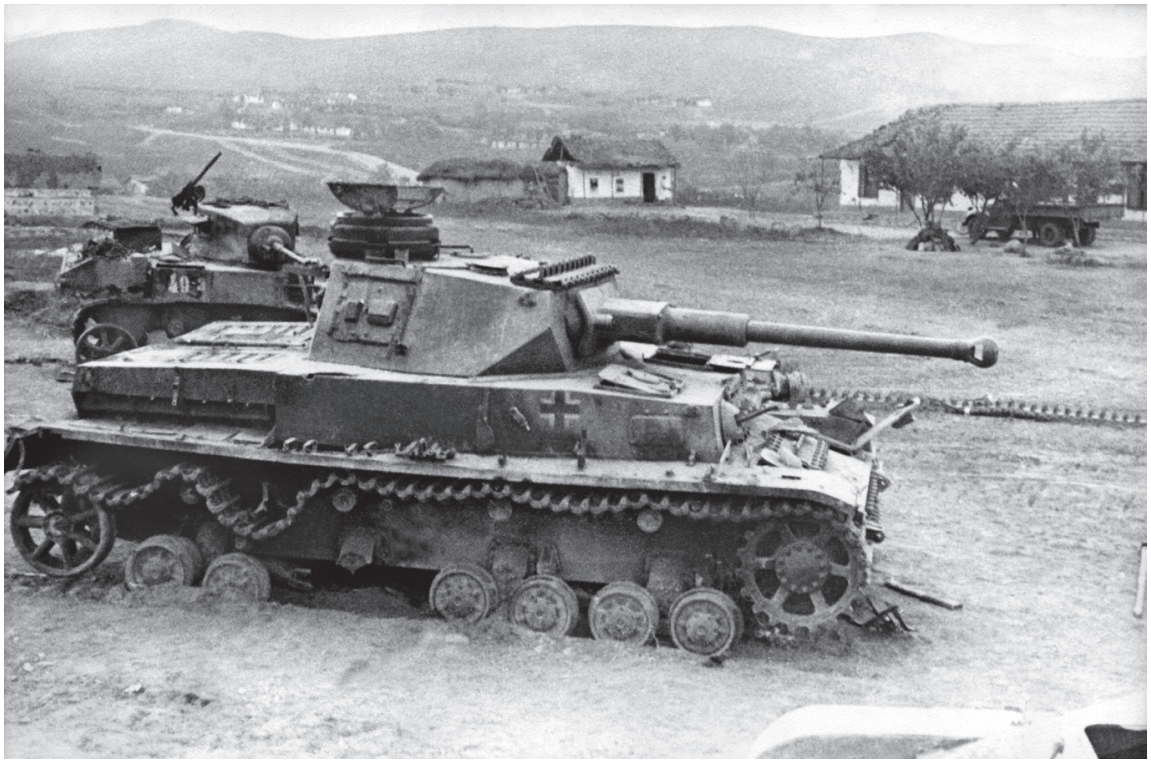
LE REVERS DE LA MÉTÉO

Les Soviétiques sont tout autant gênés dans leur ravitaillement que les Allemands, ce qui les oblige à calmer leur offensive le 9 novembre. Von der Chevallerie, qui est parvenu à rejoindre la poche quelques jours auparavant, signale à von Mackensen que les flancs ne vont pas pouvoir supporter la pression très longtemps. Heureusement pour les assiégés, la *SS-Division (mot.)* « Wiking » a été mise en état d'alerte la veille et file depuis Malgobek pour monter une contre-attaque. Le 10 novembre, l'avant-garde de la « Wiking » s'approche du secteur de la *23. Panzer-Division*, mais c'est du côté de la *13. Panzer-Division* que les Soviétiques sont les plus virulents. Les troupes de la Garde frappent fort, repoussant les défenseurs, qui cherchent à gagner du temps pour préparer la percée. Von der Chevallerie fait passer ses instructions à la *13. Panzer-Division* : tout ce qui est intransportable doit être détruit. Gizel en elle-même est abandonnée, les troupes se rapprochant de la lisière ouest de la poche, près du village de Nishnaya Saniba.

▲ Cliché posé qui ne manque pas d'allure ! Ces soldats soviétiques progressent dans une tranchée sommaire dans la poche de Gizel. On peut toutefois mettre en doute l'utilité d'un fusil antichar (manié par le soldat au premier plan) dans un environnement si compartimenté... DR

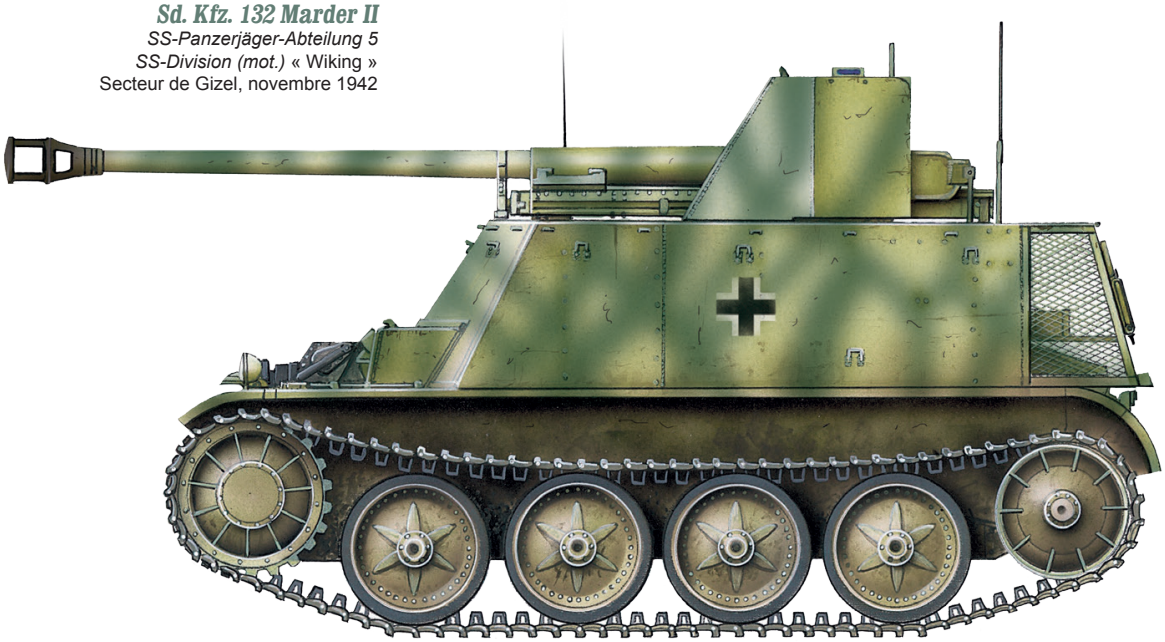
À 15h, les colonnes de la *13. Panzer-Division* s'ébranlent vers le gué de Mairamadag (nettoyé de toute présence soviétique par la *Kampfgruppe* « von Hake »), et les « Wikinger » ainsi que quelques « Brandebourgeois » de la *5. Kompanie* leur facilitent la traversée. L'évacuation se poursuit jusqu'à l'aube, moment auquel les Soviétiques commencent à concentrer leur feu sur le gué. L'offensive est lancée pour détruire ce qu'il reste de la *13. Panzer-Division*. Une vingtaine de blindés russes se rassemblant au sud de Nishnaya Saniba est repérée par le *Sturmbannführer* Mühlenkamp de la « Wiking ». Après avoir contacté une unité de *Flak* aux alentours, le *SS* leur ordonne de mettre en batterie leurs *8,8cm*… qui massacrent les blindés soviétiques. Quelques heures de répit sont ainsi gagnées par les Allemands, qui les mettent à profit pour désigner l'itinéraire de repli à emprunter en

◥ L'insigne divisionnaire sur le garde-boue gauche de ce *Panzer III Ausf. J* ne laisse aucun doute : nous sommes en présence d'un blindé de la *SS-Division (mot.)* « Wiking » dans le Caucase. US Nara

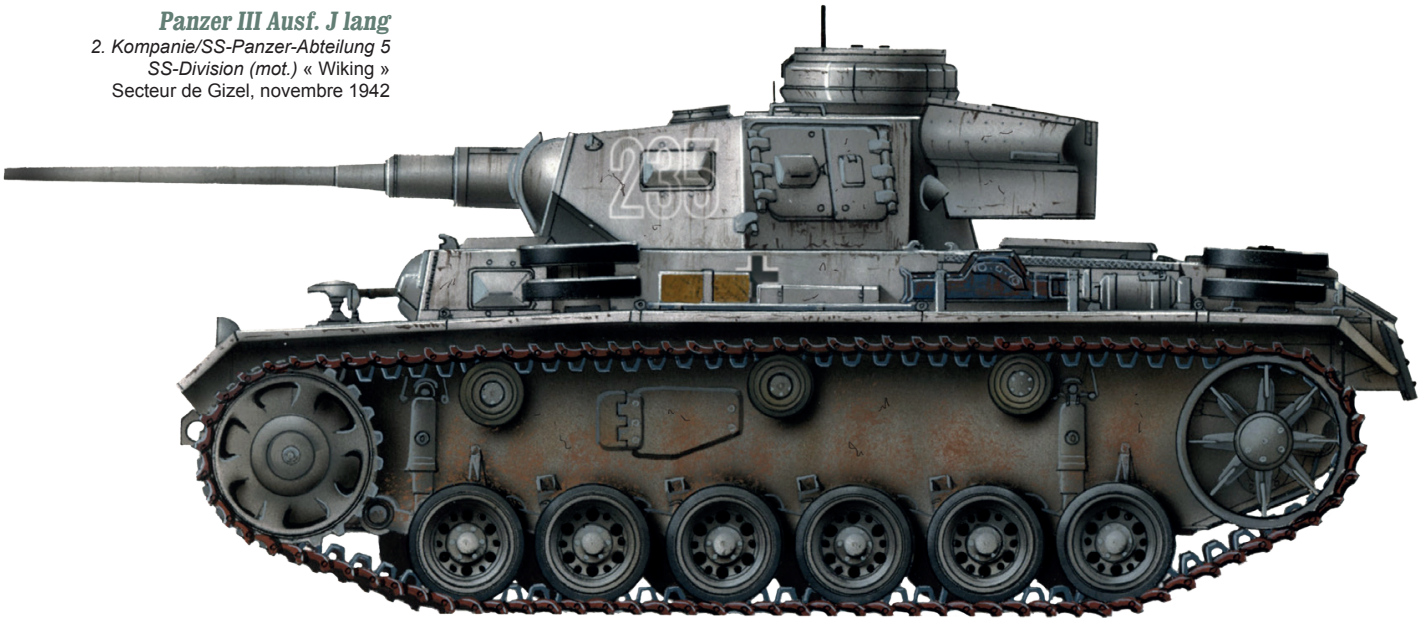


▶ Ce *Panzer IV Ausf. F2* (appartenant probablement à la « Wiking ») a été détruit près de Malgobek. La localité en elle-même coûte 20 blindés à la division. On peut apercevoir en arrière-plan un M3 Stuart, équipant les unités soviétiques et ayant très certainement transité par l'Iran.

Sd. Kfz. 132 Marder II
SS-Panzerjäger-Abteilung 5
SS-Division (mot.) « Wiking »
Secteur de Gizel, novembre 1942



Panzer III Ausf. J lang
2. Kompanie/SS-Panzer-Abteilung 5
SS-Division (mot.) « Wiking »
Secteur de Gizel, novembre 1942



fin de journée. Les restes de la *13. Panzer-Division* se replient en fin de journée, en abandonnant la plupart des armes et véhicules lourds, certains n'étant pas sabotés dans le processus. Le repli demeure un désastre pour la *13. Panzer-Division*, qui laisse près d'un demi-millier de véhicules sur le terrain, dont 63 *Panzer*…

La 37e armée ne parvient pas à accrocher le repli allemand. Von Mackensen tente de transformer l'échec d'Ordjonikidze en victoire grâce aux chiffres publiés : selon lui, en l'espace de deux semaines, ses troupes ont détruit 190 blindés russes, 250 canons et mis hors de combat plus de 16 000 fantassins. L'état de ses deux *Panzer-Divisionen* en dit long sur le choc : le 18 novembre, la *13. Panzer-Division* ne dispose plus que de 29 blindés opérationnels, pour 40 à la *23. Panzer-Division*. Les Soviétiques sont loin de laisser souffler les Allemands, et reprennent leurs assauts sur les restes du *III. Panzerkorps*. Von Mackensen (et *in extenso* von Kleist) a-t-il été trop optimiste à propos de l'opération visant à capturer Ordjonikidze ? L'Armée rouge est, en octobre 1942, encore minée par un manque de coordination flagrant et des matériels pas toujours capables de briser les pointes blindées. Mais, dans le Caucase, c'est le manque d'infrastructures routières amplifié par la météo désastreuse qui a empêché toute progression en profondeur des Allemands. Les Soviétiques ont, de leur côté, utilisé à bon escient l'environnement avec des troupes de qualité, comme celles de la Garde - même si certaines divisions de fusiliers se sont très mal comportées au feu. La retraite devant Ordjonikidze détruit les rêves de pétrole pour Hitler, qui voit là lui échapper les champs de Bakou… Surtout, la contre-attaque soviétique dans le Caucase va mener à un repli allemand vers le nord, ouvrant la voie à un encerclement de Stalingrad. Si les historiens s'accordent pour dire qu'à l'est, cette terrible bataille sur les bords de la Volga marque le « début de la fin » pour les Allemands, la campagne du Caucase est encore trop souvent passée sous silence. Pourtant, c'est bien en partie grâce aux efforts de Tioulenev et Maslennikov ainsi que grâce à la résistance de leurs *Frontoviki* devant Ordjonikidze que la *6. Armee* périra au début de l'année 1943. ■

BIBLIOGRAPHIE

- Glantz (D.), *Stalingrad*, volume 2, University Press of Kansas, 2009.
- Mahé (Y.), *Commandos du Reich*, tome 1, Caraktère, 2019.
- Rapports de combat sur www.germandocsinrussia.org

COMMENT DEVIENT-ON PANZERMANN ?

RECRUTEMENT ET FORMATION AU LONG DU CONFLIT

Les tankistes de la *Panzerwaffe* captent les imaginations : Michael Wittmann, Otto Carius, Kurt Knispel et bien d'autres sont entrés dans la légende. À leurs côtés, une pléthore de *Panzerschüzen* demeurés inconnus mais qui ont souvent dominé les champs de bataille. Retour sur la formation reçue par ces soldats d'élite.

Par Benoît Rondeau

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2020

REJOINDRE LES RANGS DE LA *PANZERWAFFE*

À l'issue du *RAD* (*Reichsarbeitsdienst*, ou « service du travail », encadrant les jeunes de 18 ans, avant leur appel), chaque jeune Allemand attend un télégramme lui indiquant la caserne où il doit se présenter pour le conseil de révision (*Musterung*), qui le déclarera apte ou non au service. L'appel survient à vingt ans, l'âge étant peu à peu abaissé au cours du conflit, comme ce fût le cas au cours de la Grande Guerre. Si la conscription s'effectue selon le système des régions militaires (ou *Wehrkreise*), c'est à dire en suivant une assise territoriale, l'arme blindée fait largement exception à cette règle puisque des recrues peuvent provenir des horizons les plus divers, ce qui n'empêche pas certaine spécificités de recrutement : la 2. *Panzer-Division* est ainsi en théorie formée de conscrits autrichiens… L'appel au volontariat complète le versement éventuel dans la *Panzerwaffe* d'une partie du contingent annuel de recrues. La *Panzerwaffe* ne manque pas de volontaires. La propagande met en effet un point d'honneur à mettre en valeur l'élite des formations de la *Wehrmacht,* et tout particulièrement l'arme blindée, la branche la plus moderne de la *Heer*, que l'on peut d'une certaine manière qualifier d'élite, là où 80% de l'armée demeure pédestre et hippomobile. Pour un jeune conscrit s'offre donc la perspective de servir au sein d'une arme médiatisée et à l'avant-garde technologique de l'époque. C'est ainsi qu'Otto Carius, fantassin en 1940, répond à l'appel de son chef de compagnie lorsque ce dernier s'enquiert de douze volontaires pour rejoindre l'arme blindée. L'attrait, lui, est multiforme. En ces temps où la possession d'une automobile revient encore à une minorité très restreinte, apprendre à conduire à bord d'un *Panzer* constitue une expérience particulièrement excitante. « Je n'avais jamais conduit de voiture avant et j'ai immédiatement été fasciné à cette seule pensée », raconte Wilhelm Ludwig après avoir découvert les joies de la motocyclette et de la conduite d'un *Panzer.*

Les soldats de la *Wehrmacht* représentent la première génération d'Allemands à servir

▶ Ce cliché a été pris lors d'une manoeuvre non datée, mais très certainement avant la guerre ou au début de celle-ci. L'officier est un arbitre de la manoeuvre, reconnaissable aux différents bandeaux blancs : celui sur sa Schirmmütze, en brassard et sur le capot de son véhicule. Ces officiers sont essentiels au bon déroulement des exercices.
Sauf mention contraire, toutes photographies archives Caraktère

◀ Trois *Panzer III Ausf. L* de la *2.SS-Panzer-Division* « Das Reich » photographiés à l'entraînement. Les plaques de blindage additionnelles sont bien visibles sur ce modèle de *Panzer III*, destinées à améliorer la protection de l'équipage face aux pièces soviétiques.

▼ En bas : Point de situation dans la chambrée pour ces jeunes *Panzermänner*, tous revêtus de la *Drillichjacke* qui en a vu des meilleures... Lits superposés, chauffage au milieu de la pièce, électricité : tous n'auront pas la chance de vivre dans des quartiers si confortables lors de leur instruction.

▼ Ci-dessous : Les exercices de la journée sont terminés, ces Panzermänner profitent du foyer de leur régiment pour lire, écrire à leurs proches ou jouer à des jeux. Le soldat au premier plan à droite est un musicien, reconnaissable par ses « nids d'hirondelle » sur les épaules.

en nombre au sein d'unités blindées, l'engagement de blindés n'ayant été qu'anecdotique dans la *Kaiserliche Armee* au cours de la Grande Guerre. La première école de *Panzer* est mise sur pied en novembre 1933. Il s'agit de la *Kraftfahrkampftruppenschule* Wünsdorf, près de Berlin. Outre tester les nouveaux matériels, on y forme les tankistes, mais également les soldats d'autres armes (servants de pièces de *PaK*, les *Kradschützen*, personnel des unités d'*Aufklärung*). Une de ses casernes satellites est la *Schließlehrgang* Putlos, l'école de tir des blindés, établie sur la mer Baltique. Les *Panzerschulen* se multiplient, à l'image de celle de Grafenwöhr, qui sera l'un des principaux champs de manœuvre. Le centre de formation de Paderborn compte parmi les plus célèbres de l'arme blindée.

La coopération interarmes, spécifique à la *Wehrmacht,* reçoit une attention toute particulière. L'école des *Panzer* de Döberitz insiste pour que des exercices soient conçus et réalisés en concomitance avec l'infanterie, l'artillerie, le génie, ainsi qu'avec l'aviation. Les exercices tactiques occupent la moitié du temps. Dès que possible, dans tous les cas moins de six semaines après l'incorporation, c'est à dire pendant la période des classes, les recrues participent à des manœuvres impliquant jusqu'à la division dans son intégralité et qui impliquent différentes armes. Des exercices qui conduisent les apprentis tankistes, loin d'être cantonnés dans une caserne spécifique, à suivre une formation dans plusieurs zones de manœuvres.

Le journal personnel (très peu respectueux de la concordance des temps…) de Kurt Liestmann, qui rejoint le *Panzer-Regiment 8*, nous raconte comment se déroulait la formation à Grafenwöhr en 1938, mais aussi les tribulations de son régiment à l'été et à l'automne de cette année-là, illustration parfaite des exercices de coopération interarmes préconisés en haut lieu. « Dimanche, nettoyage des armes et services techniques. Le camp est vaste et bien aménagé. Le terrain est semblable à notre Brandebourg. Lundi, en état d'alerte. L'après-midi, nous commençons la marche. La route fait 40 km, à travers un très joli paysage, similaire au Brandebourg, mais avec davantage de collines. Notre lieu de rassemblement est une forêt épaisse, rocheuse, avec de l'herbe et des myrtilles. Nous construisons avec célérité une belle tente pour notre *Zug* [section]. Weber est notre chef de *Zug*. À 1 heure, nous nous mettons en route.

À l'aveuglette et parfois sans luminosité. De bonnes routes et des obstacles. Notre équipage conduit bien. Nos *Panzer* évoluent de tous côtés. L'artillerie continue à tirer. À 3 heures nous arrivons sur la seconde position. Les obus de l'artillerie tombent à une distance d'environ un kilomètre. Le jour se lève. Nous ne sommes pas déployés. Par mesure de sécurité, l'artillerie doit changer de position. Un peu déçus et fatigués, nous rentrons à Grafenwöhr en longeant les positions d'artillerie. Poussière, chaleur, nous sommes sales mais de bonne humeur. Mardi à 2h15, nous nous rendons à la première zone de rassemblement. Les positions d'artillerie sont disposées en un vaste demi-cercle autour de nous et elles ouvrent de nouveau le feu. Le faible bruit nous révèle que les obus passent au-dessus de nous. Un ballon captif se trouve à l'horizon. 66 batteries sont impliquées dans l'exercice. Le tir d'artillerie se porte en avant et les bois sont recouverts par la fumée des explosions. La *Panzer-Brigade* passe à l'attaque. Les *shrapnels* de l'artillerie tombent loin de nous. Nous sommes les seconds à nous mettre en mouvement, devant nous se trouve le *II./Abt.*, à gauche se tient le *Panzer-Regiment 7*. À la fin de l'exercice, nous rentrons au camp sales, assoiffés et en sueur. Vendredi 1er juillet 1938. Le *Zug* exécute des exercices de tirs et notre *Zug* tire bien. 4 juillet 1938. Deux heures d'entrainement au niveau de l'*Abteilung*. Presque 30 villages sont sécurisés sur la zone d'entraînement. […] On éprouve parfois un sentiment étrange en entrant dans un tel village. Nous laissâmes derrière nous les champs et les prairies, il y a partout des coquelicots, de la camomille et des bleuets. Nos Panzer laissent facilement leurs traces dans ces champs colorés. » Le *Panzer-Regiment* 8 forme ses tankistes à Müsingen et Heuben, dans le Bade-Wurtembderg, où l'entraînement se poursuit pendant une semaine,

▲ Manoeuvres à l'instruction pour ces *Panzermänner* en 1940 ou peu avant. Les hommes sont coiffés de la *Schutzmütze*, béret rembourré jugé peu pratique pour le port des écouteurs et abandonné après la campagne de France. Les *Panzer I* côtoient encore les *Panzer II*, et les équipages manoeuvrent au fanion... Nous sommes loin de la *Panzerwaffe* de 1944 !

▶ Comme dans les autres branches de l'armée, les exercices physiques - notamment la gymnastique - sont présents en nombre dans le programme d'instruction des *Panzermänner*. L'adage « Un esprit sain dans un corps sain » n'a jamais été autant appliqué que dans la *Wehrmacht*.

▶ Séance d'instruction dans une boulaie ! Ces jeunes soldats écoutent attentivement les explications de l'instructeur qui a ramené un tableau pour l'occasion. Sur la partie supérieure gauche du tableau figure une représentation du réticule de visée utilisé sur les blindés allemands. À n'en pas douter, la leçon porte sur le tir.

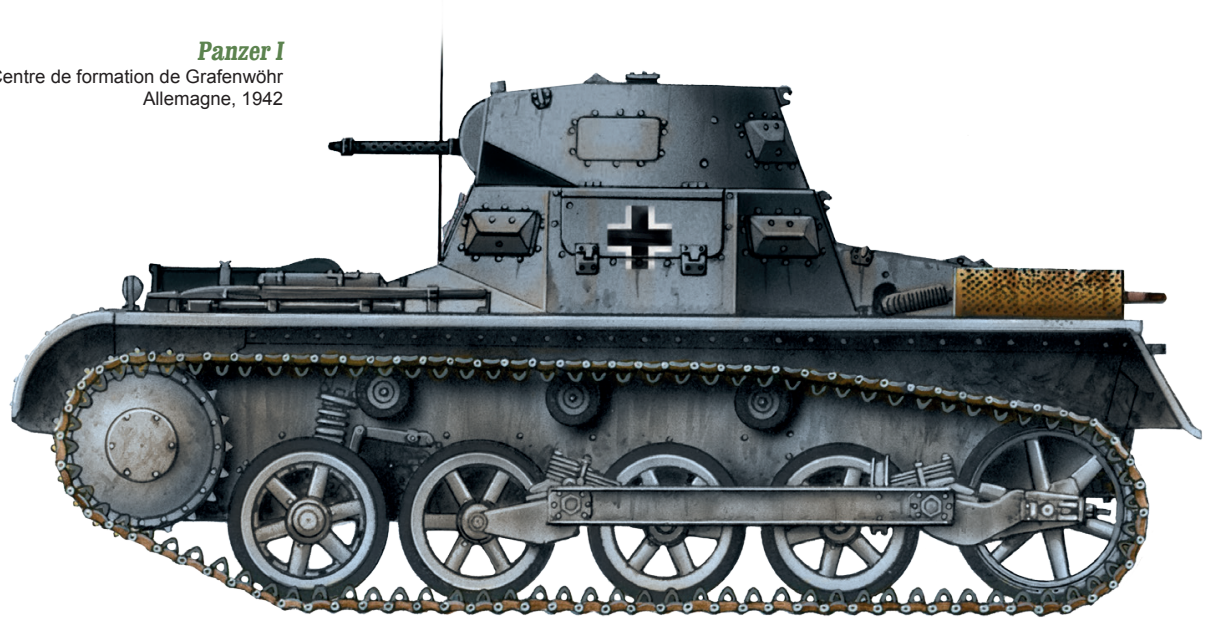
[1] Pour la formation du *Landser* en caserne, voir Rondeau (B.), *Être soldat de Hitler*, Perrin, 2019.

mais cette fois-ci avec l'infanterie. Le régiment est ensuite affecté à Böblingen où, pendant un mois, il s'exerce à la conduite de nuit, ainsi qu'au rassemblement. Des trains emmènent l'unité jusqu'à Bergen pour une autre semaine d'exercices de tirs, avant un retour à Böblingen.

FORMATION INITIALE

La formation d'un soldat au sein de la *Wehrmacht* débute invariablement par une période d'entraînement initiale commune à toutes les recrues. Le simple soldat n'assimile pas uniquement les fondamentaux de l'utilisation de son armement individuel, mais il doit également maîtriser l'art de reconnaître les avantages et difficultés du terrain, savoir aménager une position défensive ou encore lire une carte, impératif qui n'est pas exigé des seuls cadres. Au bout de six semaines d'entraînement intensif au combat d'infanterie, le nouveau soldat commence à se spécialiser dans une branche de l'armée. Le chef de compagnie dans laquelle un soldat est affecté est à ce moment-là responsable de la poursuite de la formation. L'entraînement de base du tankiste est donc similaire à celui d'un fantassin [1], si ce n'est l'addition de l'apprentissage du combat antichar, une manière d'ébaucher la coopération interarmes, puisque les techniques de combat d'infanterie ne seront pas inconnues du personnel des blindés du fait du temps de formation commune. Les tankistes doivent savoir manipuler les pistolets-mitrailleurs MP 40 et les pistolets de dotation, mais aussi les universelles grenades à manche. Une aptitude qui trouve sa nécessité lorsque l'infanterie d'accompagnement fait défaut, lorsque des membres d'équipage sont contraints de quitter leur véhicule blindé pour une raison ou pour une autre, ou encore afin d'assurer un service de garde dans un campement. De fait, les *Panzerschütze* seront contraints de faire le coup de feu en plus d'une occasion. L'usage de la MG de tourelleau requiert aussi un entraînement adéquat, qui pourra s'avérer salvateur.

Panzer I
Centre de formation de Grafenwöhr
Allemagne, 1942



▶ Ce *Panzer I* dont la tourelle a été retirée est utilisé en tant que véhicule d'écolage, notamment pour former les futurs *Panzermänner* à la conduite de ce type d'engins. En plus de donner une seconde vie à ces blindés dépassés, cela permet aux *Panzermänner* de se faire la main sur un véritable engin blindé, loin des *Panzer-Attrappen* du début des années 30.

▼Deux *Panzer II* flambant neufs sont à l'entraînement, les officiers semblant observer des manoeuvres au loin. Le cliché permet de noter l'étroitesse de la chenille de ce blindé.

L'ensemble des *Panzerschütze* suit des cours exposant les fondamentaux du combat de chars au niveau de la section et à celui de la compagnie. Toutes les situations tactiques sont abordées et les hommes apprennent à discerner et comprendre les pratiques qui auront tôt faits de réduire leur blindé à l'état d'épave. Pour ce faire, chaque situation dépeinte comme erronée est mise en parallèle avec la pratique qui est la bonne et qui assurera la survie sur le champ de bataille. Les *Panzerschütze* bénéficient ainsi de dessins et croquis explicatifs très clairs : d'un côté la méthode juste (« *Richtig* ! »), de l'autre ce qu'il faut éviter (« *Falsch* ! »), le tout accompagné d'explications rapides mais suffisantes pour comprendre les raisons de ces conseils vitaux. Tous doivent savoir réagir d'instinct en cas de panne soudaine, si un ouvrage d'art s'effondre sous le poids du *Panzer* ou, dans la pire des cas, lorsque l'engin est touché. Les hommes sont également formés pour identifier les différents types de véhicules, amis comme ennemis, une faculté qu'il faut sans cesse remettre à jour en unités avec l'entrée en lice de nouveaux engins.

L'ensemble de l'équipage doit se montrer capable d'effectuer un certain nombre de

tâches. Les hommes sont entraînés à camoufler leur engin et apprennent l'usage des fumigènes. Tous doivent être versés dans l'art d'entretenir les chenilles, ce qui n'a rien d'une sinécure, particulièrement sur un *Tiger*, ainsi que, plus généralement, du train de roulement. Bien que dotés d'une excellente pression au sol, les Tiger et les Panther ont en effet cette particularité de courir le risque de voir la boue s'accumuler et geler entre les galets. On se prépare donc aussi à reconnaître le terrain et éliminer des obstacles. Les exercices portent sur diverses situations de combat dont il faut maîtriser les gestes : évidemment des exercices de tirs contre cibles terrestres depuis le *Panzer,* mais aussi de défense contre avion et de lutte contre les gaz. Combattre, c'est aussi se mouvoir sur le champ de bataille, ce qui suppose d'être formés à cet effet. Tous apprennent à reconnaître les signaux optiques. Les hommes les plus méritants sont promus *Gefreiter* (caporal). L'entraînement est en effet le moment de déterminer ceux qui sont aptes à suivre la formation de sous-officiers. Il permet au final de déterminer ceux qui seront chefs de chars ou *Bordführer*, puis les chefs de section, les *Zugführer*. Les officiers qui se destinent à l'arme blindée suivent des cours particuliers : les fondamentaux sur l'emploi des *Panzer,* la coopération interarmes… L'aspirant-officier ou l'officier apprend à diriger un *Panzer,* ainsi qu'un *Zug* ou un *Halb-Zug* (groupe de combat). Au besoin, l'homme reçoit une formation de conducteur s'il ne l'a pas déjà reçue. C'est de la responsabilité du chef de compagnie aussi qu'incombe la sélection pour affecter les recrues, qui en qualité de radio, qui en qualité de conducteur…

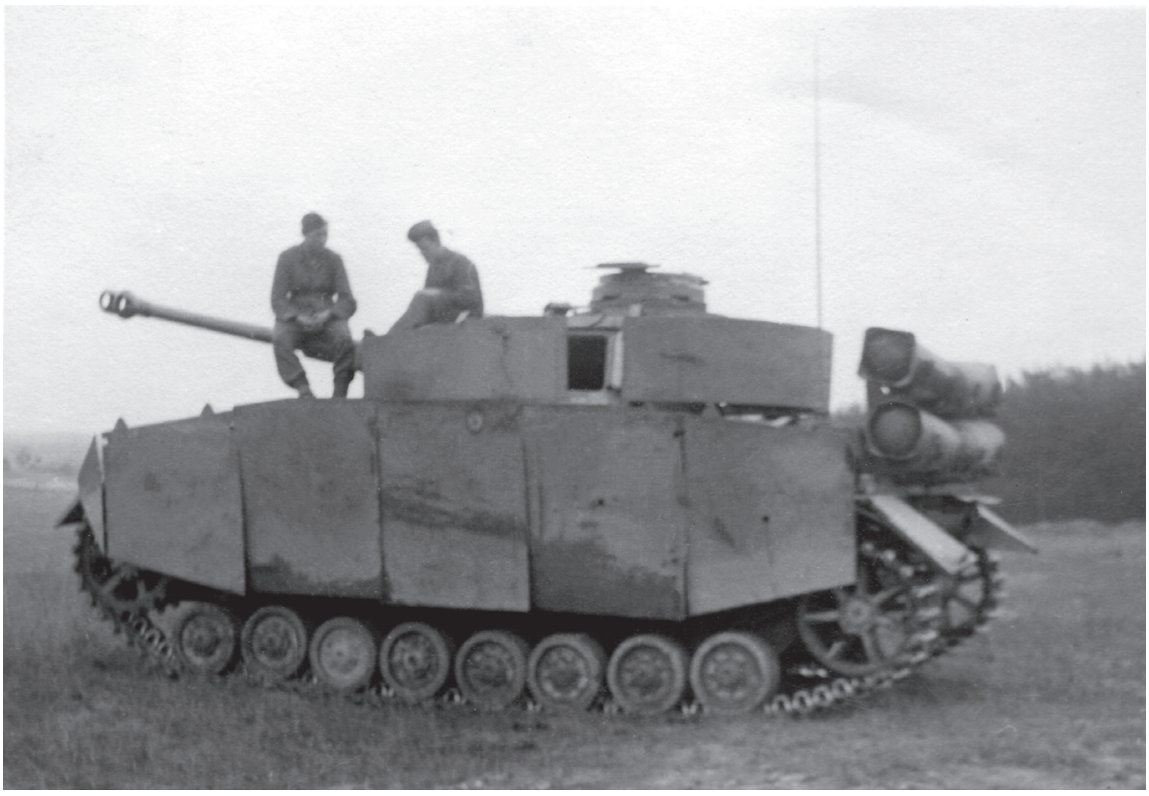
SPÉCIFICITÉ MAIS POLYVALENCE

Au bout de six mois, les recrues sont réparties en groupes pour un entraînement plus poussé, en qualité de tireurs, conducteurs, mécaniciens ou radios. Les apprentis tankistes sont d'abord entraînés individuellement, puis en tant qu'équipage : dans un *Panzer*, le travail en équipe est encore plus primordial que dans l'infanterie. Le soldat destiné au service dans un *Panzer* suit une formation spécifique au poste de l'un des cinq membres d'équipage d'un char. La *Wehrmacht* mettant l'accent sur la polyvalence et visant à l'excellence de la formation, les *Panzerschütze* sont entraînés à occuper un autre poste que le leur au sein de l'équipage. Une nécessité en cas de pertes, précaution qu'on retrouve dans d'autres armes au sein de l'armée allemande, notamment dans l'artillerie.

Si on se spécialise, tous doivent toutefois apprendre à manipuler la radio, bien que la formation soit plus poussée pour le mitrailleur de caisse qui est avant tout l'opérateur-radio du *Panzer* (le *Funker*). L'homme apprend ainsi toutes les procédures radiotéléphoniques et à utiliser le matériel aussi bien en émission qu'en réception. Il s'instruit aussi dans l'art d'effectuer des réparations mineures sur son équipement en cas de dysfonctionnement. Le radio doit par ailleurs être capable d'utiliser des panneaux de reconnaissance aérienne (même si le drapeau frappé de la svastika est communément employé, en tout cas dans la première partie de la guerre). Lorsque le combat commence, la discipline radio est de rigueur, pratique qui s'inculque pareillement.

▲ Ci-dessus : Bien loin du *Panzer I*, ce *Jagdtiger* est lui aussi tout juste sorti d'usine et bientôt livré à son unité. Il va sans dire qu'après avoir appris à piloter sur un blindé plus petit, les *Panzermänner* ont besoin d'un moment d'adaptation. En arrière-plan, on distingue un très sympathique *Tiger II* à tourelle Porsche.

▲ En haut : Autre vue d'un *Panzer I* détourellé, très certainement avant la campagne de France. La formation à la conduite sur *Panzer I* est en fait une initiation à la manoeuvre, car chaque blindé dispose d'un gabarit différent mais se conduit à peu près de la même façon.



▲ Exercice de coopération avec les fantassins pour l'équipage de ce *Panzer III Ausf. L*. Savoir diriger un blindé n'est pas suffisant pour un équipage de chars, il faut aussi qu'il soit conscient de son environnement alentour et de la présence des fantassins pour travailler en symbiose avec eux.

◀ Plus la guerre dure, plus le Reich est obligé de réassigner ses ressources, notamment en carburant. La formation des *Panzermänner* est touchée avec l'adoption de véhicules à gazogène, comme ce *Panzer IV* dont on distingue les réservoirs à l'arrière.

Si les jeunes Allemands peuvent acquérir la maîtrise de la conduite au sein du *NSKK* (le corps de transport du parti nazi), à une époque où la possession d'une automobile reste peu répandue, l'art de manœuvrer un engin chenillé requiert d'autres aptitudes que seule la *Wehrmacht* est en mesure d'inculquer. L'affectation au poste de conduite suppose acquérir de nombreuses aptitudes. Le conducteur apprend ainsi à rouler en tout terrain, négocier un virage, traverser un champ de boue ou évoluer sur un terrain gelé. La première précaution est de veiller à ses flancs, ce qui suppose d'évoluer à l'unisson avec les autres *Panzer* du *Zug*, tout en apprenant à garder ses distances. Il doit aussi apprendre à gérer la boîte de vitesse comme il se doit et, par conséquent, adapter le bon rapport de vitesse à la situation. La tâche est plus ardue qu'il n'y paraît : le champ de vision, par ailleurs fort réduit, ne débute qu'à plusieurs mètres du

blindé, ce qui exige une aptitude à anticiper puisque le conducteur ne discerne rien de l'environnement immédiat. Le rôle de ce dernier est primordial, bien que souvent mésestimé : de sa compétence dépend ni plus ni moins la survie de l'équipage. L'homme doit d'instinct savoir où se positionner pour que le *Panzer* puisse ouvrir le feu sur l'ennemi, mettre à profit le terrain pour obtenir les conditions optimales de dissimulation et, plus que tout, de ne pas entraîner l'immobilisation en plein champ de bataille, faute d'avoir su anticiper un obstacle ou suite à une erreur de conduite. Le *Fahrer* doit donc être capable de prise d'initiative rapide. Si le *Panzer* est stoppé dans sa progression par un champ de mines ou un fossé, il faut savoir maintenir le char en mouvement pour ne pas offrir une cible trop facile : un *Panzer* immobile sur est un engin et un équipage condamnés à brève échéance. Il faut pourtant adapter sa vitesse, savoir quand ralentir et quand s'arrêter ou presque - lorsqu'il faut ouvrir le feu. L'apprentissage de la conduite est encore plus ardu à bord des engins sans tourelles, à savoir les *Panzerjäger* et les *Sturmgeschütze* (si la *Sturmartillerie* ne fait pas partie de la *Panzerwaffe,* ces blindés sont employés de plus en plus au sein des *Panzer-Divisionen* et des *Panzergrenadier-Divisionen*), puisqu'il faut manœuvrer les chenilles pour se mettre en position de tir. Au conducteur échoient plus particulièrement les tâches de maintenance. Toutefois, lorsque le *Panzer* rejoint à l'atelier de la compagnie, il est entendu que tout l'équipage doit mettre la main à la pâte et assister les mécaniciens, le démontage des galets des *Tiger* et *Panther* ou encore le changement de chenilles d'un *Tiger* devant être monté sur une plate-forme ferroviaire ne concernant pas que le seul chauffeur du blindé.

▲ Ci-dessus : Une vue du centre de formation de Grafenwöhr où des équipages sont en train d'éprouver la conduite hors route d'un Tiger I et d'un Panther.

▲ En haut : Toujours à Grafenwöhr, c'est cette fois-ci le franchissement d'un fossé qui occupe les *Panzermänner*. Un *Sd. Kfz. 8* est visible sur le côté pour remorquer le blindé en cas de situation périlleuse.

◀ L'équipage de ce Panzer IV fait une pause à l'entraînement et prend l'air en dehors du blindé. La durée de la formation ne va que se raccourcir au fur et à mesure du déroulement du conflit...

◀ L'occasion était trop belle ! Le photographe a bien senti l'allure martiale de cette prise de vue. Le Bordführer émergeant de son tourelleau est armé d'un MP40, arme qui lui permettra d'assurer la défense rapprochée de son blindé en cas de risque majeur.

▶ Grandes manoeuvres avant-guerre : des officiers (dont un arbitre reconnaissable à son brassard blanc) font une pause à côté des *Panzer II* et *Panzer I*.

▶ Les *Panzer* d'écolage sont signalés par un écriteau particulier, à l'avant ou à l'arrière (voire les deux) : sur celui-ci, en Norvège, l'écriteau se trouve sur la plaque de blindage avant, sous le canon.

▼ Démontage et nettoyage des mitrailleuses de bord pour ces futurs Panzermänner. Utiliser cette arme dans un milieu aussi confiné et mal éclairé qu'une tourelle de *Panzer* nécessite de la connaître sur le bout des doigts.

Certains conducteurs sont aussi entraînés à servir comme estafettes motocyclistes – au moins avant la guerre. Une aptitude qui peut s'avérer utile en cas de silence radio en opération, bien que le recours à des hommes de liaisons des états-majors soit préférable.

Si le tireur (*Richtschütze*) et le chargeur (*Ladeschütze*) débutent la formation ensemble, la suite de l'entraînement s'effectue de façon séparée, la première phase ayant déterminé quels sont ceux qui s'avèrent être les plus aptes à faire office de tireurs. La maîtrise de l'emploi de l'armement principal du *Panzer* est d'évidence de prime importance : la victoire et la survie sur le champ de bataille en dépendent. L'équipage doit acquérir tous les automatismes et savoir réagir promptement car remporter un duel entre blindés ou contre un canon antichar est une question de secondes, mais aussi de choix. L'entraînement est donc affaire d'équipe, celle de l'équipage de tourelle, étant entendu que le rôle du conducteur, on l'a vu, est également vital. À l'origine de la *Panzerwaffe,* l'apprentissage au tir se déroule initialement à Putlos, sur la Baltique. Des cibles mouvantes sont tirées sur des traîneaux lors des séances d'entraînement au tir au canon, les instructeurs observant le résultat à la jumelle. Avec le développement de l'arme blindée, les polygones de tir se multiplient, et les *Panzerschütze* bénéficient de plus en plus d'optiques remarquables sur leurs engins. Un avantage décisif car le premier à ouvrir le feu est souvent celui qui survit… Le tireur doit apprendre d'abord à ouvrir le feu pour l'acquisition de cible (*Einschiessen*) avec un obus traceur ou explosif, ce qui peut se traduire dans le premier cas par un coup au but détruisant d'emblée l'objectif, puis à savoir tirer pour anéantir la cible (*Wirkunsschiessen*), même si, dans les faits, la puissance de l'armement allemand permet de lier les deux (*Einschiessen* avec un perforant s'avère rarement nécessaire en-dessous d'un kilomètre et il fortement déconseillé lors d'un duel entre chars, de même que lorsque le tir d'un obus explosif vise une cible assez grande, comme une masse de fantassins), ce qui n'est pas le cas en 1940-1941 face au B1 bis, Matilda, T-34 et KV-1.

L'apprentissage passe par quelques méthodes et pratiques qui tombent sous le sens, comme par exemple user de la MG de caisse ou de tourelle pour neutraliser des fantassins ennemis à courte portée. En revanche, il faut tirer au canon pour détruire un antichar distant de plusieurs centaines de mètres, sauf si ce dernier est orienté dans une autre direction et que les servants peuvent être aisément mitraillés. Tout dépend aussi de la portée de l'armement principal et de la puissance de protection de la cible, facteurs qui dépendent avant tout de la puissance de feu du canon, ainsi que de la distance d'engagement, et d'autres facteurs (présence de murs, haies, etc). Le tireur apprend à suivre les procédures selon le type d'obus employé, et selon que la cible soit relativement proche, soit moins d'un kilomètre, distante jusqu'à environ 2000 mètres, ou au-delà, la baisse de précision ne cessant de s'accentuer avec la distance. Il faut impérativement apprendre à tenir compte du terrain et de la configuration du champ de bataille, et notamment du fait qu'il y ait ou non des troupes amies entre sa position de tir et la cible visée. Le *Panzermann* doit apprendre également l'art du tir de déflection lorsque la cible évolue perpendiculairement ou obliquement par rapport à son champ de vision et de tir. Si, *a priori*, le chef de char décide de l'obus à employer, le tireur doit être capable de choisir la munition adéquate de sa propre initiative, même si son supérieur peut décider, au dernier moment, d'intervenir, par exemple s'il juge que

le tir risque de survenir trop tôt. Pour faciliter le tir et sa rapidité en cas de cibles multiples, le tireur doit être capable de toutes les traiter jusqu'à un changement d'ordre, sans à avoir à attendre des instructions pour viser et frapper tel ou tel ennemi. L'entraînement du tireur est donc poussé pour répondre à ces différents cas de figure. L'équipage apprend aussi à effectuer les corrections nécessaires et à étalonner un canon s'il s'avère que celui-ci a perdu de sa précision. Pour ce faire, il suffit d'ouvrir le feu sur une cible située à une distance déterminée et d'ajuster les optiques en conséquence, puis de vérifier que tout est en ordre en tirant plusieurs obus de suite (idéalement cinq). Au final, les *Panzerschützen* doivent apprendre à ne pas commettre les erreurs mortelles qui peuvent les condamner, même à bord des *Panzer* de la dernière génération, Tiger et autres Panther. Il importe donc de suivre la procédure admise et inculquée à l'entraînement, faute de quoi on s'expose à une perte de temps (qui peut s'avérer fatale), ainsi qu'à un gaspillage de munitions.

◀ Exercice de franchissement de coupure humide pour ce *Panzer*, très certainement en Allemagne. L'équipage doit être pleinement conscient des capacités de son blindé à franchir une coupure humide, auquel cas le résultat de la manoeuvre risque d'être fort déplaisant...

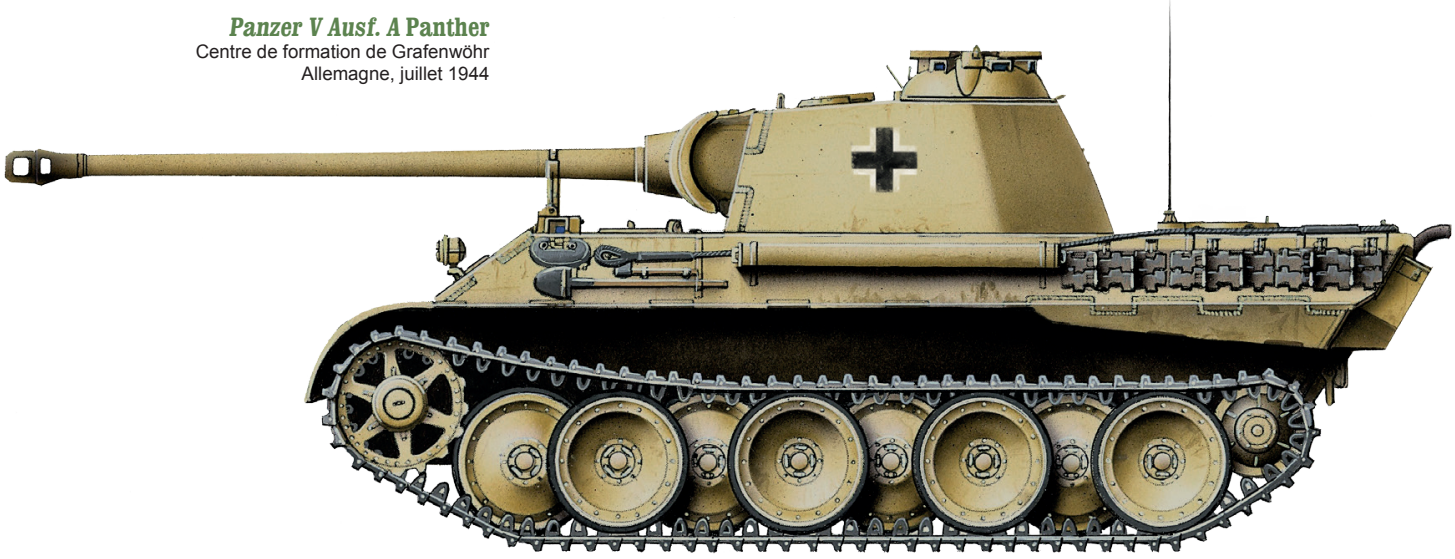
◣ Plusieurs blindés étrangers sont récupérés par les Allemands pour servir de plateformes de formation à la conduite, comme les B1bis capturés en France en 1940.

Au cours des exercices, l'équipage prend peu à peu conscience de sa dextérité au combat du fait de sa maîtrise des gestes et de l'acquisition de cibles, sentiment qui ne peut qu'être renforcé par la puissance des Tiger et des Panther, alliant blindages épais à un armement dont l'allonge et la puissance leur assurent une supériorité absolue théorique sur le champ de bataille (à tout le moins dans les profonds compartiments de combat, et si le ciel n'est pas infesté de *Jabos*…).

UNE FORMATION ABRÉGÉE APRÈS L'ENTRÉE EN GUERRE

Les impératifs de la guerre poussent à mettre au point une formation abrégée. La formation de base dure 21 semaines, mais, à partir de 1944, elle est organisée de façon à ce que le *Panzerschütze* soit apte à connaître son baptême du feu au bout de 16 semaines seulement. Au cours de cette même année 1944, on raccourcit davantage

***Panzer V Ausf. A* Panther**
Centre de formation de Grafenwöhr
Allemagne, juillet 1944



▲ Phase d'entraînement sur Tiger pour Otto Carius ! Son unité a réceptionné ces nouveaux fauves en Bretagne, à Ploërmel, permettant aux *Panzermänner* d'effectuer leurs premiers tours de chenilles avec cet engin dans des conditions relativement différentes de celles du front de l'est. Coll. Carius

▼ Alignement de *Panzer I* à l'entraînement. Le gabarit de ce blindé léger permet aux *Panzermänner* de le prendre en main plus facilement. Mais le bond technologique va être conséquent...

encore le temps de préparation : les recrues doivent être prêtes au combat au bout d'un laps de temps n'excédant pas trois mois. Il n'est parfois plus possible de former un homme à occuper une autre position dans le char. Le manque de prudence est mère de la nécessité : bien de jeunes tankistes partent au feu trop précocement, la *Wehrmacht* et Hitler estimant à tort que la qualité du matériel – ainsi que la volonté - compenseront l'infériorité numérique et les écueils d'une formation abrégée. Les déboires des puissants Panther de la *12. SS Panzer-Division* « Hitlerjugend » en Normandie ou des *Panzer-Brigaden* en Lorraine illustrent combien ils se bercent d'illusion à ce propos. Le besoin rapide en *Panzerschütze* pousse à mettre l'accent sur le combat au niveau de l'équipage. Par ailleurs, l'expérience acquise au front au cours de premières années de la guerre permet de déterminer quelle partie du programme d'entraînement établi dans les années 1930 reste prioritaire et absolument nécessaire.

En mai 1943, Heinz Guderian, revenu au service après sa disgrâce de l'hiver 1941-42, est désormais *Generalinspekteur der Panzertruppen.* À ce titre, il édicte quelques règles impératives pour la formation des unités de *Panzer.* Il interdit un certain nombre de pratiques, jugées inutiles ou bien faute de pouvoir y accorder du temps : ainsi des exercices en classe en lieu et place de véritables entraînements au combat, mais aussi le « drill ». Guderian ordonne que l'entraînement soit polyvalent et mené à divers niveaux, et ce dès le début : plus question de consacrer tant de semaines à des exercices au niveau du *Zug,* puis plusieurs semaines à un autre niveau, etc. Tout doit être inculqué de façon concomitante aux recrues. Un impératif qui peut s'expliquer par la nécessité soudaine de dépêcher une formation sur le front si la situation l'exige : une réalité qui vient d'éclater au grand jour alors qu'il a fallu parer au plus pressé pour répondre aux crises simultanées survenant à Stalingrad et en Tunisie. Pour Guderian, l'accent doit plus particulièrement être mis sur l'expertise au tir sur toutes les armes. Le *Generalinspekteur* précise : « de bons résultats peuvent être obtenus avec peu de munitions. » Une remarque motivée par un souci d'économie, une lutte contre le gaspillage, mais aussi sans doute car, au combat, le premier qui ouvre le feu gagne un avantage certain et il importe de détruire l'ennemi avec le moins d'obus possible. De fait, bénéficiant des retours d'expérience, les exercices de tirs, standardisés, ne cessent d'évoluer au cours de la guerre. Il est courant d'effectuer en prémices un exercice sans munitions, en répétant tous les gestes, puis de passer à l'entraînement à obus et balles réels. Guderian entend également que l'entraînement porte sur les points faibles qui ont été décelés : le combat de nuit ou en faible luminosité, le camouflage, le combat en zone forestière, etc.

Des recommandations et des ordres repris en 1944 par le *Generaloberst* Geyr von Schweppenburg, lorsqu'il est responsable de l'entraînement des forces de *Panzer* déployées à l'Ouest pour repousser l'Invasion attendue au printemps 1944.

La tâche de Geyr von Schweppenburg est d'autant plus ardue qu'il ignore le temps qui lui est imparti pour préparer ses troupes : tout dépend des Alliés, seuls à décider où et quand surviendra l'offensive. Pis, l'emploi des *Panzer* divise le haut-commandement à l'Ouest, alors même que les différents scénarios et stratégies envisagés requièrent des entraînement fort différents. Pour Geyr von Schweppenburg, le terrain d'exercice doit être réaliste, ce qui bannit le champ de tir traditionnel, devenu obsolète. En France, les unités de *Panzer,* notamment les bataillons de Panther, suivent des exercices à Mailly-le-Camp ou à Mourmelon. Comme Guderian, il insiste sur le combat de nuit ou sous faible luminosité (probablement en raison de la maîtrise du ciel attendue des Alliés, même si Schweppenburg n'en a pas pleinement compris les implications sur les plan tactique et stratégique, contrairement à Erwin Rommel), les exercices de tirs et estime comme contre-productif d'employer à cette fin des munitions à blanc, ainsi que toute forme d'apprentissage sur les trajectoires des obus : on apprend sur le terrain avec des obus non factices !

Le matériel d'écolage fait par ailleurs parfois défaut dès le début de la guerre, ne serait-ce qu'en raison des impératifs du front. Les équipages sont ainsi souvent formés sur des engins obsolètes, car ces derniers n'ont plus d'utilité à être déployés en ligne. Le seul avantage de cette pratique est de ne pas user prématurément un précieux matériel, si l'entraînement avait lieu en permanence avec l'équipement le plus moderne. La conduite d'un char peut d'abord s'acquérir à partir de caisses détourellées. Apprendre à combattre à bord d'un B1 bis français de prise, un *Panzer II* ou, plus

tard, un *Panzer III* n'est certes pas la panacée lorsqu'il faut servir sur des engins d'un autre type, sur lesquels la formation est parfois raccourcie, voire quasiment escamotée. Ces engins relégués à l'entraînement, y compris de puissants *Panzer* devenus poussifs avec l'âge sont jetés dans la fournaise sous l'emprise de la nécessité : ainsi, au cours de l'opération « Market-Garden », des *Panzer* obsolètes sont lancés contre la « Hell's Highway », tandis que de vieux Tiger I sont engagés sur Arnhem. L'absence initiale de possibilité de se former sur la monture sur laquelle on va combattre n'est pas systématique, un temps de formation étant de toute façon impérativement mené sur le nouveau matériel. Pour les engins les plus modernes à la technologie nettement plus complexe que les *Panzer* de première génération, l'armée distribue des manuels illustrés : le *Tiger Fibel* et le *Panther Fibel*. En France se situe l'imposant complexe de Mailly-le-Camp, qui constitue le cadre d'entraînement et de formation des bataillons de *Panther.* Une base qui attire l'attention de la *Royal Air Force* dans la nuit du 3 au 4 mai 1944 : les Allemands perdent une centaine de véhicules (dont 37 *Panzer*) et 300 hommes mais le raid coûte 42 appareils et 300 tués aux Britanniques. L'activité ne s'interrompt pas pour autant. En juin 1944, dix bataillons de Panther (dont sept de *Panzer-Divisionen*) combattant sur le front de l'Est y sont à l'entraînement.

Les deux clichés de cette page
Toujours à Grafenwöhr, des élèves s'entraînent au franchissement d'une butte avec leur Panther. Cette phase est la plus dangereuse, car en combat, le blindé expose le bas de sa caisse qui est la moins blindée. Le cliché du bas présente le prototype du Panther produit chez MAN, qu'un équipage est en train de sortir après sa finalisation.

◥ Séance de tir pour ces *Panzermänner.* Les blindés doivent s'aligner le long des positions marquées par des piquets ; un de ceux-là est visible sur la gauche du *Panzer.*

▶ Le chargement/déchargement du blindé sur plateforme ferroviaire est aussi une gageure, même pour un équipage expérimenté. Ici, le déchargement de ces Panther Ausf. D a lieu dans une gare non identifiée.

CONCLUSION

Plus que la qualité du matériel, c'est la qualité de la formation des équipages qui prime au combat. L'efficacité sur le champ de bataille suppose un entraînement réaliste et efficace et, plus que tout des *Panzerschütze* capables de garder un sang-froid à toute épreuve et réagir prestement et correctement à toute situation qui survient lors d'un combat. Pourtant, dans la seconde partie du conflit, la *Wehrmacht* a longtemps pensé que la puissance de ses *Panzer* pourrait contrebalancer certaines faillites de l'entraînement. Il reste que la qualité des équipages de et que le bien fondé des doctrines de la *Panzerwaffe,* ainsi que sa domination sur nombre de champs de bataille ne sont plus à démontrer. Les *Panzermänner* de la *Wehrmacht* et de la *Waffen-SS* comptaient bien parmi les meilleurs soldats de leur génération. ■

EXERCICE SUR *PANZER* MENÉ EN JUILLET 1944

Acquisition de cible avec l'armement principal employant des obus explosifs sur un objectif située à une distance inconnue, mais inférieure à 1 200 mètres.
Conditions : le *Panzer* est en position stationnaire, utilisant son canon entre 800 et 1 200 mètres, avec quatre obus au maximum. Si l'équipage réussit l'exercice en moins de quatre coups, il ouvre le feu sur une seconde cible. L'exercice se déroule en terrain clair. La cible est un canon antichar, en position frontale.
Exécution : le chef de char ordonne au chargeur : « Charger un obus explosif (*Sprenggrenate*) ». Ce dernier informe qu'il a accompli sa tâche : « Obus explosif en place, sécurité en place ! » Le chef de bord détermine la distance puis ordonne au tireur : « Tireur, explosif, canon antichar, 900 mètres, à 12 heures, ouvrez le feu quand vous êtes prêt ! » Le chargeur déverrouille la sécurité puis le tireur ouvre le feu en criant « *Achtung* ! », observe le tir et en donne le résultat. Si besoin, le chef de char ordonne alors un correctif. Les tirs continuent jusqu'à ce que le *Bordführer* ordonne de cessez de charger le canon (« *Stopfen* ! »). Le chargeur annonce alors que la chambre est vide. Le chef de char ordonne alors de lever la pièce et l'exercice est terminé.

LANG VEI 1968

7 février 1968, 18h : les premiers UH-1 « Huey » se posent sur la piste du camp de Khe Sanh, à quelques kilomètres de celui de Lang Vei. Au premier plan, un membre des *Special Forces* blessé (reconnaissable à sa tenue à motif *Tigerstripes*) est soutenu par un camarade. Les blessés sont évacués de l'hélicoptère alors qu'un enfant réfugié est visible en arrière-plan. AP, via Dave Stockwell

SPECIAL FORCES CONTRE PT-76

Lang Vei, province de Quăng Trị, janvier 1968. Non loin de la zone démilitarisée séparant les deux Viêt Nam, des *Green berets* américains et environ 300 soldats irréguliers Montagnards et Laotiens occupent un poste fortifié, à seulement huit kilomètres du camp américain de Khe Sanh. Mais le 7 février 1968, trois semaines avant l'offensive du Tết, la garnison de Lang Vei est loin de se douter que plusieurs milliers de soldats nord-vietnamiens se préparent silencieusement à submerger leur poste…

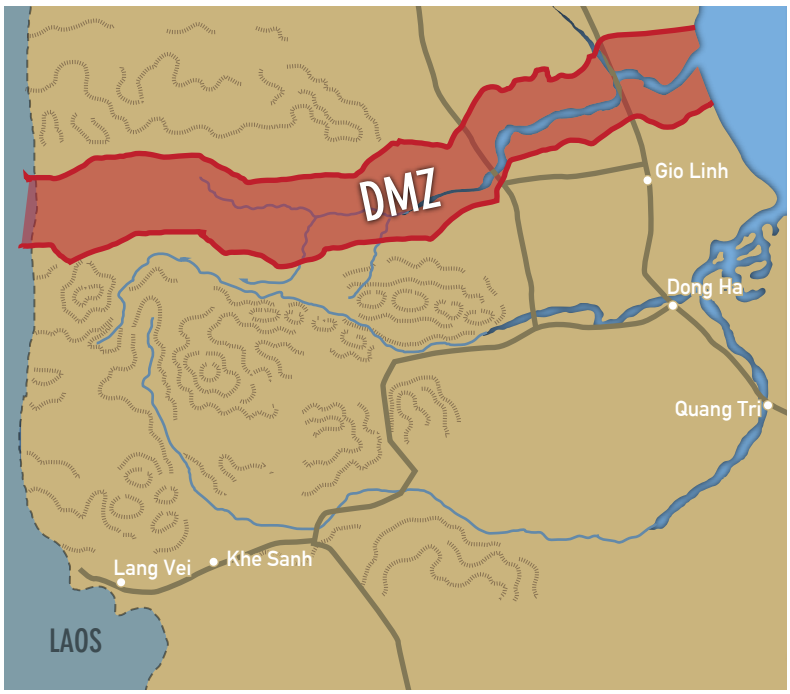
Par Loïc Becker

Profils couleurs : ©M. Filipiuk, Batailles & Blindés, 2020

PRÉPARATIONS AU NORD, BROUILLARD DANS LE SUD

Et pour cause : cela fait presque six mois que le front est stable, les deux camps s'étant engagés dans une guerre de positions, deux ans après l'intervention accrue des États-Unis dans le conflit. Le général Westmoreland, à la tête des forces américaines au Viêt Nam, est convaincu que cette stratégie maintes fois éprouvée au fil des décennies passées va amener à l'épuisement de ses adversaires, notamment l'armée nord-vietnamienne et les irréguliers du Front national de libération du Sud Viêt Nam (FNL), connus sous le sobriquet de Viêt Congs. À Washington, le président Johnson est accaparé par les sondages d'opinion à propos de la conduite de la guerre - qui se transforment bien souvent en vérification de l'approbation de son gouvernement. La guerre de positions doit permettre, selon le président et Westmoreland, d'affaiblir suffisamment l'armée de Hanoi pour l'amener à la table des

LANG VEI, PRÈS DE LA ZONE DÉMILITARISÉE (DMZ)



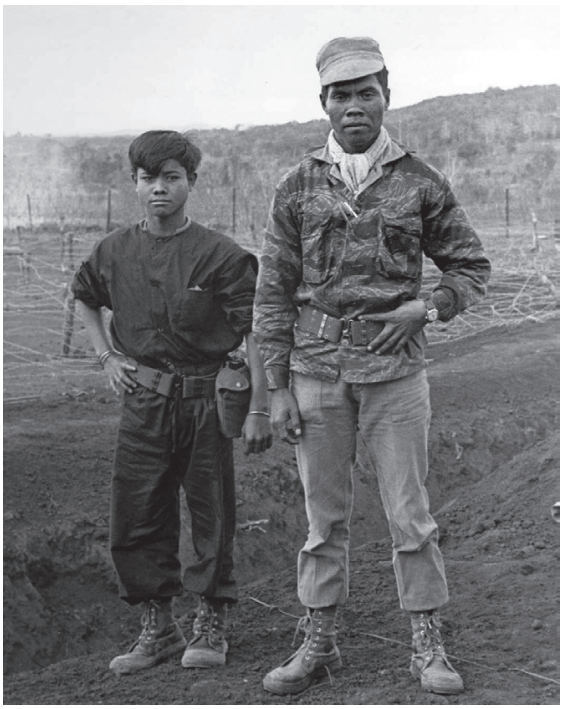
négociations sans grosses pertes pour l'*US Army*. Mais, sentant l'opinion publique mitigée, Johnson décide de lancer dès la fin de l'été 1967 une campagne de presse qui vante l'efficacité de la stratégie américaine et qui inonde la presse de communiqués optimistes. Westmoreland lui-même paie de sa personne en clamant dans les conférences de presse que les communistes sont alors, en cette fin d'année 1967, incapables de monter une offensive d'envergure.

Sauf que les forces nord-vietnamiennes sont loin d'être en aussi mauvais état que le précise Westmoreland ; au contraire, Hanoi prépare une grande offensive depuis le début de 1967, malgré les affrontements entre modérés pro-Moscou prônant une réunification politique et les militants pro-Pékin s'opposant aux négociations. Alors que le front se fige, dès l'été 1967 les services de renseignement américain et sud-vietnamiens rapportent des réorganisations et des regroupements de l'armée nord-vietnamienne et des irréguliers du FNL. Cette activité, troublante pour un ennemi « incapable de préparer une offensive », est corroborée par les rapports de reconnaissance le long de la piste Ho Chi Minh : en septembre 1967, 480 camions par mois l'empruntent vers le sud. En octobre, ce nombre passe à 1116, puis 3823 en novembre et enfin 6315 en décembre [1], inquiétant Westmoreland et Washington. Hanoi brouille aussi les pistes en concentrant ses efforts le long de la zone démilitarisée, et notamment près du camp fortifié de Khe Sanh ou à Dak To, à l'automne 1967. Toutes ces attaques — aisément repoussées par les troupes américaines et sud-vietnamiennes — ont en fait un but bien précis : détourner l'attention de Westmoreland des villes du Sud Viêt Nam, cibles principales de la prochaine grande offensive.

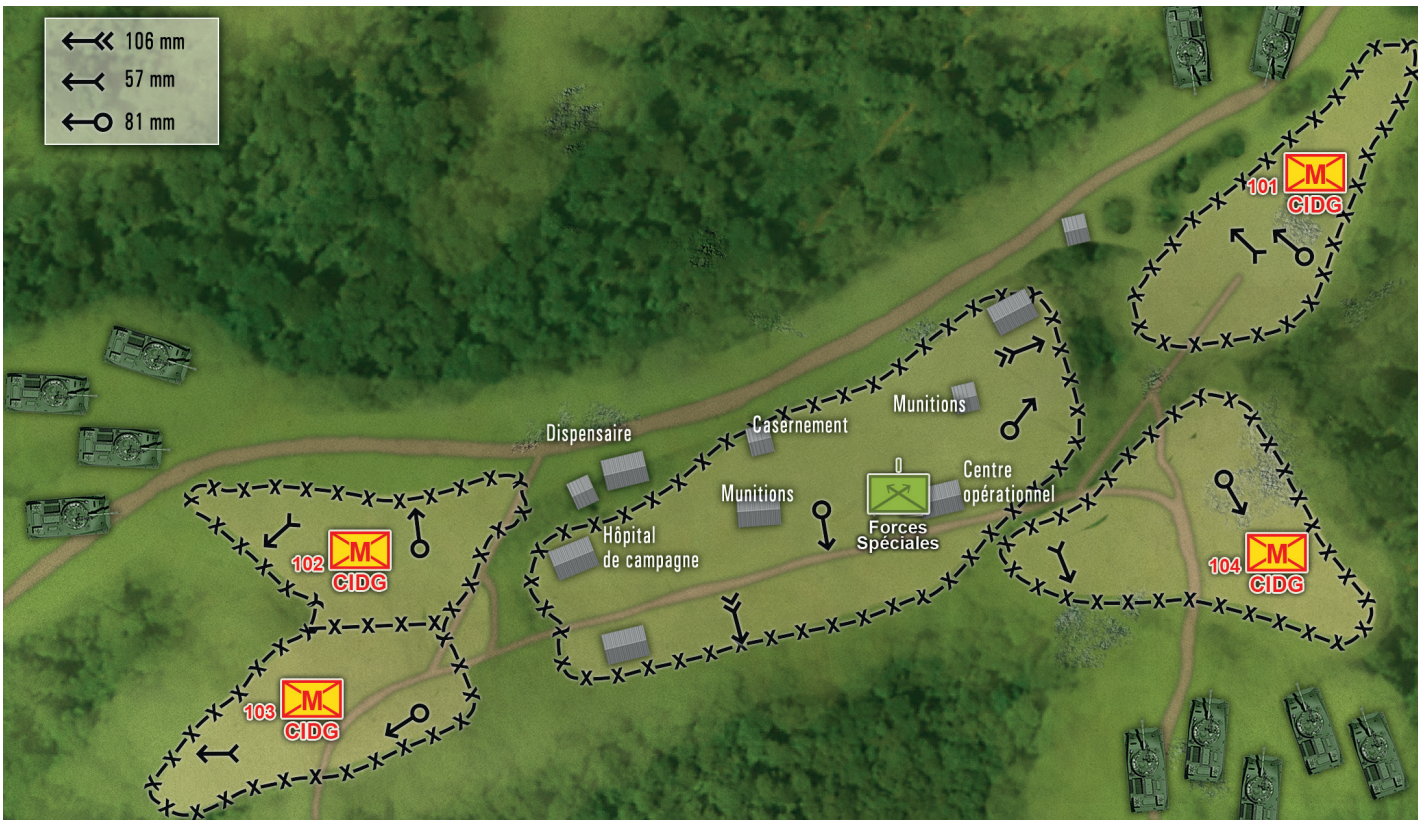
[1] Hayward (S.), *The Tet Offensive: Dialogues*, 2004.

◢ Le terme de « Montagnards » englobe plusieurs ethnies, dont les Hre ou les Bru, déjà employés par les Français lors de la guerre d'Indochine. Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

▼ Le président américain Johnson accompagné du général Westmoreland (à droite) passe en revue des parachutistes de la *82nd Airborne Division*. Les deux hommes vont sciemment tromper les journalistes sur l'état du conflit.



ATTAQUE DU CAMP FORTIFIÉ DE LANG VEI, 7 FÉVRIER 1968



Cette initiative se révèle payante pour Hanoi, puisque très vite les troupes américaines et sud-vietnamiennes allègent leurs dispositifs dans les centres urbains au profit des positions frontalières… ouvrant la voie à l'offensive nord-vietnamienne du 31 janvier.

UN CAMP RETRANCHÉ PRÊT À TOUT

6 février 1968, 19h32. Le *Captain* Frank C. Willoughby du *5th Special Forces Group* observe avec attention la carte du secteur posée sur une table dans son bunker de commandement. Le jeune officier a la charge de défendre le poste de Lang Vei, mais en cette fin de journée, le secteur est calme : il n'entend que les générateurs électriques ronronner et le fin grésillement de la radio perturber le silence ambiant. Willoughby repère les positions de ses hommes sur la carte. Plusieurs canons sans recul de 57 mm et de 106 mm sont disposés dans le périmètre, servis par ses *Green berets*, la partie nord étant longée par l'autoroute N°9. L'officier est présent dans la zone depuis presque un an, avec une mission bien particulière : s'occuper du *Detachment A-101* du *Civilian Irregular Defense Group* (*CIDG*), émanation d'un programme américain de formation des ethnies minoritaires sud-vietnamiennes à la guérilla contre les forces du Nord. Sa zone d'action : une zone de 220 kilomètres carrés au bord de la frontière laotienne toute proche. Ses missions : surveiller la frontière, repérer et détruire les infiltrations adverses et aider à la « pacification ».
Secondé par vingt soldats sud-vietnamiens dont six interprètes, Willoughby dispose sous ses ordres d'un demi-millier d'irréguliers : une compagnie de Montagnards [2] (de féroces combattants vouant les communistes aux gémonies), quatre autres de soldats sud-vietnamiens et trois pelotons de reconnaissance. La garnison de Lang Vei n'a pas connu beaucoup d'accrochages, mais depuis le mois de décembre, la multiplication de rapports indiquant une présence renforcée de troupes nord-vietnamiennes au Laos tout proche a nécessité l'envoi de patrouilles. Au milieu du mois de janvier, plusieurs informateurs rapportent à Willoughby que de nombreuses formations communistes ont franchi le fleuve Sépon, frontière naturelle entre Laos et Sud-Viêt Nam pour ensuite se diriger vers la base de Khe Sanh. Le doute n'est plus permis quand plusieurs obus de mortiers frappent la base de Lang Vei et que quelques patrouilles viennent « renifler » le périmètre…
Le 21 janvier au matin, les hommes sont réveillés par des explosions et des bruits de tirs provenant du village de Khe Sanh ; trois jours plus tard, c'est le village frontalier de Lang Vei, à l'ouest du camp retranché, qui tombe aux mains des troupes nord-vietnamiennes. Aux quelques 5000 civils fuyant les combats s'ajoutent les

▲ Plusieurs *M2 4.2-inch mortar* sont en position dans le périmètre du camp de Lang Vei. Ce mortier a une longévité hors du commun : adopté en 1943, il est toujours utilisé en 1968 et le sera jusqu'en 1974 au sein de l'*US Army*. Tirant un projectile de 11 à 13 kg sur une portée maximale de 4,4 km, la pièce est particulière car elle dispose d'un canon rayé, inhabituelle pour un mortier (les ailettes de l'obus étant présentes pour stabiliser la trajectoire). Au début de sa carrière, il était prévu pour tirer des obus chimiques.

[2] Ethnie des hauts plateaux vietnamiens dont le gentilé attribué par les Français a été utilisé par les Américains lors du conflit.

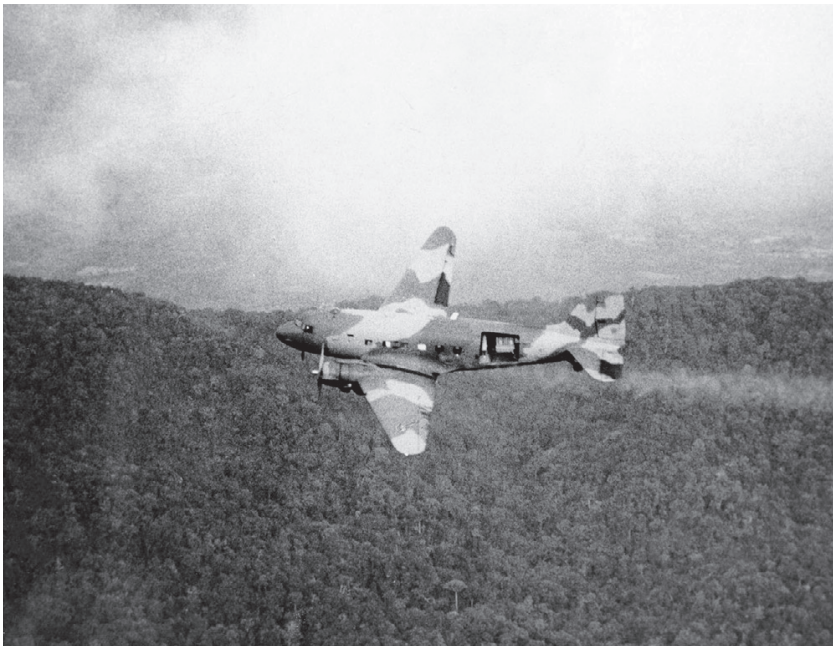
soldats du 33e bataillon de l'armée royale laotienne défendant le village. Ces troupes apportent avec elles des messages alarmistes : leur position aurait été débordée par des blindés nord-vietnamiens et ils auraient dû fuir avec leurs familles pour éviter l'anéantissement. Ce flot de réfugiés est une bien mauvaise nouvelle pour Willoughby, qui a maintenant près de 8000 civils autour de sa base ! Après avoir contacté le QG de Da Nang, il reçoit un renfort de six hommes des *Special Forces* avec des provisions et des fournitures médicales ; aux soldats laotiens un peu secoués, il remet des munitions et leur assigne un secteur à défendre (l'ancien camp abandonné en 1967 plus en contrebas). Mais le *Captain* commence à s'inquiéter en jetant un oeil à la carte : les anciennes positions laotiennes sont à seulement 15 kilomètres de son camp… Willoughby n'a pas à douter des dires des soldats laotiens, car la veille une reconnaissance aérienne a rapporté la présence de cinq blindés non-identifiés dans la zone, un seul ayant été détruit par une frappe. Même si Khe Sanh semble être l'objectif principal des forces nord-vietnamiennes, à n'en pas douter le camp de Lang Vei risque d'être un de leurs objectifs secondaires. La capture d'un déserteur nord-vietnamien le 30 janvier confirme les craintes de Willoughby, notamment lorsque le prisonnier avoue avoir participé à une mission de cartographie des positions lourdes du camp.

Malgré son manque d'effectifs, Willoughby décide de poster une « sonnette » à l'ouest du camp, lui-même entouré de trois réseaux de barbelés minés et disposant de positions fortifiées se couvrant mutuellement. Les armes lourdes ne manquent pas : deux mortiers de *4,2 inch* (107 mm) avec 800 munitions, une dizaine de mortiers de 81 mm ventilés entre les compagnies tout comme 19 mortiers de 60 mm, sans compter les canons sans recul. Dans le cas d'une attaque de blindés, ses hommes peuvent aussi compter sur la centaine de M72 LAW (*Light Assault Weapons*), un lance-roquette à usage unique. Enfin, en plus des quelques mitrailleuses de calibres .50 et .30, le poste peut compter sur 250 000 cartouches pour armes individuelles - de quoi tenir plusieurs jours en cas de siège. Pour couronner le tout, une cinquantaine de pièces d'artillerie réparties entre la base de Khe Sanh et la région allant du calibre de 175 mm à 105 mm peuvent appuyer les hommes de Willoughby (ainsi que l'appui d'avions).

ORAGE À LANG VEI

Vers minuit dans la nuit du 6 au 7 février 1968, une dizaine d'obus de 152 mm tirés depuis le Laos tombent sur les positions de Lang Vei, blessant quelques hommes. Maintenant, il n'y a plus de doute : l'attaque est pour ce soir. Les hommes se placent à leurs postes, mais jusqu'au lever du jour rien ne se passe de concret. Willoughby, anxieux, reçoit néanmoins beaucoup de rapports à propos de bruits de moteurs et d'éclats de voix lointains.

Aux premières heures du jour, le 7 février, les Nord-Vietnamiens passent à l'attaque. Soutenus par des pièces d'artillerie, cinq PT-76 (des chars légers amphibies de facture soviétique) s'élancent depuis le sud du camp vers leur objectif, accompagnés de leur infanterie. Au nord, ce sont deux blindés du même type précédant des fantassins à l'uniforme vert si caractéristique qui sont signalés par les guetteurs. Les premiers tirs claquent, abattant des soldats nord-vietnamiens en train de couper les barbelés ; à la grande surprise des défenseurs, les PT-76 sont à l'arrêt, comme si leurs équipages pensaient ne pas pouvoir écraser le fil de fer. Lorsque Willoughby apprend par radio que des blindés nord-vietnamiens sont signalés aux abords du périmètre, il est accompagné du *Lieutenant Colonel* Schungel, de Da Nang : presque incrédules, les deux hommes se ruent hors du bunker de commandement pour observer de leurs yeux le PT-76 immobilisé, et ouvrant le feu sur les positions de la *Company 104*.



▲ Ci-dessus : Très belle vue d'un soldat américain portant un M72 LAW en bandoulière. Adopté en 1963, ce lance-roquettes offre l'avantage de nécessiter moins de préparation et d'encombrement qu'un bazooka et peut percer jusqu'à 200 mm de blindage. En plus d'être utilisé contre les blindés nord-vietnamiens, le LAW s'avère bien utile pour neutraliser un bunker en béton.

▲▲ En haut : Le « Spooky » est un bel exemple de recyclage ! Le Douglas AC-47 est en effet un C-47 (version militaire du DC-3 iconique du second conflit mondial) sur lequel trois *miniguns* General Electrics de 7,62 mm ont été installés. C'est le premier avion d'appui aérien rapproché utilisé par l'*US Army* en grand nombre, et le début d'une longue série qui va prendre le nom de *gunships*. Un seul C-47 peut couvrir une zone de 48 mètres de diamètre avec son armement de bord !

PT-76
Armée nord-vietnamienne
Camp fortifié de Lang Vei, 7 février 1968

Alors que Schungel quitte l'abri pour aller coordonner les équipes antichars, Willoughby prévient Khe Sanh par radio qu'il va avoir besoin de tout le soutien disponible. Pendant ce temps, le périmètre du camp s'embrase, les blindés nord-vietnamiens tirant avec toutes leurs armes de bord. S, le *Sergeant First class* Holt se précipite sur le canon sans recul de 106 mm, déjà armé avec un projectile antichar. Cependant, la luminosité n'est pas encore suffisante pour distinguer précisément la silhouette du blindé. Quand une fusée éclairante tirée par un mortier explose non loin de lui, Holt aperçoit deux PT-76 à quelques dizaines de mètres seulement de lui. Quelques réglages, l'arme est tournée vers le blindé de tête qui ouvre le feu sans discontinuer, puis le projectile mortel quitte le canon sans recul et percute sa cible. Alors que le premier PT-76 s'enflamme, le second est neutralisé de la même manière par Holt, qui passe aux projectiles « Beehive » (« nid d'abeilles ») afin de disperser l'infanterie et de mettre hors d'état de nuire les membres d'équipages rescapés. Illuminé par les deux carcasses en flammes, un troisième PT-76 fait son apparition, écrasant cette fois-ci les barbelés. Celui-ci est aussi neutralisé par Holt, qui s'adjuge ainsi son troisième PT-76 en l'espace d'une dizaine de minutes seulement.

Cependant, un quatrième PT-76 circulant à toute vitesse sur la route est repéré. Son objectif est clair : franchir le réseau de barbelés là où il a été détruit. Le chef de char nord-vietnamien a très certainement assisté à la destruction de ses camarades ou a été prévenu par l'infanterie, car son premier tir est pour le canon sans recul, détruit sur le coup. Cet obstacle dégagé, le PT-76 est rejoint par un cinquième, les deux s'engouffrant dans la brèche.

Depuis dix minutes, Willoughby s'affaire au fond du bunker de commandement sur son poste de radio. Le camp retranché de Khe Sanh est bien prévenu qu'il faut que toutes les pièces d'artillerie disponibles soutiennent celui de Lang Vei, mais les Nord-Vietnamiens pilonnent à loisir la base des *Marines*. Au bout de cinquante minutes qui paraissent une éternité à Willoughby, les premiers projectiles américains tombent dans les rangs des soldats en uniforme couleur roseau, notamment dans le secteur où les PT-76 ont été détruits. Soudain, entre deux

◥◥ Page de gauche, en haut :
Un soldat américain (qui a fixé la baïonnette au bout de son M14) fait avancer un paysan suspecté d'être un sympathisant du FNL. Les troupes américaines soutiennent leurs homologues sud-vietnamiens dans leur programme de « pacification » des hameaux ruraux, malgré des résultats catastrophiques.

◥ Page de gauche, au milieu :
Des membres des Special Forces encadrent des soldats sud-vietnamiens qu'ils ont contribué à former. Ces « conseillers » américains iront jusqu'à faire le coup de feu à de nombreuses reprises avec les unités qu'ils doivent accompagner.

▶ Page de gauche, en bas :
L'Armée de la République du Viêt Nam (ARVN) est très contradictoire : quelques excellentes unités en côtoient d'autres, très moyennes voire peu fiables. Par exemple, la *18th Division* sera une des dernières à combattre jusqu'à la chute de Saigon.

◀ Ci-contre :
Des membres du Front national de libération du Sud-Vietnam, des irréguliers qui opèrent dans les provinces considérées par Hanoï comme « occupées ». Ce sont eux qui vont attaquer les grandes villes du Sud lors de l'offensive du Têt - mais qui vont échouer à remplir leurs objectifs. Leur armement se compose principalement d'un ensemble hétéroclite de prise, comme ici : au premier plan, un BAR M1918, tandis que les soldats à l'arrière semblent utiliser des M1 Garand.

explosions, Willoughby reçoit une communication radio : un avion d'observation de l'*US Air Force* se trouve au-dessus du camp, ainsi qu'un Douglas AC 47 Spooky [3]. Quelques minutes plus tard, les premières frappes aériennes tombent dans les rangs nord-vietnamiens au nord du camp retranché et le long de la route. Mais malgré ce déluge de feu, les troupes de Hanoi ont réussi à s'infiltrer en masse dans le périmètre et ont capturé les positions de la *Company 104* après un furieux corps-à-corps, mettant en péril l'intégrité du camp retranché de Lang Vei.

À SITUATION DÉSESPÉRÉE, MESURES DÉSESPÉRÉES

Espérant endiguer la progression nord-vietnamienne dans le camp, Willoughby demande au camp de Khe Sanh de diriger les tirs d'artillerie sur ses anciennes positions, notamment celles capturées sur la partie est de son camp retranché. Là encore, cette solution n'est que temporaire, puisque « ses » irréguliers, fortement malmenés, décident de se replier vers le centre du périmètre : toute la partie orientale est, à 01h15 le 7 février, aux mains des communistes.

La situation n'est pas meilleure à l'opposé, où les PT-76 ont aussi franchi le réseau de barbelés. Les *CIDG* rendent coup pour coup et se font tuer sur place, mais ne peuvent empêcher les Nord-Vietnamiens de prendre pied dans la partie occidentale du camp. Malgré les tirs de LAW, les blindés progressent toujours, neutralisant les positions enterrées des *CIDG*. Le *Lieutenant Colonel* Schungel, accompagné du *Sergeant* Fragos, touche un blindé avec un lance-roquette mais le PT-76 continue d'avancer, obligeant les deux hommes à s'approcher pour jeter des grenades. Malgré plusieurs impacts au but, l'équipage nord-vietnamien pousse son blindé au maximum, continuant de tirer avec toutes ses armes de bord.

[3] Douglas C-47 Skytrain modifié par adjonction d'armes de sabords, notamment trois Minigun General Electrics GAU-2/M134 ou dix mitrailleuses Browning AN/M2.

Il est 02h30, et les Nord-Vietnamiens s'approchent de plus en plus du centre du camp retranché de Lang Vei. Un obus tombe dans le dépôt de carburant situé juste à côté de la réserve d'explosifs : par chance, cette dernière n'est pas touchée par les flammes, mais son accès est maintenant rendu impossible. Un second PT-76, encouragé par la progression du premier, s'engage à sa suite et s'arrête à une centaine de mètres du poste de commandement. La mitrailleuse du blindé balaie les environs, permettant aux fantassins nord-vietnamiens de s'approcher davantage. Les défenseurs, eux, jouent de malchance : plusieurs hommes rapportent des incidents de tir avec des LAW qui font long feu, certains à seulement quelques mètres des blindés nord-vietnamiens. Le *Sergeant* Tiep, un des interprètes sud-vietnamiens, repère un PT-76 filant à vive allure sur la route en contrebas ; son camarade le *Lieutenant* Wilkins attrape deux LAW et quitte son trou de mortier pour s'approcher trouver une meilleure position de tir. Alors qu'il est à portée du PT-76, un soldat sud-vietnamien surgit en pointant l'engin du doigt tout en criant « CIDG ! CIDG ! » L'engin aurait-il été capturé par des irréguliers et remis en service ? Dans le doute, Wilkins abaisse son lance-roquettes… avant de se souvenir que les membres du *CIDG* ne sont pas formés à la conduite d'un char ! Le premier tir de LAW touche l'avant du blindé, mais lui aussi ne s'arrête pas, au contraire : la tourelle tourne à la recherche de son agresseur. Wilkins n'a pas plus de chance que ses camarades, car son deuxième LAW ne fait pas feu, malgré tous ses efforts.

Dans le camp, la situation s'envenime : deux PT-76 roulent à toute vitesse vers le centre, tirant de toutes leurs armes, notamment sur le bunker médical. La position de Willoughby est maintenant menacée de deux côtés. Les quelques défenseurs du bunker se mettent à couvert derrière des obstacles de fortune et ouvrent le feu sur l'infanterie nord-vietnamienne, alors qu'un des PT-76 est touché par un LAW… sans être neutralisé. Le blindé ouvre le feu, blessant plus ou moins les hommes se battant au côté du *Lieutenant Colonel* Schungel, et permettant aux soldats nord-vietnamiens de progresser d'un bond. Mais les Américains sont sauvés par le *Lieutenant* Quy, qui vide chargeur sur chargeur de son M16 depuis une position attenante sur les assaillants : plusieurs tombent foudroyés. Le repli vers le bunker de commandement est inéluctable, mais Schungel décide de tenter le tout pour le tout. Alors que le PT-76 est à seulement une vingtaine de mètres de l'abri, l'officier s'élance avec deux grenades en main qu'il jette sous le blindé… frappé en même temps par un LAW. Cette fois-ci, c'est la bonne : quelques dizaines de secondes plus tard, la trappe du chef de char s'ouvre, laissant échapper des flammes. Il n'en faut pas plus à l'équipage du second PT-76 pour évacuer son blindé - mais aucun des membres ne parvient à échapper aux rafales de M16 de Schungel.

ISOLÉS ET MEURTRIS

Le PC enterré est maintenant bloqué, les deux entrées ayant été détruites par les tirs des blindés nord-vietnamiens. Willoughby entend encore les bruits des combats, tout comme ceux d'un PT-76 juste au-dessus de lui… mais le plafond résiste. Les premières grenades sont lancées par les soldats de Hanoi près des entrées du bunker, gardées par des soldats placés-là par Willoughby. À ce moment, le camp de Lang Vei est presque tombé : les derniers défenseurs sont submergés ou en fuite. Schungel et quelques hommes sont réfugiés dans le mess, avec l'idée d'en faire un « Alamo ». À 03h30, un groupe de

▲ Pris depuis un des UH-1 venant récupérer les rescapés, ce cliché de qualité moyenne montre la progression de deux PT-76 qui ont été neutralisés autour du camp fortifié. Il semblerait que les équipages aient eu le temps de quitter leur blindé.

▼ La position fortifiée de Lang Vei compte plusieurs bunkers bétonnés et renforcés par des sacs de sable. Ce sont eux qui seront prioritairement attaqués par les PT-76.

soldats nord-vietnamiens s'en approche… pour être fauché par une rafale de M16 à quelques mètres. D'autres soldats répliquent et un feu d'enfer s'abat sur le bâtiment. Une charge explosive en détruit la moitié, obligeant les défenseurs à se replier. Au fond du PC, Willoughby tente d'obtenir le soutien de la base de Khe Sanh, qui refuse

[4] Composé déclenchant une réaction chimique très chaude, pouvant faire fondre l'acier.

pour la deuxième fois depuis le début de l'assaut un soutien d'infanterie. Une attaque héliportée est impossible de nuit, et les renforts se feraient tailler en pièces sur la route.
À 04h30, la garnison du bunker de commandement discerne des bruits d'outils près d'un des murs : les Nord-Vietnamiens sont en train de creuser un tunnel pour les atteindre ! Impossible cependant d'y répliquer, et Willoughby, toujours en contact avec Khe Sanh, s'escrime à donner des coordonnés pour les tirs d'artillerie et les frappes aériennes. Une heure trente plus tard, une grenade thermite [4] explose au milieu du bunker, suivie d'un déluge de grenades à fragmentation et lacrymogènes. Sachant la situation perdue, les membres de l'état-major de Willoughby commencent à brûler les documents sensibles. Le commandant vietnamien du *CIDG*, lui, décide de se rendre et quitte le bunker avec ses quelques hommes. Il ne reste plus que Willoughby et sept de ses hommes, dont six sont blessés plus ou moins gravement.
Après la reddition des *CIDG*, les Nord-Vietnamiens tentent d'obtenir la reddition de la garnison américaine du bunker, sans succès. C'est à 06h30 que les bruits derrière le mur s'arrêtent, juste avant une énorme explosion et un nuage de fumée. Mais aucun Nord-Vietnamien, à la grande surprise de Willoughby, ne pénètre dans le PC. Au même moment, à l'ancien camp de Lang Vei, trois soldats américains des *Special Forces* rassemblement hâtivement les soldats laotiens et tentent de soulager la pression des défenseurs du camp principal. Mais devant la résistance nord-vietnamienne et la réticence des Laotiens, les trois soldats se résolvent à simplement coordonner les frappes aériennes et d'artillerie. Jusqu'à 09h30, trois autres assauts seront menés, mais aucun ne permettra d'atteindre le bunker de commandement - juste de récupérer quelques survivants, dont le *Lieutenant Colonel* Schungel. Au même moment, à Da Nang, une force héliportée de cinquante *Marines* se prépare pour aller secourir les survivants.
Dans le bunker, Willoughby et ses hommes attendent la fin… qui ne vient pas. L'artillerie américaine bat les dessus de l'ouvrage, et l'*US Air Force* est omniprésente, bénéficiant de la lumière du jour pour affiner ses frappes. À 16h00, les Américains quittent le bunker et parviennent à rejoindre l'ancien camp de Lang Vei au même moment où atterrissent les premiers hélicoptères. C'est la fin du calvaire pour les hommes de Willoughby, qui sont évacués vers Khe Sanh pendant que l'*US Air Force* maintient les assaillants à distance. Alors que sept PT-76 terminent de se consumer dans et autour du camp, le bilan est lourd pour les forces américaines, sud-vietnamiennes et laotiennes : 316 hommes ont été tués, dont dix Américains (sur les 24 présents), et 253 ont été capturés. Les Nord-Vietnamiens, eux, laissent 90 soldats sur le terrain, et maintenant que Lang Vei est capturé, Hanoi se tourne vers la masse menaçante du camp retranché de Khe Sanh… De nos jours, seul un PT-76 veille sur les lieux, sentinelle de métal pour les années à venir. ■

La rédaction tient à remercier Dave Stockwell pour l'aide apportée dans la rédaction de cet article.

BIBLIOGRAPHIE

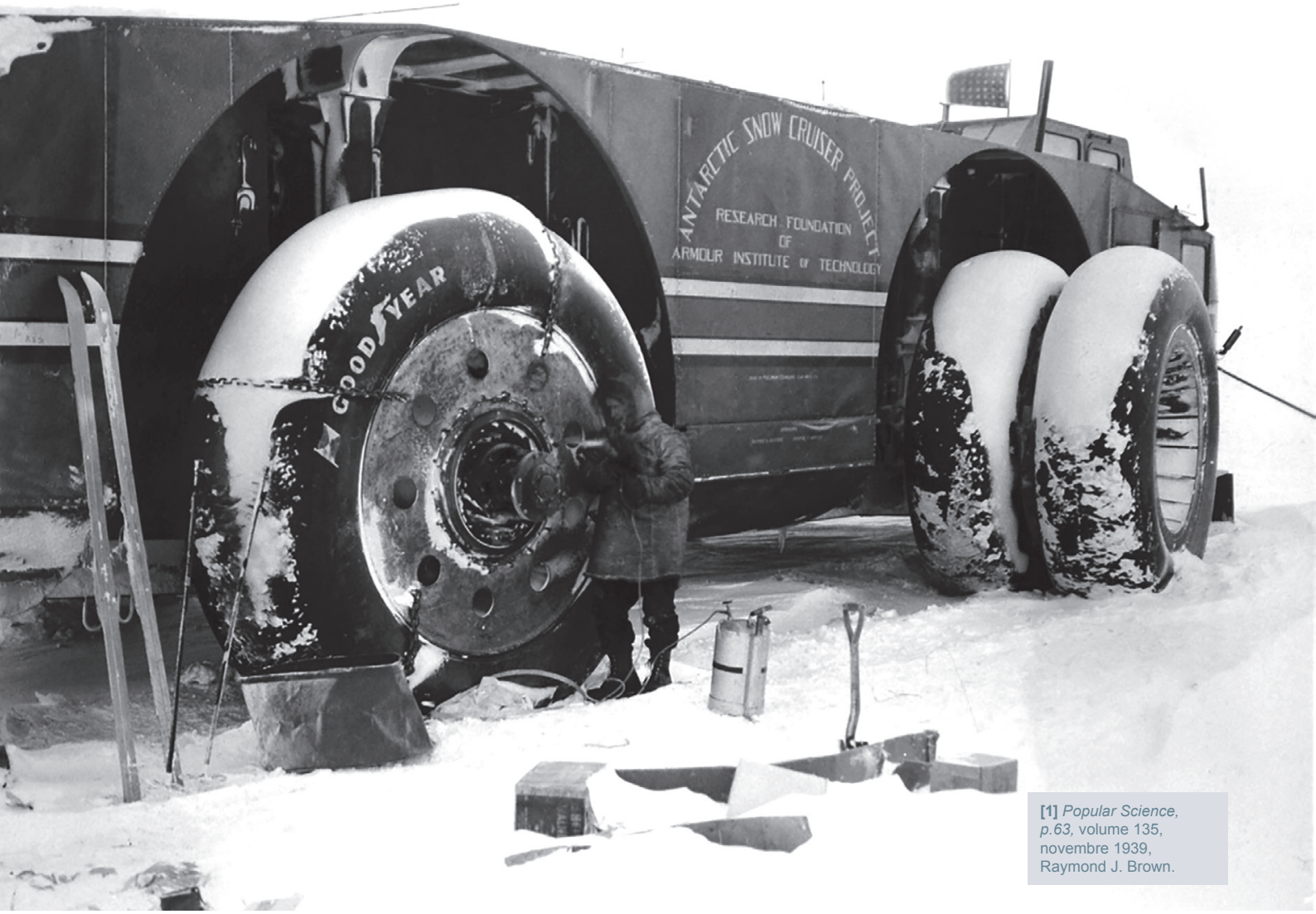
- Stockwell (D.), *Route 9 Problem : The Battle of Lang Vei*, Book Publishers Network, 2016.
- Cash (J.), *Seven Firefights in Vietnam*, The Center of Military History, Washington D.C., 1985.
- Trest (W.), *Khe Sanh (Operation Niagara) 22 January – 31 March*, Dalley Book Service, Christianburg, 1997.

▲ Autre vue aérienne d'un accès au camp de Lang Vei. Ces deux PT-76 ont beaucoup plus souffert des combats que ceux photographiés précédemment ! Celui dans le coin supérieur droit semble avoir subi une explosion interne.

▼ Le PT-76 est un blindé léger assez trapu (2,26 m de hauteur) et de petites dimensions, comme on peut le remarquer sur ce cliché. Son châssis va être la base de plusieurs autres véhicules blindés.

▲ Des *Marines* tout juste arrivés de Khe Sanh gravissent la pente nord-est du camp de Lang Vei. Les CH-46A les ayant amenés sont encore en l'air. Ces hélicoptères à deux rotors en tandem peuvent transporter 25 soldats (sans compter les 2 pilotes et jusqu'à trois membres d'équipage). Les *Marines* le surnomment « frog » (grenouille) pour sa position inclinée à l'atterrissage.

L'ANTARCTIC SNOW CRUISER



[1] *Popular Science, p.63,* volume 135, novembre 1939, Raymond J. Brown.

LE MASTODONTE DU PÔLE SUD

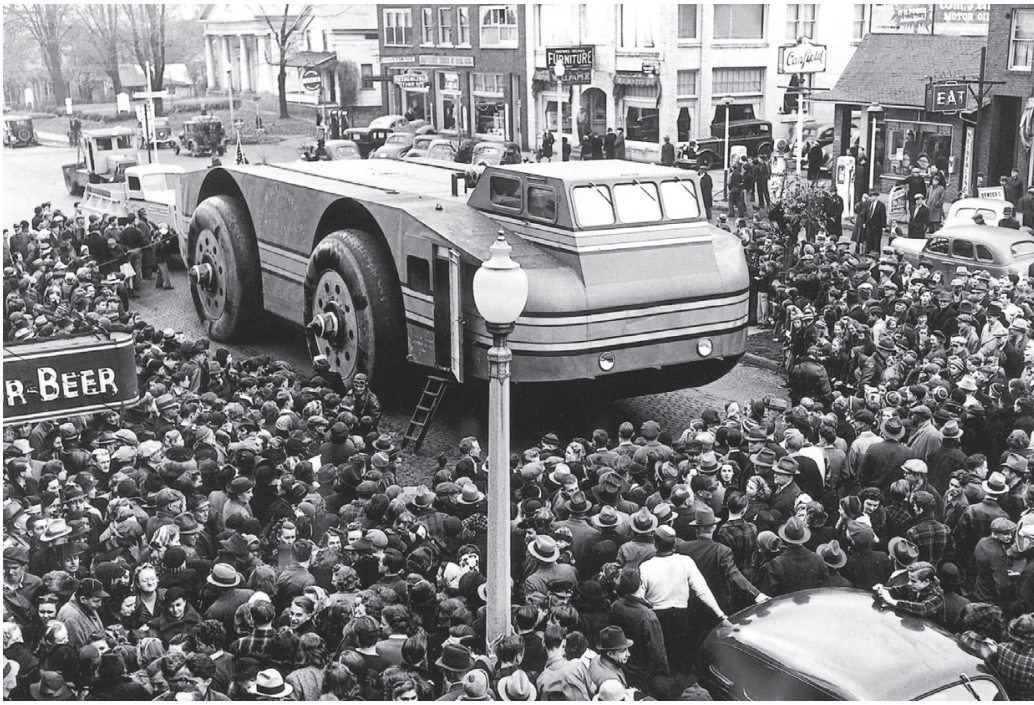
« Écrasant la neige et la glace sous ses pneumatiques de 3 mètres de haut, son moteur de 300 chevaux ahanant, un mastodonte de 17 mètres de long avec un petit avion posé sur son toit progresse dans les immensités de l'Antarctique [1]. » Non, cette description n'est pas tirée d'un roman de science-fiction, mais bien d'une revue scientifique américaine de 1939. L'*Antarctic Snow Cruiser*, car tel est son nom, est en fait un véhicule unique prévu pour accompagner les expéditions américaines en Antarctique. Et comme souvent, l'*US Army* n'est jamais loin…

Par Loïc Becker

Profils couleurs : ©M. Filipiuk, Batailles & Blindés, 2020

L'ANTARCTIQUE… SANS LES ÉTATS-UNIS ?

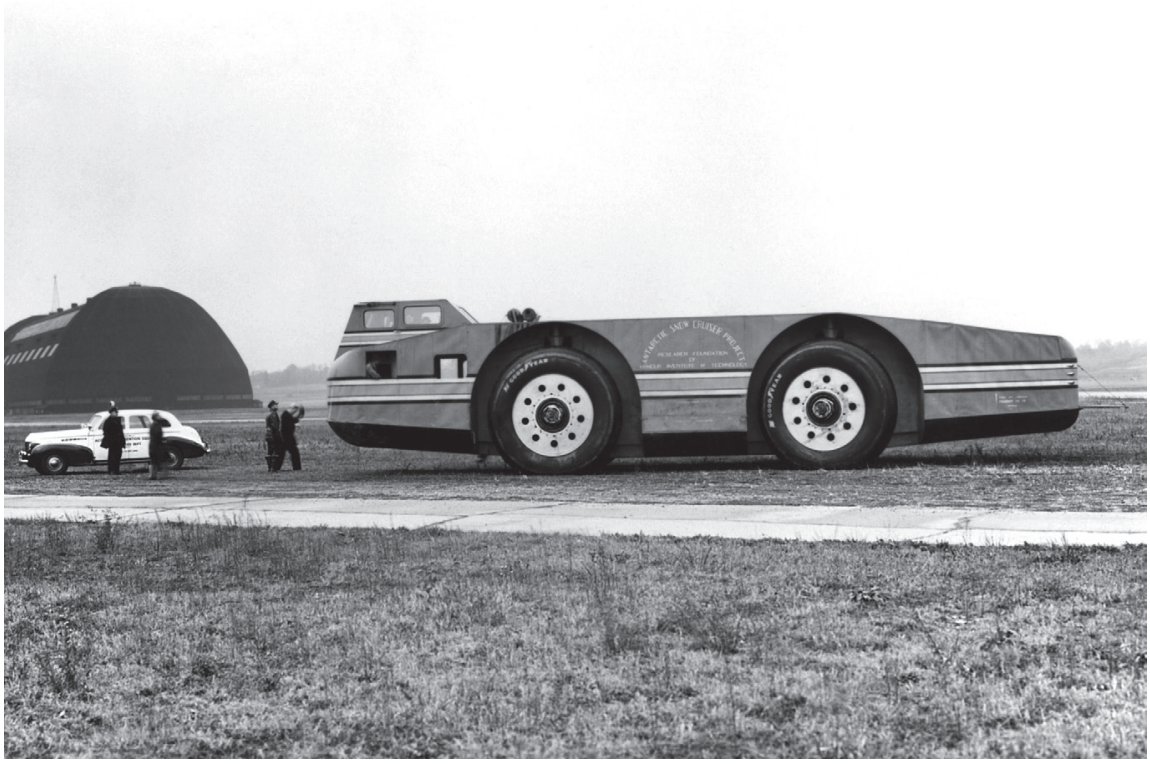
Le continent de glace du Pôle Sud est connu depuis le XVIIIe siècle, mais c'est à partir des années 1800 que les premiers chasseurs de phoques commencent effectivement à longer ses côtes. Les Français sont les premiers à revendiquer une souveraineté sur le territoire avec l'arrivée de l'explorateur Dumont d'Urville le 21 janvier 1840… suivi de peu par l'explorateur américain Charles Wilkes, qui arrive quelques jours après ! Il faudra cependant attendre 1895 pour que l'Antarctique déchaîne les passions. Jusqu'en 1922, énormément d'expéditions seront lancées, avec à leur tête des individus mi-aventuriers mi-explorateurs, inaugurant la période aujourd'hui appelée « l'âge héroïque de l'exploration en Antarctique ». Washington reste relativement en dehors de jusqu'en 1928, quand le futur amiral Richard Byrd lance une expédition avec deux navires et trois avions. L'homme a la présence d'esprit d'emporter une radio au cas où quelque chose tournerait mal… mais l'appareil servira en fait à faire découvrir au monde « en direct » les conditions d'une exploration. Deux ans plus tard, Byrd survole le Pôle Sud à bord d'un Ford Trimotor, mais le bouillant explorateur décide de ne pas en rester là et cherche à retourner sur ce continent. Une seconde opération est montée en 1933, puis les conséquences de la crise de 1929 repoussent les autres projets américains. Pendant, ce temps, de nombreux autres pays commencent à poser des revendications sur ces terres australes. Ce n'est qu'en 1939 que le gouvernement des États-Unis crée officiellement l'*U.S. Antarctic Service Expedition* (les explorations précédentes ayant été financées par des fonds privés) suite à l'enthousiasme soulevé par les expéditions de Byrd. Au vu des moyens à mettre en place et la nécessité d'atteindre le continent par navire, c'est l'*US Navy* qui écope de la responsabilité de cet organisme… sans pour autant que l'*US Army* reste à distance. En juin 1939, le Congrès vote le budget de la future expédition (340 000 $), lançant officiellement le programme d'installation de bases semi-permanentes américaines en Antarctique.



UN PROJET HORS-NORMES

Au vu des conditions météorologiques extrêmes, Byrd (très logiquement nommé à la tête de l'*U.S. Antarctic Service Expedition*) cherche à développer un véhicule bien particulier grâce à ces fonds. Or, depuis quelques mois, un de ses anciens compagnons d'expédition, le scientifique Thomas Poulter, travaille sur un engin qui serait optimisé pour l'Antarctique et qu'il a présenté à Washington le 29 avril 1939. Le financement (300 000 $) doit provenir de la *Research Foundation of the Armour Institute of Technology*, organisme avec lequel Poulter collabore (et qui focalise ses travaux sur les blindés), avant que l'engin ne soit prêté à l'*United States Antarctic Service*.

C'est la Pullman Company de Chicago qui est chargée d'assembler *l'Antarctic Snow Cruiser*, surnommé « Pingouin ». Les travaux débutent le 8 août 1939 après que Byrd, enchanté, ait donné son accord de principe.



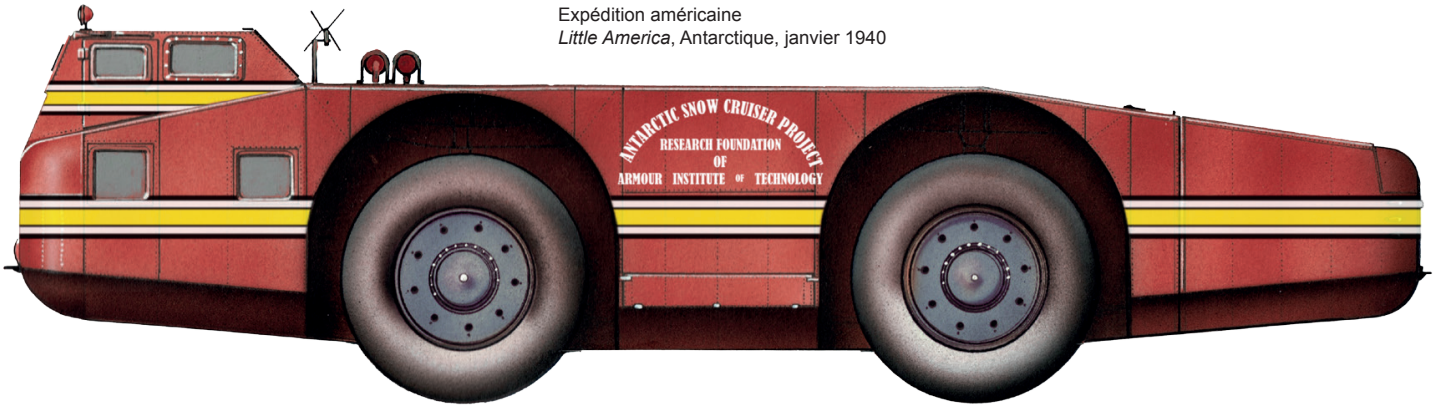
▲ Avant son départ, le « Pingouin » est exhibé dans de nombreuses villes des États-Unis. L'engouement pour la science est alors à son comble avec l'apparition depuis quelques années de plus en plus d'inventions et de revues scientifiques de vulgarisation. DR

◤◤ Un membre de l'expédition entretient les roues de l'*Antarctic Snow Cruiser* à la fin de l'année 1940. On peut voir qu'une roue supplémentaire a été montée sur le train arrière afin d'assurer une meilleure stabilité sur la neige à l'engin. DR

◀ L'*Antarctic Snow Cruiser* photographié sur un terrain d'aviation (reconnaissable au hangar en arrière-plan). Le transport maritime est le seul moyen d'amener ce mastodonte en Antarctique. DR

Antarctic Snow Cruiser

Expédition américaine
Little America, Antarctique, janvier 1940



Cette véritable plateforme d'exploration mobile (qui vaut à Poulter le surnom de « Jules Verne des temps modernes »), longue de 17 mètres, dispose d'un biplan Beechcraft pour cinq passagers sur son toit permettant à l'équipe scientifique d'augmenter son rayon d'exploration. À pleine charge, le « Pingouin » pèse 34 tonnes et a une autonomie de 8000 kilomètres pour une vitesse maximale de 48 km/h. Pour les besoins de l'expédition et pour éviter un ravitaillement trop fréquent, ce sont 9500 litres de diesel qui sont conservés dans un réservoir, plus 3800 litres situés sur un réservoir « posé » sur le toit. En théorie, cette réserve doit être dévouée à l'utilisation de l'avion, mais elle peut tout à fait contenir du carburant pour le « Pingouin » en cas de plus longue exploration. Les deux moteurs diesel (des Cummins H-6) ne sont pas prévus, eux, pour fonctionner en même temps, et sont secondés par quatre moteurs électriques.
L'équipage est composé de cinq hommes, qui doivent pouvoir survivre pendant une année entière dans des conditions météorologiques extrêmes. Pour ce faire, l'engin est divisé en plusieurs compartiments : un poste de

▲ Le « Pingouin », tout juste posé sur l'*USS Bear* lors de son seul et unique voyage. Le cliché permet d'observer son envergure et surtout la taille de ses pneumatiques. C'est sur le toit qu'est normalement prévu un Beechcraft. DR

◀ Le char M2A2 a une configuration bien particulière avec ses deux tourelles armées de mitrailleuses de calibre .30 ! Mais après la guerre d'Espagne, l'US Army relèguera ces blindés dans les réserves au profit du M3. C'est grâce à son obsolescence pour la guerre qu'un exemplaire du M2A2 est laissé à l'expédition en Antarctique. US Nara

conduite, une salle des machines, une cuisine (faisant aussi office de laboratoire photographique et de pièce à vivre) et plusieurs espaces de stockage. Les pneumatiques (fabriqués par Goodyear) sont véritablement hors-normes afin de garantir au véhicule une excellente portance sur sol glacé ou enneigé : 3 mètres de haut, 1,7 mètre de long et 85 centimètres de large ! Les roues (toutes motrices) peuvent être ajustées au sol, en étant rétractées ou sorties depuis le poste de conduite. Enfin, le « Pingouin » peut grimper un dénivelé de 35% - valeur essentielle correspondant aux plus fortes élévations de l'Antarctique.

Cependant, un des principaux problèmes soulevés par les explorateurs lors des expéditions précédentes sur le continent de glace s'avère être celui du franchissement des crevasses. Or, un vétéran du premier conflit mondial de l'équipe de Poulter trouve une ressemblance frappante entre cette problématique et celle soulevée par le développement des chars de combat, notamment la possibilité de franchir une tranchée au front. Sur le blindé FT que les Américains connaissent bien, une queue passe-tranchée est fixée à l'arrière du char, lui permettant de quitter cet obstacle. Ce même fonctionnement va être repris sur l'*Antarctic Snow Cruiser* mais légèrement modifié : en lieu et place d'un « appendice » métallique, c'est l'arrière du véhicule qui va remplir ce rôle. En théorie, pour franchir une crevasse, le pilote du « Pingouin » doit l'engager avec les quatre roues motrices dans l'obstacle jusqu'à poser le « nez » de l'engin sur l'autre bord. Ensuite, après avoir relevé les roues avant, les roues arrière vont prendre le relais et propulser le « Pingouin » jusqu'à ce que les premières touchent le bord opposé. La manœuvre est alors faite à l'envers, avec l'arrière de l'engin posé sur le bord de départ… Ingénieux mais très compliqué à mettre en place avec ses 20 étapes, ce mode de déplacement permet en théorie au « Pingouin » de franchir une crevasse de maximum 4,6 mètres de large.

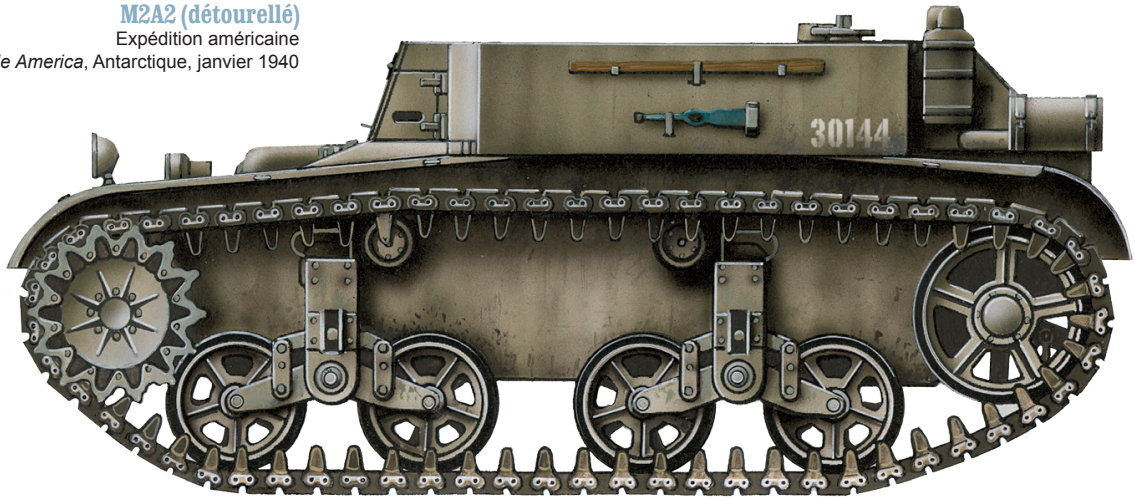
▲ À l'échelle ! Cette vue impressionnante permet de montrer la taille de la roue avec les pneumatiques montés par rapport à un homme debout. Les pneumatiques ont été conçus sur mesure par la firme Goodyear. DR

PENSÉ POUR L'ANTARCTIQUE… ET OUBLIÉ LÀ-BAS

L'*Antarctic Snow Cruiser* bénéficie entièrement de l'expérience de Poulter, qui tire les leçons des précédentes explorations. Très logiquement, le principal ennemi des membres de l'expédition est le froid ambiant : ainsi, Poulter fait installer les échappements des moteurs derrière les pneumatiques, afin que ces derniers soient toujours réchauffés et que le caoutchouc ne se craquèle pas sous l'effet du froid. De même, la chaleur du moteur est récupérée et diffusée dans tout l'habitacle, tandis que l'excédent électrique peut être stocké dans des batteries et ainsi être utilisé lorsque le moteur est coupé.

Alors que la guerre éclate en Europe, Poulter et Byrd se focalisent sur cette prochaine expédition. Byrd, maintenant *Read Admiral*, fait ainsi don de la plupart de son matériel, notamment le vapeur *SS Bear* (qui devient donc l'*USS Bear*), secondé par le *USMS North Star*, fourni lui… par le *Bureau of Indian Affairs*. Comme l'*US Army* cherche à ne pas rester en arrière, elle propose de fournir la plupart des 125 membres de l'expédition, ce qui est immédiatement accepté, et offre aussi deux blindés : un M2A2 détourellé et un T3E4 *carrier*.

M2A2 (détourellé)
Expédition américaine
Little America, Antarctique, janvier 1940



[2] Un membre d'équipage notera que l'*Antarctic Snow Cruiser* a ainsi parcouru 148 kilomètres d'une seule traite en marche arrière.

[3] Qui vise à installer une nouvelle base de recherche sur l'Antarctique, et toujours commandée par le *Rear Admiral* Richard E. Byrd.

Le président Roosevelt donne les grandes lignes de l'expédition le 25 novembre 1939, peu après le départ. Ainsi, la mission a pour objectif d'établir deux bases (dont une près de l'Île Charcot, à l'est du continent) permettant d'asseoir les prétentions américaines sur le continent. Alors que le monde bascule dans le conflit, les États-Unis regardent vers le Pôle Sud… Il est cependant vrai que les Nazis ont déjà (en partie) exploré le continent en 1938, revendiquant un territoire appelé la Nouvelle-Souabe (du nom du navire ayant amené l'expédition, le *Neuschwabenland*), forçant Washington à réagir officiellement.

Le 15 novembre 1939, les deux navires partent de Boston et atteignent leur destination, *Little America* dans la Baie des Baleines, au début du mois de janvier 1940. Les problèmes commencent dès le débarquement pour l'*Antarctic Snow Cruiser*, l'équipe devant construire une rampe en rondins de bois pour décharger le véhicule… dont une roue traverse l'ouvrage. Il faut toute l'expérience de Poulter, aux manettes, pour que « son Pingouin » atteigne le rivage. Cependant, la joie est de courte durée car l'*Antarctic Snow Cruiser* patine puis s'enfonce dans la neige sur presque un mètre de haut. Malgré le doublement des roues à l'avant et l'utilisation de chaînes sur les pneumatiques arrière, la situation ne s'améliore pas, au grand désespoir de Poulter. Pis : l'équipage se rend compte que la traction est plus puissante sur l'essieu arrière que sur l'essieu avant… obligeant à suivre l'itinéraire en roulant en marche arrière [2] ! Poulter étant rappelé au pays le 24 janvier 1940, l'*Antarctic Snow Cruiser* continue l'expédition sous le commandement de F. Alton Weade. Toutefois, à la fin de la même année, les crédits nécessaires sont retirés à Weade suite aux risques d'implication des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale ; le rapatriement des hommes et de quelques caisses de matériel se fait par voie maritime. L'*Antarctic Snow Cruiser*, lui, est abandonné sur place. Ce n'est qu'en décembre 1946 qu'une équipe américaine, lors de l'opération « Highjump [3] », le retrouve – le véhicule ne nécessite qu'un petit peu d'air dans les pneumatiques pour théoriquement repartir – mais décide de le laisser au même endroit. Après une dernière « découverte » du « Pingouin » en 1958 par une équipe internationale, l'*Antarctic Snow Cruiser* disparaît. Très vite, la rumeur que l'engin a été saisi par des scientifiques soviétiques et ramené à Moscou ; mais cette hypothèse paraît fort improbable vu le matériel nécessaire pour le déplacer. Il en reste que de nos jours le « Pingouin » est très certainement toujours sur place, sous une couche de glace ou au fond de l'océan austral… ■

▲ Un des derniers clichés pris de l'*Antarctic Snow Cruiser* en Antarctique. L'engin, extrêmement résistant, pourrait alors repartir avec un minimum d'entretien. Mais son usage n'est plus justifié... À noter que le Beechcraft n'est plus sur le toit du véhicule. DR

▼ Le poste de pilotage de l'*Antarctic Snow Cruiser* est largement surélevé, permettant au pilote de disposer d'une vue suffisante pour diriger le véhicule. L'Antarctique est en effet trompeur, avec ses immensités gelées et blanches. DR

Ligne de Front
Histoire des conflits du XXe siècle

Hors-Série n°38

Combattre dans un StuG

Le *StuG. III* a été le « meilleur ami » du *Landser* tout au long de la Seconde Guerre mondiale. Prévu spécifiquement pour appuyer l'infanterie (d'abord avec son tube court de *7,5cm*) et pour la réduction de fortifications, cet automoteur est très vite devenu polyvalent avec l'apparition de ses versions à canon long. Comme leurs camarades sur *Panzer*, les équipages de *StuG.* ont eux aussi fait des prouesses et nombreux sont ceux qui sont devenus des as. Ce hors-série met l'accent sur les témoignages et les biographies de ces hommes, dont certains voués à arborer les plus hautes décorations (comme Michael Wittmann qui participe à l'invasion de l'Union Soviétique sur *StuG. III*) et d'autres qui vont exprimer tout leur potentiel guerrier à bord de ces machines. Alfred Regeniter en Prusse à la fin du conflit, Bodo Spranz, Joseph Brandner et bien d'autres témoignages sont au centre de ce numéro, qui décrit aussi la façon dont on combat dans un *StuG*… De l'invasion de l'URSS aux derniers combats dans Berlin, c'est une fresque de l'emploi du canon automoteur le plus connu du second conflit mondial qui vous est proposée.

À COMMANDER AUPRÈS DE NOTRE SERVICE COMMERCIAL
04 42 21 06 76 & **contact@caraktere.com**
ou sur WWW.CARAKTERE.COM

Bon de commande

BATAILLES & BLINDÉS

ABONNEMENTS* :	France	UE, Suisse	Autres**	Quantité	TOTAL
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés,** soit 6 numéros, à partir du n°96 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés,** soit 12 numéros, à partir du n°96 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€
NOUVEAU : ABONNEMENT BIMESTRIELS + HORS-SÉRIE Abonnement d'un an à **Batailles & Blindés,** + **3 numéros hors-série**, à partir du **n°42** inclus	75.00 €	90.00 €	100.00 €	x _____ =	€

*ATTENTION : Ce bon de commande est valable jusqu'au 31 mars 2020 pour les abonnements
** DOM-TOM ET RESTE DU MONDE

Sous-total abonnements : _____

HORS-SÉRIE (Tarif france : 14,90€ // Tarif UE et Suisse :18,90€ // Tarif DOM-TOM et Monde : 22,90€)

☐ HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	☐ HS n°30 : La *Panzerwaffe* : de Koursk à Berlin (réf.290)
☐ HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	☐ HS n°31 : Régiments blindés de la *SS-Panzerwaffe* (réf.291)
☐ HS n°15 : Guderian (réf.185)	☐ HS n°32 : Les divisions blindées (réf.292)
☐ HS n°16 : *Tiger-Abteilungen !* Tome II (réf.276)	☐ HS n°33 : La bataille de Kharkov (réf.22033)
☐ HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	☐ HS n°34 : Koursk 43 - Le grand baptême du feu (réf.22034)
☐ HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	☐ HS n°35 : Régiments blindés de la *SS-Panzerwaffe* - T2 (réf.22035)
☐ HS n°21 : *Panzerknacker* : combat antichar allemand (réf.281)	☐ HS n°36 : Stalingrad - La mort de la 6. Armee (réf.22036)
☐ HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	☐ HS n°37 : As de la *Panzerwaffe* & Sturmartillerie 1 (réf.22037)
☐ HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	☐ HS n°38 : As de la *Panzerwaffe* & Sturmartillerie 2 (réf.22038)
☐ HS n°24 : La Cavalerie au combat (réf.284)	☐ HS n°39 : Les 10 derniers jours du *Reich* (réf.22039)
☐ HS n°25 : L'été des occasions manquées (réf.285)	☐ HS n°40 : Lorraine 1944 (réf.22040)
☐ HS n°26 : Afrika Korps - Les unités de l'Axe (réf.286)	☐ HS n°41 : *Panzerwaffe* versus Armée Rouge (réf.22041)
☐ HS n°27 : L'effondrement du *Reich* (réf.287)	Prochainement :
☐ HS n°29 : Histoire de la *Panzerwaffe* (réf.289)	☐ HS n°42 : Finir la guerre à l'ouest (réf.22042)

Nombre de numéros sélectionnés X tarif zone : _____ x _____ = _____€

ANCIENS NUMÉROS (8 € pièce, toute destination) :

☐ N°8 : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ **N°64** : *Panzer-Grenadier* - 1939/1945 (réf.264)
☐ N°16 : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ **N°65** : Les *Sturmgeschütz-Abteilungen* (réf.265)
☐ N°17 : Destins croisés en Normandie (ref. 17)	☐ **N°66** : Combattre dans un Tigre (réf.266)
☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ **N°67** : Commander une *Panzer-Division* (réf.267)
☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ **N°68** : La bataille de Ponyri (réf.268)
☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)	☐ **N°69** : Ruhr 1945 - La fin de la *Wehrmacht* à l'ouest (réf.269)
☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ **N°70** : « Reco », en pointe toujours ! (réf.270)
☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)	☐ **N°71** : 1945 - L'agonie de la *Panzerwaffe* à l'Est (réf.271)
☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)	☐ **N°72** : Chars & débarquements - Succès et échecs (réf.272)
☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ **N°73** : Bataille de Normandie : le rapport Guderian (réf.273)
☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)	☐ **N°74** : Combattre à bord du Panther (réf.274)
☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ **N°75** : Debrecen, dernier choc blindé à l'est (réf.275)
☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ **N°76** : Opération « Market Garden » (réf.21076)
☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)	☐ **N°77** : Les directives Tychsen (réf.21077)
☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)	☐ N°78 : Combats de chars dans Berlin (réf.21078)
☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)	☐ N°79 : Les fauves du Dr. Bäke (réf.21079)
☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)	☐ N°80 : El-Alamein : Rommel pouvait-il l'emporter ? (réf.21080)
☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)	☐ N°81 : Combattre dans un *Stug* ! (réf.21081)
☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)	☐ N°82 : 1944/1945 Bataille pour Budapest (réf.21082)
☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)	☐ N°83 : La *Wehrmacht* et la course au gigantisme (réf.21083)
☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)	☐ N°84 : Caen la Martyre - Le calvaire de la « capitale normande » (réf.21084)
☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)	☐ N°85 : Ardennes 44 / Krinkelt-Rocherath (réf.21085)
☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)	☐ N°86 : Le noël sanglant des *Windhunde* (réf.21086)
☐ **N°55** : Campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)	☐ N°87 : Guderian - Imposteur ou Génie ? 1ère partie (réf.21087)
☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)	☐ N°88 : Koursk 1943 : Kempf vs Vatoutine (réf.21088)
☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)	☐ N°89 : Opération « Sonnenwende » (réf.21089)
☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)	☐ N°90 : France 1941 (réf.21090)
☐ **N°59** : *Qui a tué wittman ?* (réf.259)	☐ N°91 : La Division « Totenkopf » - Du zénith au crépuscule (réf.21091)
☐ **N°60** : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)	☐ N°92 : L'heure de gloire de Wittmann (réf.21092)
☐ **N°61** : La motorisation de l'US army (réf.261)	☐ N°93 : Le pont de Remagen (réf.21093)
☐ **N°62** : Les *Sturmtiger* au combat ! (réf.262)	☐ N°94 : Les Panther de la nuit (réf.21094)
☐ **N°63** : La *s.Pz.Jg-Abt. 521* sur la route de Stalingrad (réf.263)	☐ N°95 : Comment devient-on *Panzermann* ? (réf.21095)

Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ = €

TOTAL GLOBAL :
abonnements + hors-séries + anciens numéros €

www.caraktere.com

ATTENTION :

Les stocks variant très vite, nous vous conseillons de visiter notre site internet afin de prendre connaissance des produits disponibles.

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....
E-mail : .....
Tél. .....

Merci de nous fournir un numéro de téléphone ou un email afin de pouvoir vous contacter en cas de rupture de stock.

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift
☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :

Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

En raison de frais bancaires importants, nous acceptons uniquement les chèques d'agences bancaires domiciliées en France.

Due to high bank charges we shall accept checks only from french bank accounts

HORS SÉRIE N°42

BATAILLES & BLINDÉS

Dès la fin du mois de septembre, la guerre à l'Ouest tourne définitivement à l'avantage des Alliés. Les troupes allemandes ont passé la Seine et la Moselle sans avoir réussi à arrêter leurs adversaires, et seule la pénurie de carburant va couper la course vers l'est de Patton. Cependant, jusqu'au mois de mai 1945, les combats vont continuer, certains plus acharnés que d'autres. Après le hors-série numéro 39 sur les 10 derniers jours du Reich, c'est un nouvel opus consacré aux derniers mois de la guerre à l'Ouest qui est proposé. La traversée de la Belgique, des Pays-Bas et de l'Allemagne n'a pas été une simple promenade de santé, et les troupes allemandes ont parfois fait payer très cher quelques morceaux de terrain d'un *III. Reich* tombant en ruines. Aix-la-Chapelle ou Cologne sont des noms qui ont marqué les esprits mais ces théâtres sont loin d'être les seuls… Alors que les Soviétiques s'approchent de la capitale allemande, les Alliés sont alors pris dans une course contre la montre pour arriver le plus loin possible avant que la guerre ne se termine. Chacun sait que sur les ruines de l'Allemagne nazie risquent de s'affronter les deux grandes puissances quelques années plus tard…

LA FINIR GUERRE À L'OUEST

EN KIOSQUE LE 11 MARS 2020

116 pages

14,90€ (Tarif france)
18,90€ (Tarif UE)
22,90€ (Tarif Monde)

www.caraktere.com - 04 42 21 06 76

NOUVEAUTÉ LIVRE

caraktère presse & éditions

ACHTUNG TIGER !

LE CHAR TIGRE AU COMBAT

2 TOMES

Géniteur d'une famille de blindés de légende, le *Panzer VI* Tiger est associé à toutes les campagnes militaires de la *Wehrmacht* durant la seconde moitié de la guerre. Pas moins de dix *Abteilungen* de la *Heer* et trois de la *Waffen-SS* en seront équipées, que ce soit dans la version Tiger I ou Tiger II. Il faut ajouter à cela les trois bataillons de chasseurs de chars lourds dotés de *Jagdpanzer* Elefant et *Jagdtiger*, engins découlant respectivement du concurrent malheureux du Tiger I pour le premier et du Tiger II pour le second. Sur tous les fronts (Tunisie, Italie, Normandie, Ardennes, Leningrad, Ukraine, Pologne, Reich…), les équipages de « fauves » vont faire des ravages dans les rangs alliés à coups de 8,8cm et produiront les plus grands as de la *Panzerwaffe* : Wittmann, Carius, Knispel, Wendorff, Schroif, Bolter, Egger, pour ne citer qu'eux.

Le Tiger et sa glorieuse lignée méritaient donc bien une étude à part entière. Grâce à ces deux volumes présentant en détail les quatre blindés lourds précités et narrant l'historique de chacune de leurs unités, Caraktère vous propose enfin les ouvrages de référence sur le sujet en langue française !

TOME 1 DISPONIBLE EN FÉVRIER 2020

196 pages environ chaque volume
Format 21 x 28,5 cm
Couverture cartonnée

TARIFS

Prix unitaire :

FRANCE & UNION EUROPÉENNE **44,90€**

DOM-TOM & RESTE DU MONDE **49,90€**

Frais de port inclus